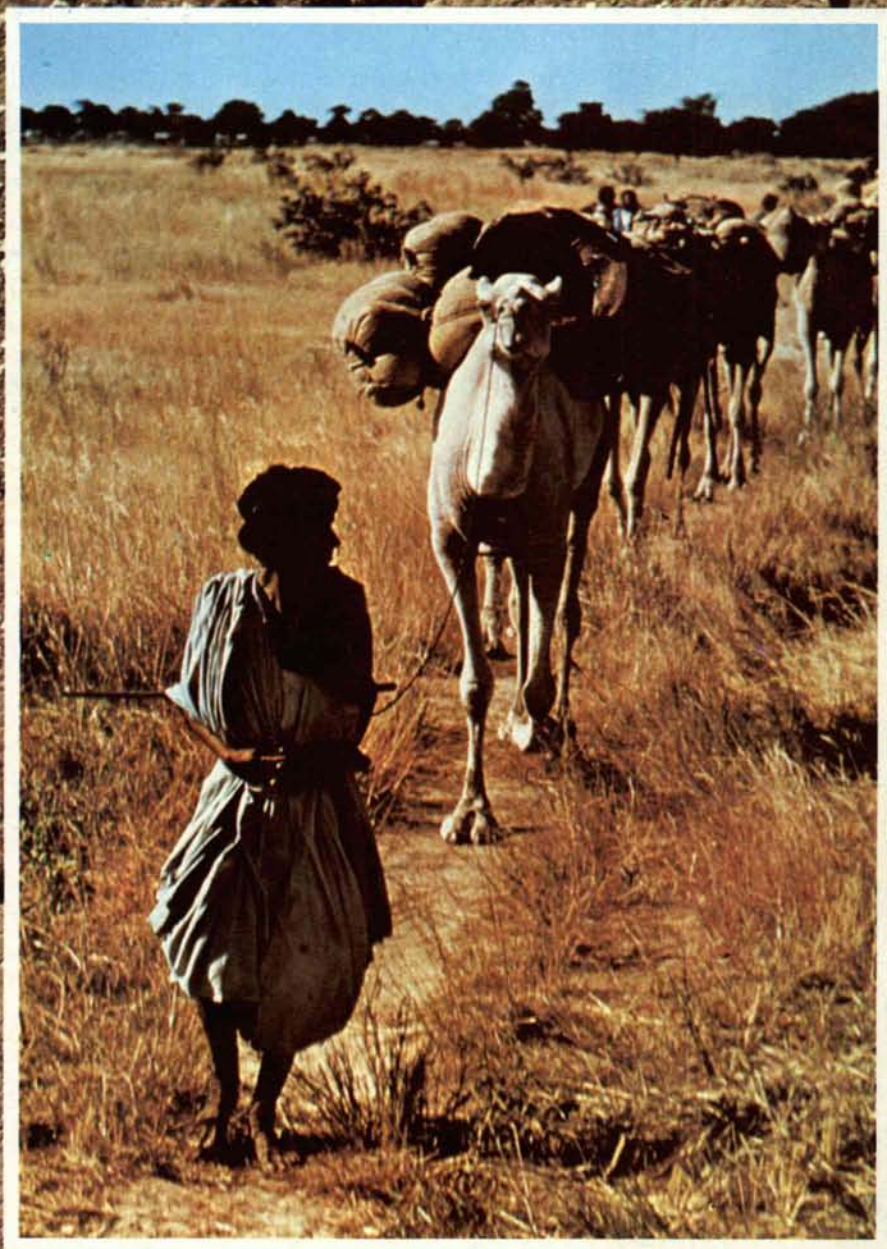


SSIER : Les méthodes
contraceptives modernes

famille et développement

numéro 4

octobre 75



SPECIMEN

revue trimestrielle africaine de santé familiale

75 cfa

Une école pour le développement

*La rentrée scolaire est chaque année un cauchemar pour les parents. Il faut s'occuper de l'inscription des enfants, leur acheter des fournitures scolaires, des habits et que sais-je encore. On se plaint. On se lamente... mais on court après tel directeur d'école. On fait des queues interminables devant les établissements. On passe des nuits entières sur le trottoir. On accepte de donner des pots-de-vin... tout cela afin que les enfants puissent aller à l'école... **L'école**, voilà la solution à tous les malheurs, pensent les parents. Elle permet de devenir quelqu'un !...*



par Marie-Angélique Savané

Pourtant, le chômage des jeunes scolarisés va en grandissant partout. Les systèmes éducatifs hérités de la période coloniale restent encore fondamentalement inadaptés aux besoins de notre continent. Plusieurs pays africains remettent en question l'école coloniale, certains en sont à l'étude des problèmes que pose la reformulation du système scolaire, d'autres sont déjà engagés dans la phase d'expérimentation d'une école de type nouveau.

Mais tous sont conscients de la liaison étroite qui existe entre les problèmes de l'Education et du Développement. L'école coloniale assurait à certains privilégiés un emploi stable et décent. La généralisation de l'enseignement, le manque de débouchés sont autant de causes du chômage chronique qui frappe de nombreux jeunes ayant le CEPE, le BEPC et même le BAC. L'organisation actuelle de l'agriculture n'offrant pas de perspectives satisfaisantes (emploi, revenu), l'exode rural des scolarisés se développe et aggrave le chômage urbain. L'absence d'encadrement, de prise en charge des jeunes, l'ennui, le désœuvrement, le cinéma et la littérature bon marché, poussent à la délinquance, à la drogue, à la prostitution...

Ainsi beaucoup d'Etats africains vivent cette situation contradictoire où de vastes étendues de terre en friche et de nombreuses autres activités de développement coexistent avec un chômage extrêmement important.

Pourtant, l'on dit souvent que «l'Afrique a besoin de bras», mais combien de pays sont capables d'utiliser entièrement les bras dont ils disposent actuellement ? La solution de tous ces problèmes exige beaucoup de courage et d'imagination créatrice. L'école nouvelle doit être conçue dans une perspective «d'éducation pour le développement», c'est-à-dire que l'accent doit être mis sur la formation des jeunes tant sur le plan intellectuel que sur le plan moral, culturel et technique. Cet enseignement fonctionnel apprendra aux populations la nécessité de se mobiliser effectivement et efficacement pour améliorer leurs conditions de vie, de transformer leur environnement, d'adopter des habitudes nouvelles, conformes aux impératifs du progrès. La nécessité de devenir «des hommes responsables».

Mais il sera difficile pour l'Afrique de se développer réellement si elle n'est pas capable d'affirmer son authenticité culturelle face à des agressions de toutes sortes et de l'inscrire dans une dynamique originale, car un développement qui ne s'appuie pas sur la conscience de soi, qui, ailleurs s'appelle identité culturelle, est une pure et simple illusion. Or le phénomène du «xeesal» (dépigmentation artificielle), dont il est question dans ce numéro, doit être perçu comme un symptôme de négation de notre identité négro-africaine. Et à ce titre, il mérite d'être sérieusement combattu.*

L'enjeu est colossal. Mais une conception globale de l'éducation s'impose avec une grande acuité. Elle seule est capable de répondre aux besoins immédiats et urgents des populations si elle s'inscrit dans le cadre d'une stratégie de développement appropriée.

* Lire «kheesal»

L'origine du clitoris

En tant qu'instituteur, donc éducateur, «**Famille et Développement**» m'a beaucoup intéressé et je remercie les responsables de cette belle initiative dont l'intérêt n'échappe à personne. La lecture de votre article sur «l'excision» paru dans le N° 2 m'a rappelé un conte dogon (Mali) qui explique l'origine du clitoris.

«Un jour le clitoris en promenade dans la brousse fut surpris par l'orage. Affolé, il se mit à courir à la recherche d'un abri.

Rencontrant une vieille

femme, il lui demanda refuge. Apitoyée, la vieille lui répondit :

— Entre sous mon pagne et cache-toi bien.

Alors le clitoris choisit l'endroit qui le mettait le plus en sécurité et s'installa... A la fin de l'orage la vieille femme dit au clitoris :

— Maintenant tu peux sortir et t'en aller sans danger.

Mais notre ami ne l'entendait pas ainsi :

— Oh ! mon amie, ma

belle compagne ! Que tu es généreuse ! Que tu es gentille ! Sans toi, je ne serais plus !

...J'aimerais tellement rester avec toi ! supplia-t-il. La vieille ne sut résister. Et c'est ainsi qu'elle lui accorda l'hospitalité pour toujours... et n'eut jamais à s'en plaindre.

Alors pourquoi vouloir les séparer puisqu'ils s'entendent si bien ?

Abo Dolo
Instituteur à l'Ecole
fondamentale de Sévaré à
Mopti, Mali

Un ouvrage didactique

Membre du comité du progrès social de ma paroisse, je suis institutrice-animatrice depuis 1965. Notre comité organise beaucoup de sessions de formation et d'éducation, tant sanitaires que nutritionnelles, à l'intention des animatrices rurales. J'avoue que ma perception globale du problème du développement et de l'émancipation de la femme n'est plus la même depuis que je lis régulièrement «**Famille et Développement**». Parce que je comprends mieux... Style simple et clair, illustrations appropriées, font de votre revue un ouvrage didactique, donc un instrument indispensable à toute animatrice, soucieuse de s'instruire davantage, afin de mettre ses connaissances au service de la masse.

Namand Kij'a-lrung
Institutrice à la Mission
catholique Yangala,
Zaïre

Un guide

...Si mon humble jugement peut être porté sur cette revue, qui traite de problèmes essentiellement africains, je puis affirmer, après avoir lu le N° 2 de «**Famille et Développement**», qu'elle est, pour tout Africain soucieux du développement économique et social du continent noir, un guide éclairé et une arme efficace contre les préjugés néfastes qui compromettent et freinent l'épanouissement de notre société surtout dans les domaines économique et culturel.

Une large diffusion de «**Famille et Développement**» demeure à mon sens une contribution efficiente à l'édification du monde africain. Partisan de la réforme des structures avilissantes, je rends un grand hommage aux créateurs de cette revue, dont la valeur culturelle ne tardera sûrement pas à faire tache d'huile dans le monde entier.

Kam Sié Frédéric
Infirmier diplômé d'Etat à Dano

Informier et former

Je souhaite la bienvenue à «**Famille et Développement**» et émets mes vœux de pleins succès et de longue vie à votre revue dans la tâche de formation et d'information qu'elle s'est assignée au sein de la grande famille des journaux africains en lutte pour le développement de notre cher continent.

Roger D. Togninou, Elève comptable Cotonou, Dahomey

Sortir du sous-développement

La plupart des pays du Tiers-Monde, en l'occurrence les Etats africains, se trouvent confrontés, depuis leur accession à la souveraineté internationale, à de grandes difficultés en matière de développement. Les jeunes s'interrogent avec angoisse sur le sort qui leur sera réservé dans l'Afrique de l'an 2000 au moment où les dirigeants, pour parer au plus pressé, s'embarrassent de réformes hâtivement conçues, très souvent en contradiction flagrante avec les réalités nationales.

Face à toutes ces impasses, tout Africain, responsable, se doit de

réfléchir sur les voies et moyens susceptibles de tirer l'Afrique du sous-développement dans lequel certains économistes, au service de l'impérialisme international, s'acharnent à l'enfermer, en nous faisant croire que les Etats africains ne peuvent prétendre à aucun développement technologique. Dans le même temps, nos matières premières subissent, d'une manière dramatique, le triste sort de la détérioration des termes de l'échange. Le fossé ne cesse de grandir. Inégalité devient iniquité alors que les journaux occidentaux ne cessent de parler de l'aide «généreuse» des

pays nantis, destinée à relever le niveau de vie des Etats du Tiers-Monde.

Un pays indépendant n'est-il pas un pays capable de résoudre ses problèmes par ses propres fils ?

Nous devons savoir qu'en amont et en aval du développement il y a l'homme. Dès lors, l'homme devient le capital le plus précieux, sans lequel aucune nation ne peut prétendre à un développement viable. Mais, pour qu'il puisse être réellement le tenant et l'aboutissant de ce décollage économique que nous appelons de tous nos vœux, il faudrait d'abord qu'il puisse s'épanouir.

En un mot, l'homme qu'il nous faut, est cet homme moralement équilibré, politiquement conscient des problèmes qui se posent à son pays, techniquement valable.

Je me plais donc à souligner ici le grand mérite qu'a votre revue pour avoir su placer au centre de vos analyses, la famille, cellule vivante de la société, d'où partent tous les heurs et malheurs de la nation...

Klotie Zannou Gabriel
Direction des Sports et Loisirs,
Porto-Novo, Dahomey

L'excision une bonne pratique ?

Parmi tous les articles du N° 2 de «**Famille et Développement**», celui relatif à l'excision a surtout retenu mon attention. Cette coutume, très vieille, vient d'être abordée, pour la première fois, de façon sérieuse. Et c'est à «**F & D**» que nous le devons.

...La suppression de l'excision ne me semble pas nécessaire a priori - et ceci pour les raisons suivantes :

— Une femme non excisée a plus d'appétit pour les rapports sexuels qu'une femme excisée.

— La polygamie étant monnaie courante dans nos sociétés, il serait difficile, pour un époux, de satisfaire régulièrement toutes ses femmes. La conséquence est l'infidélité, source d'instabilité familiale. Et si le mari veut réellement accomplir ce

devoir, il y va de sa santé. L'homme n'est pas une machine.

Je citerai, parmi tant d'autres, ce fait qui s'est produit dans un tribunal : «Une femme (non excisée) demande le divorce au juge parce que dit-elle, son mari (monogame) n'arrive pas à la satisfaire. Le juge interroge le mari. Ce dernier répond que depuis le jour de leur union il est contraint, chaque nuit, d'avoir des rapports sexuels plusieurs fois avec son épouse... si bien que maintenant il n'en peut plus».

Les rapports sexuels deviennent alors des corvées pour certains hommes. Ils fuient le domicile conjugal, rentrent tard et partent tôt le matin pour ne pas être sollicités. Le foyer n'est plus alors un lieu de détente et de tranquillité, mais un enfer.

On a aussi remarqué que dans les pays où l'excision n'est pas pratiquée, la débauche est de règle.

Le souci de «**Famille et Développement**» étant de mener une éducation sexuelle sur une grande échelle, je pense que tout acte tendant à freiner l'évolution de la prostitution doit rencontrer un accueil favorable.

Courage et persévérance...

Minmin N'Ji Doumbia,
Directeur de l'Ecole
fondamentale, de N'Gara -
Ségou (par Bamako)
Mali

Transformer les mentalités...

J'ai lu avec beaucoup d'attention le N° 2 de votre revue «**Famille et Développement**». L'article sur l'excision m'a particulièrement intéressé. Tout ce que vous dites sur les conséquences d'une telle pratique peut être vrai. Mais en Afrique, dans certains pays, l'excision tient dans les coutumes une place capitale.

Chez nous, au Mali, il y a trois étapes à franchir dans

la vie, l'accès à chacune d'elles occasionne une fête : le baptême, la circoncision, le mariage au cours de laquelle parents et amis viennent en nombre pour témoigner leur solidarité et consolider davantage les liens qui les unissent. Ces coutumes sont là, instituées par nos ancêtres. Tant que l'Afrique vivra, il sera difficile de faire table rase de ces coutumes...

En milieu rural, c'est un problème à ne pas soulever pour le moment.

Si le mariage reste le fondement de l'union de l'homme et de la femme, l'excision, dans certains milieux, demeure la source de cette union. On ne peut parler de mariage, dans plusieurs pays africains, qu'après l'excision de la femme. Dans le foyer conjugal, une femme non excisée est exposée aux

railleries de ses coépouses et souvent, ses enfants en souffrent.

Comme vous l'avez souligné, le concours des gouvernements est nécessaire car il faut démystifier les esprits; faire une éducation sanitaire appropriée, scolariser amplement les filles et expliquer les conséquences et les dangers que revêt l'excision en utilisant ces excellents instruments que sont la radio, le cinéma, les journaux. Ainsi, au fil des ans, un résultat concluant pourra être enregistré. Mais de nos jours, exposer les conséquences et les dangers ne changera rien tant que les mentalités conservatrices ne seront pas aplanies.

Diakalou Camara M.P.C.
En service à l'Ecole
fondamentale de Yangasso
Mali

Un prix choc

...Bravo pour l'initiative et le prix d'abonnement imbattable. Votre article sur l'excision m'a particulièrement intéressé. Mais un détail cependant semble y manquer :

Que pensez-vous de l'influence de l'excision sur la facilité d'accouchement des femmes ?

Il semblerait que les femmes non excisées ont plus de facilité d'accoucher que les femmes excisées. Quel est votre point de vue et quels seront ceux des lecteurs ? Merci.

Nebie Beley Jean Roger
Comptable
Ouagadougou, Haute-Volta

Ecrivez-nous à :

Courrier des Lecteurs

Famille et Développement

BP. 11.007 CD Annexe Dakar - Sénégal

Les lecteurs désirant conserver l'anonymat sont priés de l'indiquer clairement. Toutefois, nous ne publions pas les lettres non signées. Toutes vos opinions nous intéressent, même si l'abondance du courrier qui nous parvient nous oblige à ne publier qu'une fraction des lettres reçues.





Roger T. Adjalla
Union des Coopératives
du Dahomey, Cotonou



Koffi Attignon
Secrétaire général,
ministère de l'Education nationale
Lomé, Togo



Binta Barry, monitrice
à l'Ecole nationale des Infirmiers
et Infirmières d'Etat, Ouagadougou,
Haute-Volta

Clt. D' Nsumu Disengemoka,
Pédiatre
Université nationale du Zaïre
Kinshasa, Zaïre



D' Gérard Ondaye,
Directeur des services de Santé
ministère de la Santé
Brazzaville, Congo



Abdoulaye Touré,
Direction Générale
de l'Enseignement
Abidjan, Côte d'Ivoire



Delphine Yeyet, responsable
de l'animation féminine,
Education nationale
Libreville, Gabon



Rédaction



Rédactrice en chef :
Marie-Angélique Savané,
CRDI - Dakar



Directeur :
Pierre Pradervand CRDI Dakar



Secrétaire de rédaction :
(maquette) Charles Diagne
CRDI - Dakar

SOMMAIRE

Editorial

P. 2

Une école pour le développement
par Marie Angélique Savané

Développement

P. 7

Le défi de l'homme au Sahel
par Pierre Claver Damiba

Famille africaine

P. 12

Le sevrage : ce que toute maman devrait savoir

Informations scientifiques

P. 15

A manger pour tous - Des rats et des hommes -
Un gouffre à milliards

Un grand dossier de «F & D»

P. 17

Les méthodes contraceptives modernes

Revue de presse

P. 28

Nappes souterraines au Sahara - 90 % de fraude fiscales -
La crise du bois de chauffage

Education

P. 29

Du coton pour construire une école

Divertissements

P. 33

Mots croisés - Un délicieux plat sénégalais

Jeunes

P. 34

Beauté noire, où es-tu ?

Livres

P. 39

Mery, de Djibril Tamsir Niane

Santé

P. 41

Comment manger - Vivre sainement - Comment élever
nos enfants

La question du lecteur

P. 49

Peut-on choisir le sexe de son enfant

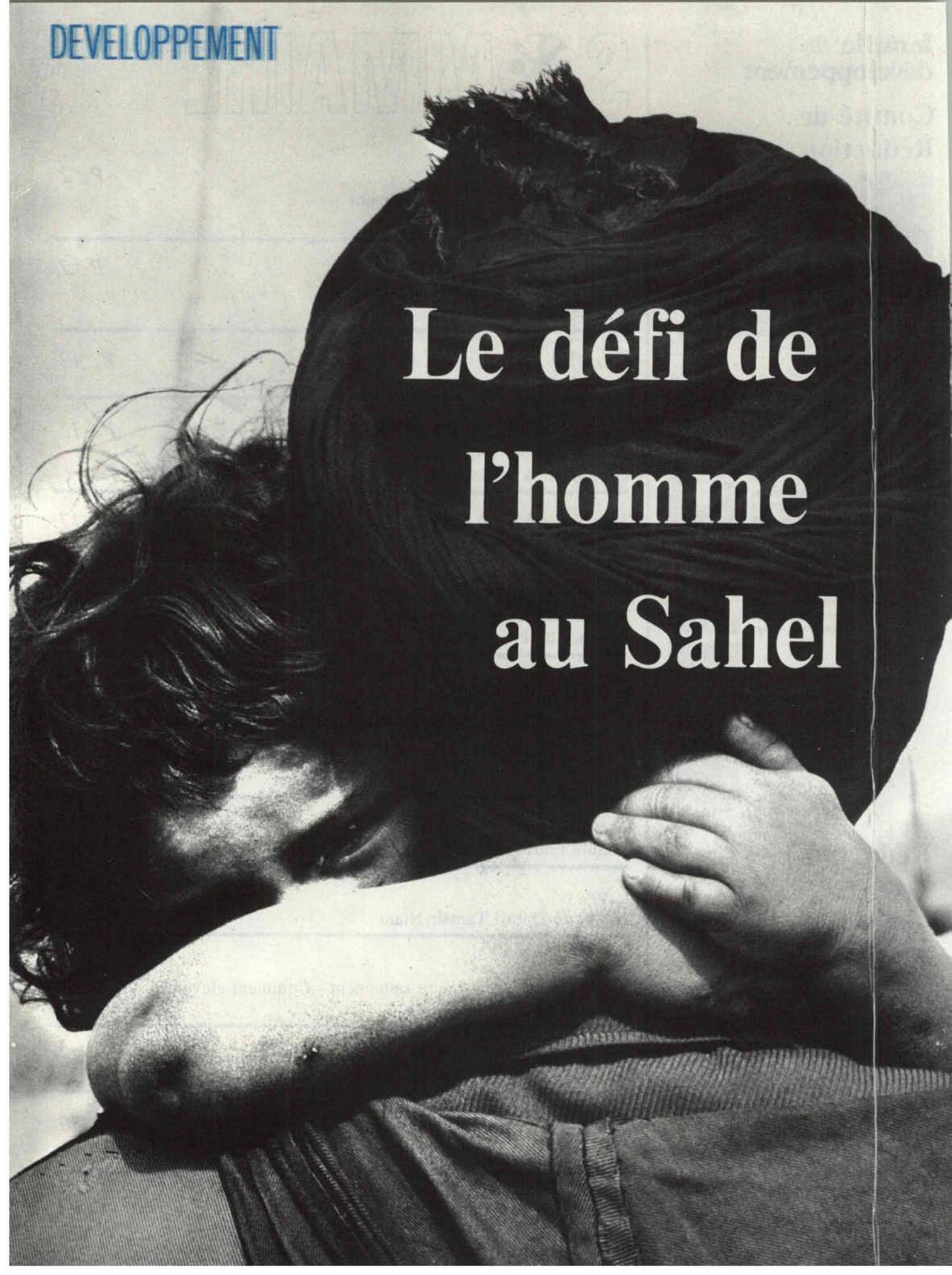
Petit lexique économique

P. 50

Le développement autocentré

DEVELOPPEMENT

Le défi de l'homme au Sahel



Depuis bientôt huit ans, il se joue, sur la grande scène du Sahel, la tragédie du désert.

Après beaucoup de destructions humaines, animales, végétales, ... dans le silence des sinistrés dont la voix ne peut avoir d'écho mondial que relayée par les riches qui ont des moyens de le faire, voici donc que la presse écrite et parlée trouve depuis trois ans dans le phénomène de la sécheresse un sujet d'information. Le monde dans son ensemble s'est trouvé sensibilisé par ce qu'il a été convenu d'appeler désormais «le drame de la sécheresse dans le Sahel tropical».

En abordant ici ce problème, il doit être bien entendu qu'il ne s'agit pas de ressusciter un romantisme sauvage fait d'apitoiements sur les conditions difficiles des Sahéliens. En effet, la problématique de la sécheresse s'identifie à celle du développement c'est-à-dire à une lutte de libération.

«**Famille et Développement**» a demandé à M. Pierre Claver Damiba, ancien ministre du Plan de la Haute-Volta, d'introduire une dimension scientifique dans le débat qui est resté trop souvent au niveau des analyses superficielles.



Non pas vaincre, mais coopérer avec la nature

par Pierre Claver Damiba

«Famille & Développement» : Quelles sont les causes de ce phénomène aux conséquences dramatiques ?

P. C. Damiba : «L'on pense généralement que la sécheresse est liée à des perturbations dans les mécanismes de distribution de l'énergie solaire à travers les couches de l'atmosphère terrestre. En effet, ces courants d'échange déterminent les quantités de vapeur d'eau transférées dans l'atmosphère, ainsi que la circulation générale des masses d'air véhiculant cette vapeur jusqu'au moment où les conditions de leur précipitation sous forme de pluies seront réalisées.

L'on pense également que la sécheresse serait liée :

— à une modification de la composition physico-chimique de l'atmosphère qui peut se traduire par une plus

ou moins grande perméabilité au rayonnement solaire. En d'autres termes, plus l'atmosphère est polluée, plus les rayons du soleil la pénétreront difficilement. Une telle suggestion ne semble pas aberrante quand on pense à tous les éléments de pollution sur lesquels repose la vie de la société contemporaine ;

— à l'influence de la surface du sol qui peut absorber une plus ou moins grande quantité d'énergie suivant la matière dont il est fait et surtout suivant sa couleur. Si, par exemple, on remplace une terre couverte de végétation par du sable clair, l'énergie captée par le sol sera beaucoup moins importante».

«F & D» : Pourriez-vous esquisser maintenant les causes artificielles de la désertification ?

P. C. Damiba : «Le mécanisme de la sécheresse s'accélère du fait que l'action de l'homme, à l'échelle locale, finit par altérer profondément l'équilibre climatique, entraînant, à la longue, la désertification. Cette action, liée aux traditions culturelles, répond à un besoin d'énergie. Elle est ensuite la conséquence de l'augmentation de la population, de la modification de sa répartition sur le territoire national et de l'urbanisation accélérée. En outre, l'homme n'a pas toujours conscience des limites du mi-

lieu naturel et ne voit pas la nécessité de préserver ce capital en l'utilisant rationnellement et en le reconstituant. Cette action de l'homme se manifeste par :

1. **Les feux de brousse** : ils sont très en usage en Afrique sahélienne et constituent d'abord une technique de culture. Les cendres servent d'engrais à bon marché et l'usage du feu permet aux paysans de faire une économie de temps et de dépense d'énergie physique pour désherber le sol. Les bergers, pour favoriser la pousse des jeunes herbes, recourent souvent au feu de brousse. Enfin, l'usage du feu de brousse est fréquent dans la pratique de la chasse collective pour lever le gibier. L'influence du feu sur l'érosion est certaine : il dénude le sol et favorise l'action du vent et de la pluie qui détruisent



CIRIC

l'humus (1) et appauvrissent le sol. Et par son action dans le temps, il détruit de nombreuses espèces sensibles.

2. Le déboisement : il est surtout lié aux besoins en bois de chauffe et de construction. Actuellement, seules quelques industries utilisent encore du bois pour le fumage du poisson ou pour la céramique. Mais le bois constitue encore le matériau

semble avoir atteint ses limites. Ainsi sous le poids des nécessités nouvelles, l'homme lui-même aggrave le processus de la désertification.

Nous serions incomplets en passant sous silence le rôle du bétail dans la désertification du milieu. Le bétail prend une part considérable dans la dégradation de l'environnement : surpâturage en-

cultures d'exportation (arachide, coton, etc...) au détriment des cultures vivrières (sorgho, mil, riz) dont la récolte, en année normale, couvre tout juste les besoins alimentaires des populations. Aussi les réserves vivrières sont en général très faibles sinon nulles, et un déficit pluviométrique (5) de plusieurs années ne peut que prendre des dimensions catastrophiques.

trice dans la zone sahélienne qui, il faut le reconnaître, a très peu bénéficié de la sollicitude des gouvernements dans leur stratégie de développement, alors que cette région était déjà défavorisée par la nature tandis que son apport à l'économie nationale était et reste appréciable».

«F & D» : Peut-on résumer la signification de la sécheresse ?



Déboisement : L'homme lui-même aggrave le processus de désertification.

principal pour la cuisson des aliments en même temps qu'il tient une place essentielle dans la construction. Ce qui entraîne un déboisement progressif en cercles concentriques aux approches des grandes villes. La situation est préoccupante et ce d'autant plus que les gens ne perçoivent pas l'intérêt qu'il y a à planter des arbres, à fortiori d'en créer des peuplements artificiels. «Pourquoi planter un arbre puisqu'on n'est pas sûr, dans sa vie, d'en manger les fruits ou de s'abriter sous son ombre ?»

Un tel raisonnement, il y a seulement vingt ans, était sans grande conséquence. En effet, le milieu naturel, doué d'une certaine élasticité (2), pouvait encore supporter sans désastre, de nombreuses agressions. Mais aujourd'hui, cette élasticité

traînant à terme l'appauvrissement quasi irréversible des formations végétales, ébranchage (3) des jeunes arbres, surpiétinement lié aux concentrations des troupeaux autour des points d'eau, transhumance (4), etc...

«F & D» : N'y aurait-il pas des phénomènes qui amplifient la sécheresse ?

P. C. Damiba : «Nous en retiendrons deux : la poussée excessive des cultures industrielles, notamment le coton et l'arachide, et la concentration urbaine des investissements, c'est-à-dire l'inadéquation des politiques de développement.

Concernant le premier, les pouvoirs publics, depuis l'époque coloniale, ont privilégié, de façon excessive, les

Par ailleurs, les cultures d'exportation se sont développées en causant un grave préjudice au milieu. Ainsi, l'arachide provoque une destruction considérable du couvert végétal, favorisant dès lors l'érosion éolienne (6) ou celle liée au ruissellement des eaux de pluie, connues comme étant des facteurs d'appauvrissement du sol.

La construction urbaine des investissements a été le second facteur. En effet, les politiques de développement ont souvent été conçues et réalisées au profit surtout des centres urbains, les zones rurales, particulièrement sahéliennes, ayant été, sans doute inconsciemment, traitées en parents pauvres.

On comprend alors que la sécheresse se soit montrée particulièrement dévasta-

P. C. Damiba : «On peut dire que la sécheresse est un révélateur de sous-développement. Pour simplifier au maximum et en résumant, on peut affirmer ceci : il manque de l'eau et l'eau n'est pas maîtrisée parce qu'il manque des barrages sur les fleuves, des puits profonds dans les villages, les périmètres irrigués et la petite hydraulique rurale; parce qu'il manque des banques de céréales (7) monnayées au niveau de chaque village et gérées par chacune de ces petites communautés».

«F & D» : Quelles solutions peut-on envisager pour faire face au problème ?

P. C. Damiba : «Sans aucun doute, les actions de secours sont nécessaires et indispensables; seulement, el-

es ne s'attaquent pas aux causes de la sécheresse. Ce sont des opérations de sauvetage nécessairement limitées dans leurs effets. Seule une stratégie de développement économique conséquente permettra de dominer le phénomène. Mais elle exige la détermination politique des pays concernés à lutter solidairement car «la sécheresse ne connaît pas les frontières nationales et les êtres atteints ne sont dans leur humanité commune du Tchad au Sénégal».

La création du comité inter-Etats de lutte contre la sécheresse est un premier pas qui peut se concrétiser par l'élaboration d'un plan régional de lutte contre la sécheresse avec des projets d'aménagements fluviaux, des projets de reforestation, des projets de recherches scientifiques qui ne sont efficaces qu'au niveau de la région. Mais ce plan devra être opérationnel, c'est-à-dire bâti sur des projets concrets exécutables physiquement sur le terrain, faisant appel à une main d'œuvre abondante et à la participation consciente des populations.

S'il existe réellement la volonté politique de mener l'action en commun, ce plan ne sera pas une entrave au développement des plans nationaux».

«F & D» : Quelles sont les actions prioritaires dans le cadre de la lutte à long terme ?

P. C. Damiba : «La maîtrise de l'eau. «La sécheresse est tout banalement réductible à l'absence d'eau». C'est pourquoi la maîtrise de l'eau est le problème essentiel de la lutte contre la sécheresse. Car outre les déficits pluviométriques, il y a surtout la faiblesse notoire de l'infrastructure hydraulique. Or, dans la région, les bassins versants du Niger, du Sénégal, des Volta, du Lac Tchad... constituent des potentialités hydrauliques dont on peut accroître les capacités de réserve en maîtrisant l'eau par des barrages et par des puits très profonds, car

les nappes phréatiques (8) sont souvent enfoncées très profondément dans le sous-sol.

Il existe aussi de grandes vallées et plaines actuellement en friche, qui peuvent être assainies et aménagées pour l'habitat humain et pour une exploitation rationnelle. Par ailleurs, la quantité d'eau qui y tombe, si elle était domestiquée, permettrait la création d'oasis artificielles qui, progressivement, se substitueraient au désert en marche, symbolisant ainsi la victoire de l'homme sur la sécheresse».

«F & D» : Que pensez-vous de la construction de nombreux petits puits villageois ?

P. C. Damiba : «Jusqu'à présent, l'on a cru trouver la solution du problème de l'eau

villageoise à travers les programmes de puits de type «micro» réalisés avec l'aide des habitants eux-mêmes. Aujourd'hui, il faut bien admettre que ce type de puits ne résout pas, pour une période suffisamment longue, le problème de l'alimentation en eau des populations rurales. En effet, la seule force des bras de l'homme est insuffisante pour creuser des puits assez profonds qui débouchent sur la nappe phréatique importante. Alors, il a souvent été nécessaire de surcreuser ces puits grâce à des procédés mécaniques, après le travail humain, ce qui sans doute renchérit le coût, mais permet d'atteindre des débits plus importants.

C'est dire qu'une solution durable du problème de l'eau réside dans des forages descendant jusqu'aux nappes phréatiques les plus impor-

tautes qui souvent se trouvent enfouies très profondément dans le sous-sol. C'est pourquoi des enquêtes hydrogéologiques (9) doivent être entreprises dans les zones où la question de l'eau est prioritaire. Mais l'exploitation des ressources en eau souterraine se heurte à une limite : l'épuisement de la nappe phréatique. En effet, si le réseau de puits est trop dense, cela peut se traduire par une surexploitation, entraînant par conséquent un affaissement général de la nappe. Aussi est-il indispensable de construire des barrages pour compléter l'infrastructure en puits».

«F & D» : La construction de barrages ne se heurte-t-elle pas à de nombreux problèmes ?

P. C. Damiba : «L'une des contraintes d'un tel programme, c'est que, assez souvent, les sites de barrages importants se trouvent localisés dans des zones infestées de simuliés, agents vecteurs de l'onchocercose (maladie qui provoque à terme la cécité des sujets atteints). Et dans certains cas, la réalisation des barrages reste subordonnée à la mise en œuvre d'un programme d'assainissement des zones concernées et dans lesquelles on recense les meilleures terres de culture».

«F & D» : Quelles actions concrètes pourrait-on entreprendre dans l'immédiat ?

P. C. Damiba : «J'ai déjà mentionné que la dégradation du milieu influence de manière très défavorable, le climat, contribuant ainsi à accélérer le processus de désertification. Il importe d'y remédier par l'arrêt des feux de brousse et par la mise en œuvre d'un programme de reboisement systématique assorti d'actions complémentaires.

La lutte contre les feux de brousse appelle la mise en place d'une réglementation stricte. Mais en cette matière, les usages et les coutumes ont une autorité supé-

«La poussée excessive des cultures industrielles». Ici un champ de coton au Tchad.



Bit



CIRIC



CIRIC



CIRIC

rieure à celle de la loi. Le problème est au niveau des attitudes mentales, des comportements profondément enracinés dans la tradition. C'est pourquoi le succès de la campagne contre les feux de brousse repose davantage sur un changement des mentalités que sur les textes. Aussi, cette campagne devra-t-elle s'appuyer avant tout sur l'information et l'éducation des populations.

Quant au reboisement, il devra être réalisé sur une vaste échelle et sur la base de formations végétales rustiques (10) et de haute valeur fourragère susceptibles d'avoir une influence positive sur l'amélioration du climat local, la rétention et l'infiltration des eaux, la fertilité des sols, et enfin la production du bois de chauffe et de service.

En outre, les programmes de reboisement devront inclure des arbres fruitiers pour emporter plus facilement l'adhésion populaire.

«F & D» : Et à plus long terme, que faudrait-il faire ?

P. C. Damiba : «Il serait absolument nécessaire d'in-

tionnelles qui portent essentiellement sur les céréales et de diversifier la production par l'introduction de cultures nouvelles adaptées au Sahel. Toutefois l'accent sera mis sur les cultures vivrières, car si la sécheresse a été aussi tragique dans ses conséquences, c'est également parce que les responsables de la politique agricole avaient accordé la priorité aux cultures d'exportation, au détriment des cultures vivrières.

Dans le contexte sahélien, il convient d'encourager particulièrement la pratique des cultures irriguées qui permet à l'agriculture de s'affranchir considérablement des aléas climatiques. Mais l'adoption de telles méthodes implique la mise en œuvre de l'encadrement et de l'animation des populations rurales qui doivent les rendre capables d'assurer leur propre développement. Mentionnons aussi la valorisation de la production céréalière, par l'évaluation des prix d'achat et le développement des voies de communication, ce qui inciterait les paysans à une plus grande production.

«F & D» : Que peut-on

part, et d'autre part, la population. Il s'agira aussi d'organiser dans la zone une politique de colonisation interne, d'émigration interne vers des terres encore inexploitées.

Ces actions sur la production agricole portant sur l'ensemble de la région accroîtront son indépendance alimentaire et permettront aux zones qui ne sont pas aujourd'hui touchées, non seulement de mieux résister aux assauts de la sécheresse, mais aussi de se transformer en greniers de production et de réserve. Leurs retombées industrielles (agro-industries) accroîtront en retour ces productions et créeront des valeurs ajoutées nationales.

«F & D» : Qu'en est-il du cheptel, qui a subi des pertes si terribles ?

P. C. Damiba : «Les pertes subies en bétail, du fait de la sécheresse, oscillent généralement entre 30 et 100 %. Dès lors, il importe de redonner confiance aux éleveurs en les aidant à reconstituer, ne serait-ce que partiellement, leurs troupeaux. Il conviendra d'améliorer l'alimentation du bétail, par l'apport



ANIM

«Il est essentiel d'améliorer la qualité du cheptel et l'alimentation du bétail». La qualité compte autant que le nombre.

tensifier le développement de la production rurale. Il s'agira avant tout de satisfaire les besoins alimentaires des populations, de fournir du travail au plus grand nombre, d'améliorer les revenus des agriculteurs, et d'arriver enfin à une meilleure organisation de la commercialisation.

Pour obtenir de tels résultats, il est indispensable d'intensifier les cultures tradi-

préconiser dans l'optique d'une amélioration du niveau de vie des populations, à partir des ressources agricoles existantes ?

P. C. Damiba : «Il faudra encourager les cultures maraîchères et les cultures agro-industrielles (canne à sucre, tomates, etc...) dans le but de rééquilibrer les potentialités et ressources d'une

d'aliments complémentaires tels le son de blé, de maïs, les graines de coton, les tourteaux d'arachide, la mélasse de canne à sucre, etc...»

Il faudra aussi procéder à une sélection de nouvelles espèces de petits ruminants (chèvres et moutons) dont la caractéristique sera d'être particulièrement prolifique.

Mais l'effort le plus impor-

tant et le plus continu doit être consenti pour la protection sanitaire du cheptel. Dans le cadre de cette lutte, un ou plusieurs laboratoires à vocation régionale peuvent être créés, auxquels on attribuerait un rôle essentiel de recherches, d'établissement de diagnostics et de production de vaccins. Dans le même ordre d'idées, la sélection de races rustiques, c'est-à-dire résistantes aux affections comme la trypanosomiase (11) par exemple, constitue également un bon moyen de prophylaxie (12).

Enfin, étant donné la précarité de l'équilibre sol-animal/végétal dans le Sahel, une réduction de la pression animale sur cette région paraît fort souhaitable. On pourra transférer une partie des effectifs du cheptel qui s'y trouve actuellement, dans les zones situées plus au sud. Ces zones méridionales, dont les ressources en eau sont plus importantes et qui bénéficient d'un potentiel fourrager plus intensif, offrent, sans aucun doute, de meilleures conditions pour l'élevage.

«F & D» : La recherche scientifique a-t-elle un rôle à jouer dans cette lutte contre la saharisation ?

P. C. Damiba : «Certainement. Elle pourrait diriger ses moyens d'exploration vers certains domaines comme :

- l'agriculture : mise au point de variétés d'un haut rendement et adaptées à l'écologie du Sahel;
- la défense et la restauration des sols : sélection d'essences arbustives et herbagères adaptées;
- la lutte contre l'évaporation par la mise au point de techniques appropriées;
- l'élevage : sélection de races prolifiques et résistantes.

Il conviendra aussi, dans cette préoccupation de recherche scientifique, de s'attacher à la prospection géologique et minière. En effet, si des ressources importantes et exploitables étaient trou-



Marcher, toujours marcher pour chercher l'eau.

vées dans le sous-sol de la ceinture de sécheresse de l'Afrique tropicale (notamment du pétrole), cela présenterait un double avantage :

- fournir d'abord aux

Etats concernés des moyens autonomes accrus pour accélérer le financement de leur développement;

- engendrer ensuite, autour des éventuels centres d'activités minières, le déve-

loppement des foyers de vie.

Des prospections intenses et systématiques mériteraient ainsi d'être entreprises dans la région. Dans ce domaine de l'inventaire des ressources naturelles, les satellites et autres laboratoires scientifiques de l'espace, comme Skylab, peuvent apporter une contribution décisive.

Lexique

- 1) Humus : terre formée par la décomposition des végétaux. Sol, terreau.
- 2) Elasticité : extensibilité, flexibilité. Aptitude d'un milieu donné à s'adapter à des changements.
- 3) Ebranchage : le fait d'ôter ou d'arracher les branches d'un arbre.
- 4) Transhumance : migration périodique du bétail en quête de verdure d'un endroit à un autre.
- 5) Pluviométrie : se réfère à la quantité d'eau de pluie qui tombe dans une région donnée pendant un laps de temps déterminé.
- 6) Erosion éolienne : l'érosion due au vent (le dieu du vent s'appelait Aiolos en grec et Aeolus en latin).
- 7) Banque de céréales : comme par exemple les banques de sang, les banques de céréales sont simplement des stocks de céréales conservées pour les périodes de crise ou de soudure.
- 8) Nappe phréatique : se dit de la nappe d'eau souterraine qui alimente les sources.
- 9) (Enquête) hydrogéologique : du grec hydros (eau) et géos (terre). Donc il s'agit d'enquêtes visant à chercher l'eau dans le sous-sol.
- 10) Rustique : ici au sens de robuste.



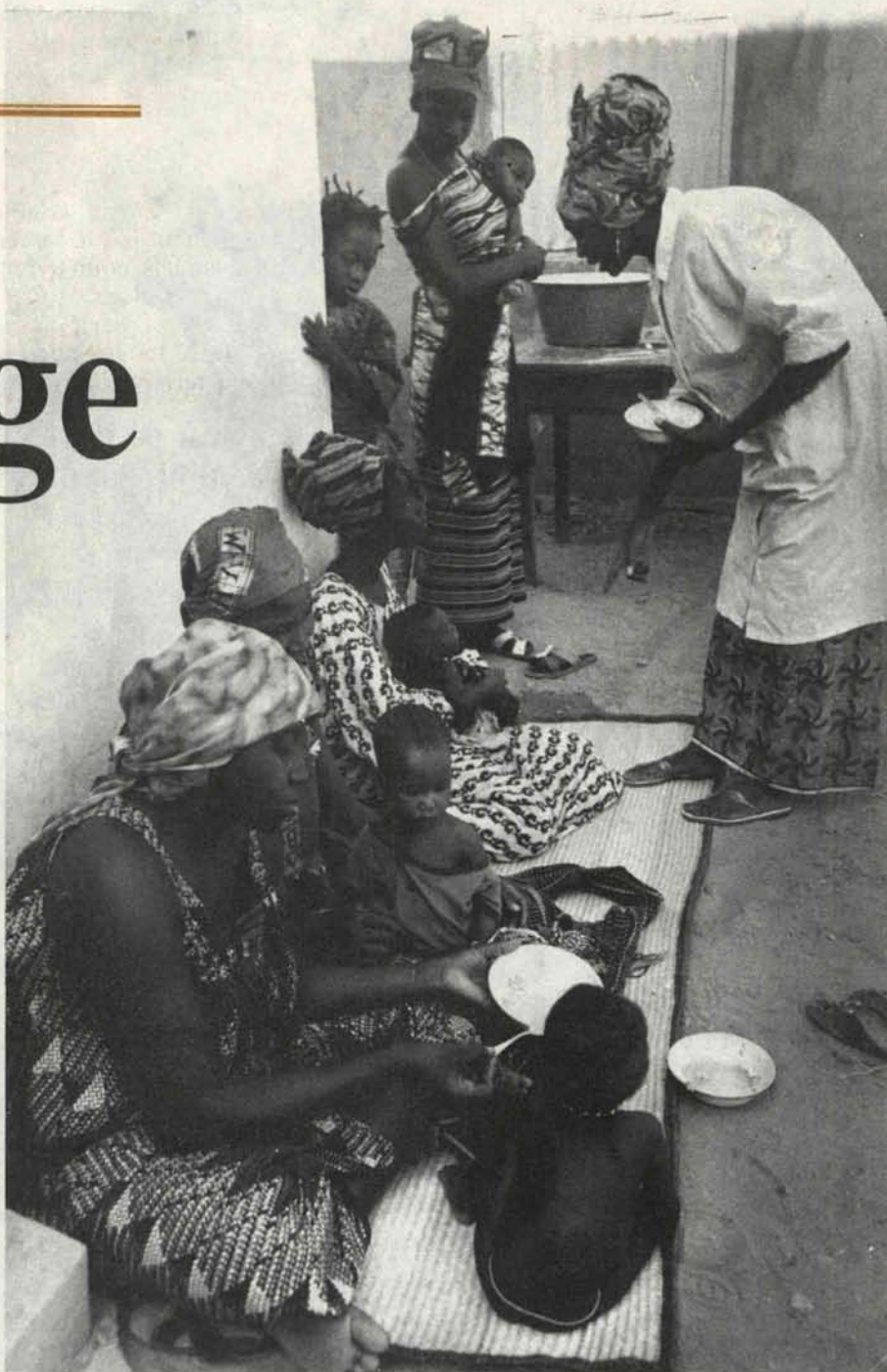
Le sevrage

Le passage critique de la petite enfance

Parler du sevrage peut sembler un lieu commun. Certes si le problème est connu des pédiatres, médecins, nutritionnistes ou de tout autre personne s'intéressant à l'alimentation de l'enfant, la réalisation pratique du sevrage pose un certain nombre de questions auxquelles il n'est pas toujours facile de trouver une solution (interdits, préjugés, habitudes alimentaires, ignorance, refus de collaborer, misère, insuffisance des disponibilités locales, manque de persévérance de la part de l'équipe éducatrice, moyens éducationnels inadaptés etc...)

**par le Dr E.D. Placca
Lomé (Togo)**

Le sevrage consiste, on le sait, en une *séparation de l'enfant du sein de sa mère*, mais il est encore trop souvent confondu avec la suppression totale de toute alimentation lactée. Il est donc important d'enseigner aux populations une bonne hygiène alimentaire; mais on ne saurait procéder à une éducation nutritionnelle correcte, donner des conseils de régime adéquats, si l'on ne possède pas certains renseignements de base : consommation des aliments, coutumes et habitudes alimentaires, état



«Apprendre aux mères à donner une nourriture équilibrée».

de nutrition, conditions économiques, disponibilités. Même quand ils disposent en abondance des aliments nécessaires, les gens ne choisissent pas toujours un bon régime et quand le choix est restreint, il est particulièrement important de savoir tirer le meilleur parti des ressources disponibles.

Les disponibilités sont très variables entre les divers pays du monde; il en est de même des habitudes alimentaires influencées par la diversité des coutumes, des préjugés, des

croyances religieuses mais aussi par la nature des aliments. Il faut toujours procéder avec tact, éviter de heurter les gens. Les coutumes ont parfois leur bon côté. Il ne faut pas toujours croire qu'un repas sans viande n'en est pas un. Il est certes souhaitable d'équilibrer la ration alimentaire en apportant, en proportion définie, protéines animales et végétales par exemple, mais on peut, dans certains cas, utiliser des aliments de remplacement. Ainsi dans certaines régions d'Afrique, le Néré,

le pain de singe délayé dans l'eau, peut remplacer pour un certain temps le lait.

Il ne peut y avoir une méthode uniforme d'alimentation de sevrage convenant à toutes les régions. Il existe des principes nutritionnels fondamentaux dont ont doit s'inspirer mais qui devront être adaptés aux conditions locales. Une alimentation de sevrage ne doit pas seulement avoir une grande valeur nutritive; elle doit être également économique et pratique. Elle ne doit pas être une source de dépense supplémentaire; elle devra être préparée à partir de l'achat fait pour la famille, utiliser le plus possible les disponibilités existantes, les aliments produits sur place. Il est inadmissible de pousser les gens à consommer des aliments qu'il leur sera impossible de produire ou d'acheter.

Le sevrage qui sera progressif devra débuter assez tôt. Dès que possible initier le nourrisson au goût des aliments nouveaux. Dès le **premier mois** on pourra lui donner une petite quantité de bouillie à la condition qu'elle soit légère et cuite suffisamment longtemps (20 minutes au moins) afin d'en faciliter la digestion. D'ordinaire la principale nourriture et la seule source de protéine de l'enfant pendant les six premiers mois de son existence est le lait de sa mère.

Remplacer la tétée par une bouillie

Dans beaucoup de pays africains, l'alimentation au sein se prolonge souvent bien au-delà de cette période mais la quantité de lait maternel que reçoit l'enfant est insuffisante pour ses besoins. Il faudra donc le plus tôt possible remplacer une tétée par une bouillie. Au fur et à mesure que l'enfant grandit, on réduira le nombre de tétées; les différents aliments, viandes, poissons, œufs, légumes, légumineuses, fruits seront introduits progressivement de sorte que vers la fin de la première année, le sevrage soit effectif. Quoi qu'il en soit tout enfant devra être sevré avant le 18^e mois. A partir du repas familial, on prélèvera la part réservée à l'enfant et qu'on préparera de façon particulière. Ainsi, à partir du bouillon de cuisson des légumes, à condition qu'il soit dé-

graissé et non épicé, on pourra préparer un ragoût d'ignames propre au nourrisson. La viande sera finement hachée. Une ration équilibrée autant que possible sera présentée à l'enfant de façon agréable. On lui donnera à manger avec patience, amour, afin d'éviter de créer un conflit mère-enfant. Il ne faut pas le forcer ni le gaver, mais lui laisser un temps d'adaptation au goût de l'aliment. En même temps, il faut éviter de satisfaire par faiblesse tous ses caprices. Une certaine fermeté s'impose.

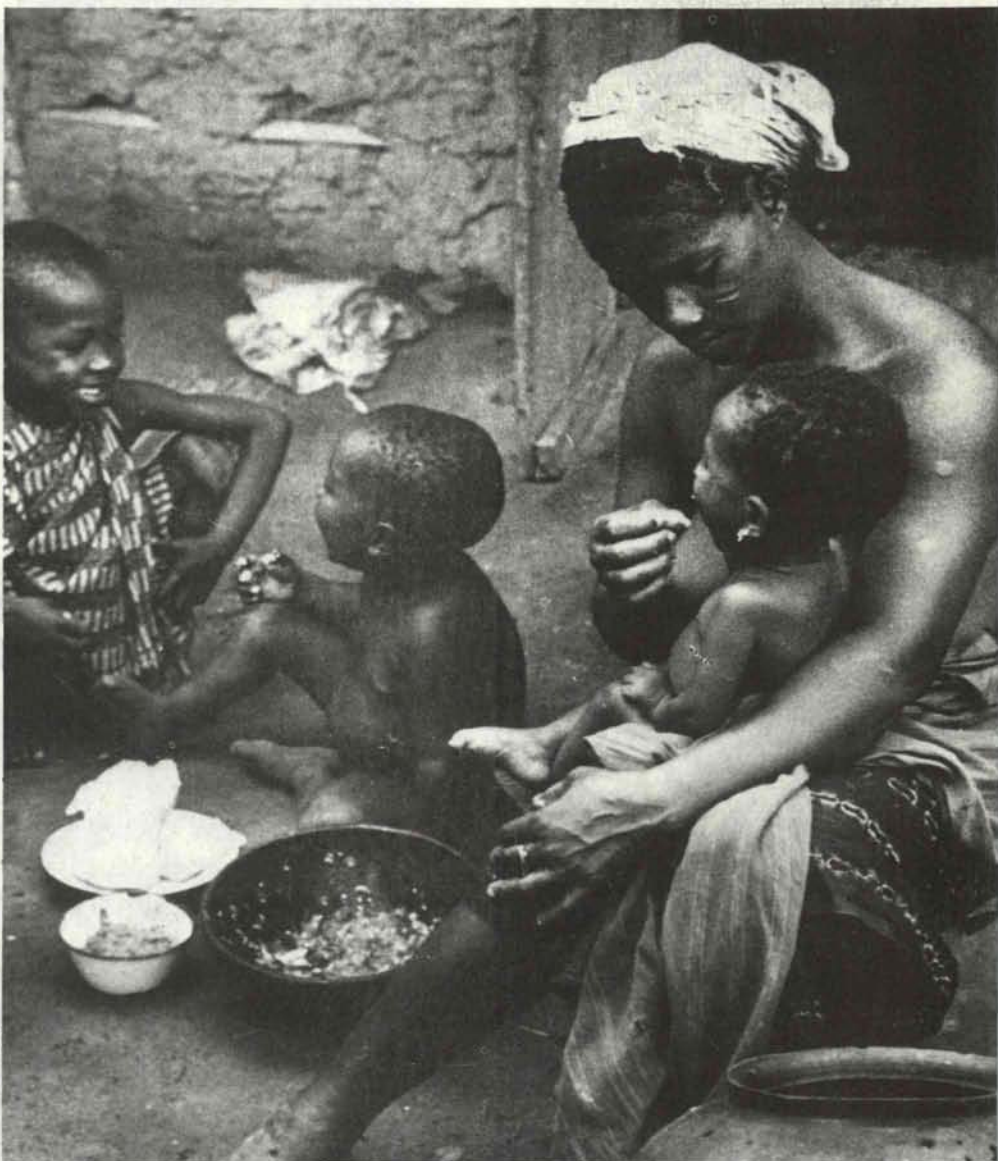
Arriver petit à petit au repas d'adulte

Ainsi progressivement on arrivera au repas d'adulte, autrement dit au plat familial. Mais le nourrisson devra avoir un repas préparé pour lui seul dans la journée qui lui sera servi

à part. Il n'est pas question qu'il mange dans le plat commun où l'enfant picore quelques grains de riz ou autre chose sans pouvoir, le plus souvent, avoir accès à la viande, au poisson ou aux légumes. D'autre part, il faut se rappeler qu'il ne peut pas toujours manger aussi vite qu'un adulte ou que ses frères plus âgés.

Bon nombre de mères, soit parce qu'elles attendent un autre bébé, soit parce qu'elles sont occupées ailleurs, laissent les nourrissons en pleine période de sevrage manger tout seul, ce qui constitue une mauvaise pratique.

Tout sevrage brutal devra être évité, ceci afin de ne pas tomber dans le piège d'un mauvais sevrage ayant pour conséquence la dénutrition et la malnutrition. Les statistiques prouvent que le *kwashiorkor*



WHOP. Almay

«Lui donner à manger avec patience et amour».

survient dans nos régions essentiellement entre 1 et 4 ans. Cette période est également dangereuse du fait de la mortalité qui y est élevée, bien que d'autres facteurs puissent intervenir. Il importe donc d'inculquer aux mères quelques notions sur les besoins nutritionnels de leurs enfants et de leur enseigner comment elles pourraient, le mieux, les satisfaire avec les produits alimentaires et les ressources dont dispose la famille.

Que donner au nourrisson ?

Ceci est très variable d'une région à une autre et d'un pays à l'autre. Au Togo, le docteur Gadagbé, dans une revue intitulée « Education sanitaire en hygiène maternelle et infantile » recommande la bouillie faite avec la farine de céréale de la région. La farine, non tamisée, est digérée très rapidement et sera pour les estomacs difficiles. La farine tamisée ou fermentée sera la farine normale. La bouillie de riz ou l'eau de riz est astringente, et légèrement constipante.

Elle sera utilisée chaque fois que l'enfant a une tendance à la diarrhée.

Les farines des graines grillées seront pour les estomacs difficiles. Le tapioca peut servir à préparer une bouillie lactée, mais il faut se rappeler que le tapioca est légèrement constipant. On peut l'inclure dans la préparation du potage.

Les purées ne sont autres choses que des tubercules (ignames, manioc) bouillies et écrasées auxquelles on peut ajouter le jaune d'œuf ou du poisson frais. La purée de hari-



WHOM, JACOT

Pour une alimentation équilibrée. Infirmière du Mifa enseignant la nutrition à l'aide d'une flanellographe

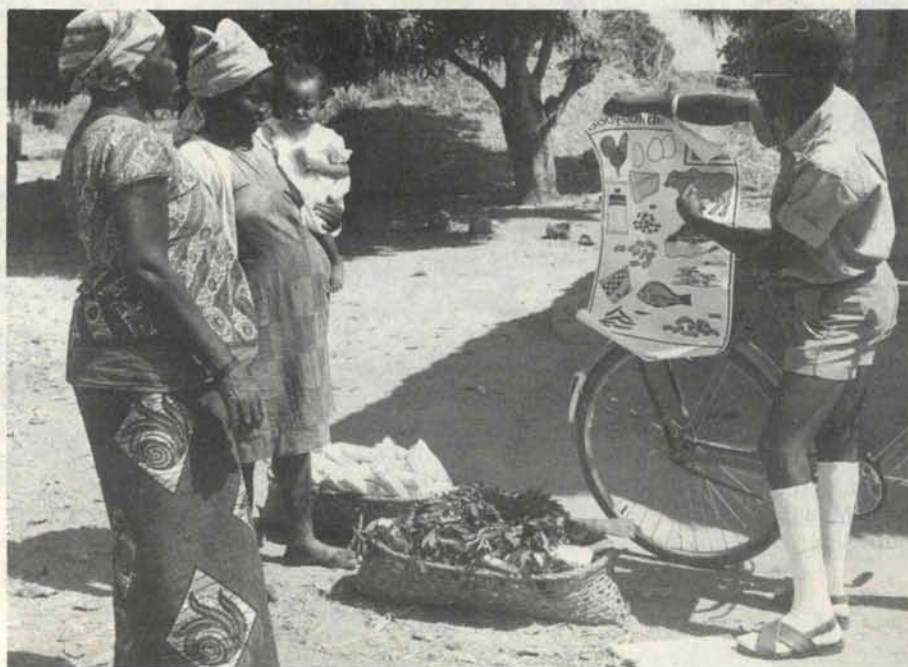
cots, de pois chiches débarassés de leurs enveloppes, convient aux enfants à partir de 8 mois et est très calorifique. On peut également faire des purées avec des bananes plantains. Des bananes sucrées peuvent servir à faire des purées sans autre ajout. Elles sont excellentes pour les enfants à partir du 4^e mois. Les pâtes préparées pour adultes, mêmes délayées dans l'eau, ne conviennent pas aux nourrissons. Les viandes et les poissons associés

aux légumes entrent dans la préparation du potage et des sauces, que peut absorber l'enfant à partir du 8^e mois. Le jus de viande bien bouilli contient 40 % des protéines de la viande.

Pas de modèle unique

Il n'est pas possible de présenter un modèle type de régime de sevrage. L'équipe éducatrice doit adapter sa méthode aux coutumes locales. Un état nutritionnel satisfaisant se traduit par une croissance normale et un bon développement osseux, un corps sain, vigoureux, alerte, qui résiste beaucoup mieux aux agressions multiples. Comme l'a écrit H.C. Sherman : « Notre comportement biologique est déterminé, bien plus qu'on ne l'a supposé, par notre alimentation journalière. L'influence de la nutrition sur la santé et, partant, sur le développement harmonieux de notre vie physiologique commence avant notre naissance. La nutrition affecte à la fois la croissance et le développement mental des enfants et des adolescents et, par voie de conséquence, la santé, l'efficacité et l'espérance de vie des adultes ».

Un « officier de santé » en Zambie donne des notions de nutrition de base



UNICEF

Des rats et des hommes

CERES, Rome
(bi-mestriel)

Si on compte une moyenne d'un rat pour deux habitants dans les zones froides et tempérées du globe, et trois rats par habitant dans les zones chaudes, nous pouvons estimer la population mondiale de rats à 4,250 millions.

Un rat mange en moyenne 4,5 kilos de nourriture (par année) et en contamine près de trois fois autant. Ainsi chaque rat contamine au bas mot 10 kgs de nourriture. Ceci nous amène au chiffre terrifiant de 42,5 millions de tonnes de nourriture.

Si on estime le coût de ces dégâts au taux moyen de 100.000 CFA la tonne (un prix moyen basé sur le riz, le blé et des aliments plus riches), nous arrivons au prix de 4.250.000.000 CFA (quatre mille deux cent cinquante milliards de CFA... mangés par les rats !). Cela fait environ 11 kgs de dégâts par personne et par an ou un peu plus de 1.000 CFA. Mais comme dans les pays les plus pauvres la densité des rats est plus élevée, les chiffres sont respectivement d'environ 30 kgs ou 3.000 CFA par an et par personne...

Ces chiffres nous donnent une idée de l'importance du problème car ces quatre mille deux cent cinquante milliards de CFA sont presque équivalents au Produit National Brut des 25 pays les plus pauvres du globe.



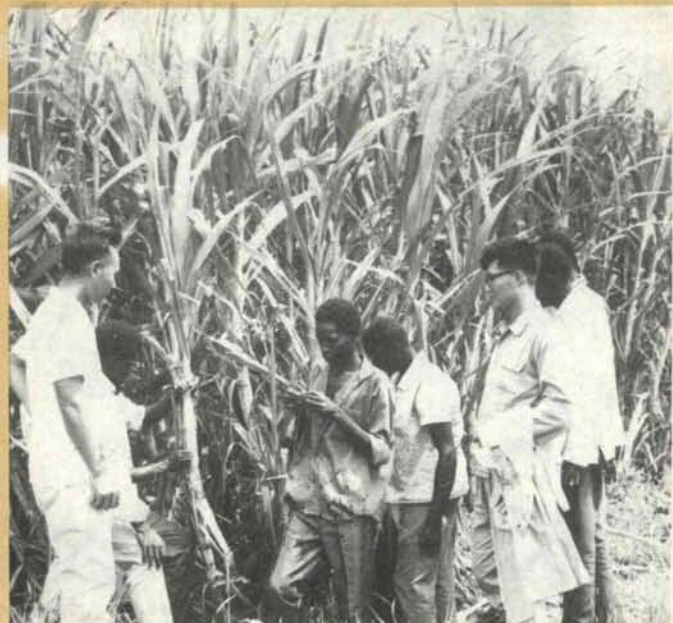
A manger pour tous

Depuis une vingtaine d'années, certains pessimistes se complaisent à décrire l'avenir alimentaire en termes de plus en plus sombres, et dressent des fresques apocalyptiques où, non plus des millions, mais des centaines de millions d'habitants du Tiers Monde se voient condamnés, presque sans appel, par ces prophètes de malheur.

Tous les spécialistes ne partagent pas cette vision, loin de là. Ainsi, un des premiers agronomes du monde, le Canadien W. David Hopper, décrit-il, dans une étude récente, le potentiel agricole absolument immense des régions tropicales et subtropicales. Les éléments de base d'une agriculture productive - l'eau, un sol qui répond bien, une lumière abondante, des cultures possibles pendant toute l'année - sont tous présents. Ainsi, selon M. Hopper, la seule plaine située au Nord de l'Inde et du Bangladesh, si elle était proprement exploitée, permettrait de doubler presque la production mondiale de plantes à graines, (blé, riz, seigle etc).

Le sud du Soudan représente aujourd'hui probablement la plus grande région quasi vierge du point de vue agricole, de la planète : cette région, de dizaines de milliers de kilomètres carrés, reçoit annuellement plus de 400 milliards de mètres cubes d'eau dont seulement 20 milliards s'écoulent dans le Nil, le reste étant pratiquement inutilisé.

De plus, l'application de technologies agricoles modernes aux régions d'agriculture traditionnelle, permettrait de multiplier par plusieurs fois la pro-



Des plantes améliorées (cane à sucre au Mali)

ductivité et la production agricoles. De nouvelles « plantes miracles », de nouvelles méthodes d'irrigation et de collecte de l'eau (qui utilisent l'eau à 90%, contre seulement 10 à 20% avec l'irrigation traditionnelle), toutes ces avancées et d'autres encore permettent de **décupler** (et parfois de multiplier par vingt) la production agricole par hectare. De plus, les agronomes ont réalisé depuis un certain temps déjà ce que le grand public n'a pas encore compris, à savoir qu'en agriculture le rendement par unité de **temps** remplace de plus en plus le rendement calculé à l'**hectare**. En d'autres termes, si on peut produire 3 récoltes au lieu d'une seule en une année, la surface absolue de sol disponible devient beaucoup moins importante, et des régions autrefois considérées comme « surpeuplées » du point de vue agricole, (que l'on pense à certaines régions du pays Mossi, des régions Ibo au Nigéria, du

Rwanda et du Burundi) pourraient absorber beaucoup plus de main d'œuvre.

Le **potentiel** agricole de la planète, grâce aux technologies modernes, est réellement renversant.

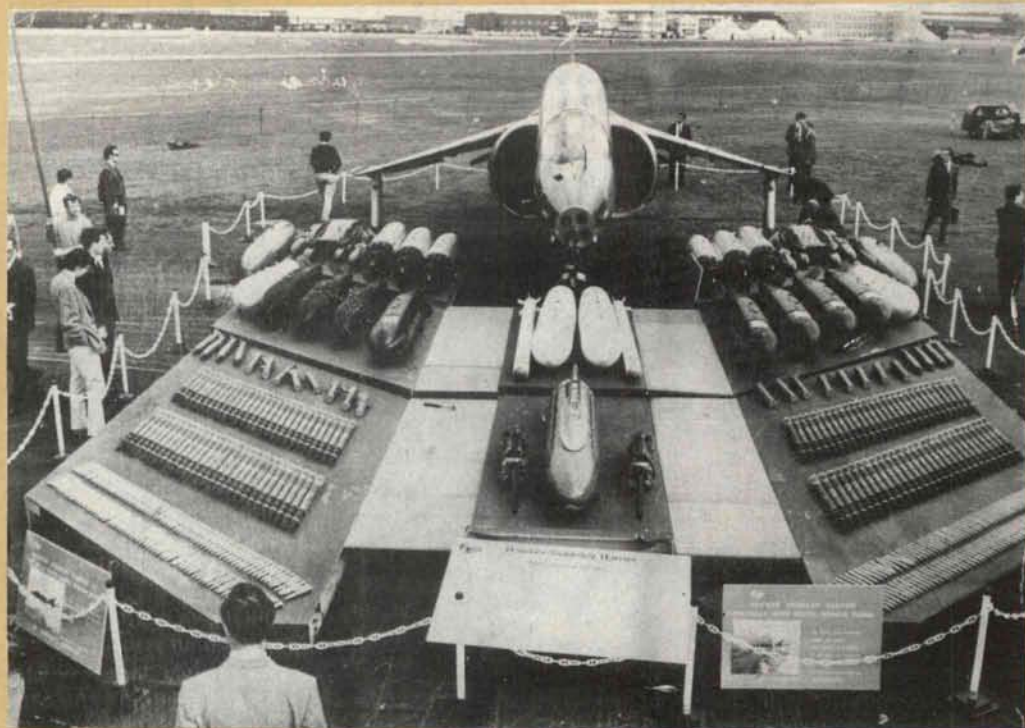
Comment donc certains voient-ils la famine décimer des continents entiers avec moins de 7 milliards d'habitants sur le globe, alors que d'autres, tout aussi sérieusement, soutiennent que la terre pourraient nourrir aisément 50 milliards d'habitants ?

Si le problème était un problème essentiellement scientifique, il n'y aurait pas de divergences aussi fondamentales entre « pessimistes » et « optimistes ». Le fond du problème pense W. D. Hopper, et d'autres spécialistes avec lui, est donc institutionnel et politique. Il s'agit pour les pays d'arriver à se concerter et s'entendre suffisamment rapidement pour appliquer des méthodes et des technologies dont nous disposons déjà.

Actuellement, les dépenses faites pour la fabrication d'armes et l'entretien des armes dans le monde dépassent 50.000 milliards (cinquante mille milliards) de CFA. Chaque année ! Jamais, dans toute l'histoire humaine, des sommes si prodigieuses n'ont été dépensées si inutilement en si peu de temps. Une fraction seulement de cette somme (et des efforts de recherche et de production qu'elle représente) utilisée intelligemment, permettrait d'éliminer la totalité de la misère matérielle de la terre entière. Cette somme représente encore plus que le total des produits nationaux bruts (PNB : voir la définition dans le Petit Lexique Economique de F et D n° 1) du tiers de la population mondiale habitant en Afrique, au Moyen-Orient et en Asie du Sud. **En 1972, pour trente pays riches accordant une aide au Tiers-Monde, cette aide représentait moins de 6 % de leurs dépenses militaires.**

De plus, les dépenses militaires utilisent un pourcentage totalement disproportionné des talents des chercheurs. Alors que ces dépenses représentent déjà 6 % de la production mondiale, on estime qu'elle monopolise 25 % des chercheurs dans le monde et 40 % des fonds privés et publics alloués à la recherche. Quand on sait qu'une proportion très importante des recherches militaires sont faites en pure perte (elles visent à développer des armes qui seront « démodées » dans quelques années, alors que les cher-

Un gouffre à milliards



Le coût de certains avions militaires permettrait de construire et d'équiper plusieurs hôpitaux

cheurs qui les créent pourraient tout aussi bien tourner leurs énergies vers des recherches socialement utiles), on mesure mieux l'étendue du problème.

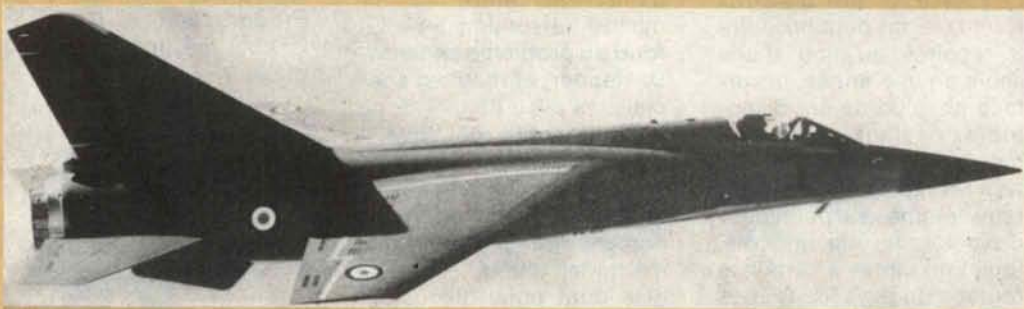
Une comparaison des dépenses militaires et sociales montre que les premières se font au détriment des dépenses socio-éducatives.

On a calculé le coût de certaines activités éminemment utiles dans le domaine du développement à l'échelle du monde entier.

Coût annuel de 6 activités essentielles à l'échelle du globe :

Coût annuel en milliards de CFA

1 Supprimer complètement l'analphabétisme	300
2 Doubler les dépenses pour la recherche médicale	800
3 Fournir des programmes alimentaires spéciaux pour les 200 millions d'enfants les moins bien nourris du globe	800
4 Tripler l'aide pour le développement de la production agricole des pays pauvres	700
5 Fournir des services de planning familial à l'échelle du globe	400
6 Etablir une «force de la paix» des N.U. de 100.000 hommes	300



Le mirage F1 français

Un tel programme serait sans doute jugé irréaliste par la plupart des politiciens. Pourtant, il ne représente même pas 7 % des dépenses militaires mondiales.

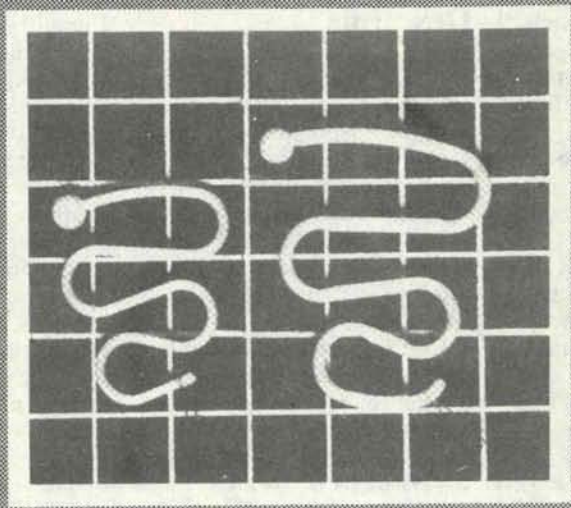
Où est le vrai réalisme ?

(Chiffres tirés de R.L. Sivard, World Military and Social Expenditures Institute for World Order, N.Y. 1974).



DOSSIER
famille & développement

LES
METHODES



CONTRACEPTIVES
MODERNES



Après la contraception traditionnelle, (F & D n° 3), nous abordons maintenant la contraception moderne. Nous avons reçu de nombreuses demandes d'information à ce sujet, et nous pensons que, quelle que soit l'opinion que l'on peut se faire de telle ou telle méthode, une information équilibrée sur cette question est un droit fondamental. Car priver un individu d'information dans ce domaine crucial revient, qu'on le veuille ou non, à lui rendre bien plus difficile l'adaptation à la vie moderne.

Malgré sa longueur, nous avons préféré présenter l'article suivant en une fois, vu que nombre de lecteurs voudront certainement le garder comme article de référence. Il a été préparé par le Docteur Sassoum Lèye DIOP, gynécologue à la Maternité Aristide Le Dantec à Dakar.

Dans le numéro un de **Famille & Développement**, nous définissons le planning familial comme «la combinaison d'une éducation du couple et la fourniture de techniques contraceptives et médicales permettant aux couples d'avoir le nombre d'enfants qu'ils désirent au moment voulu... Le vrai planning familial comporte aussi la lutte contre la stérilité». Nous nous étions nettement distancés de la limitation des naissances, définie comme la propagation, par l'Etat, de la contraception et de l'avortement pour arriver à diminuer le taux de natalité d'un pays.

La contraception était définie comme «un acte consistant à empêcher la conception». C'est donc un domaine beaucoup plus restreint que celui de planning familial que nous abordons ici.

Plus grave est l'utilisation abusive, en Afrique, aujourd'hui, de certaines méthodes contraceptives comme la pilule. Telle jeune fille prend en une seule fois un cycle entier de pilules contraceptives, développe des symptômes alarmants, et sa mère, pour la soigner, la conduit chez le féticheur.

Des abus notoires

Des jeunes gens offrent une aspirine à leurs amies, avant les rapports, en leur disant, «c'est la pilule, tu peux y aller». Certaines femmes ne la prennent qu'au moment des rapports, se croyant ainsi - à tort bien sûr - protégées d'un risque de grossesse.

Une information publique sur la matière s'impose donc d'urgence. On ne peut que regretter ici la prudence des

responsables de la santé dans la plupart des pays francophones à quelques rares exceptions près, car elle semble aller actuellement à l'encontre de la santé des populations, qui abusent de méthodes dont elles ne savent pas se servir correctement.

Car il n'est plus permis d'avancer l'argument que la contraception «encourage l'immoralité». C'est faire preuve de mauvaise foi. La contraception est une série de techniques dont on peut se servir intelligemment ou stupidement, tout comme l'énergie atomique ou des médicaments comme les antibiotiques.

Le comportement des habitants des pays anglophones africains, comme le Ghana et le Nigéria - où la contraception fait l'objet d'une information publique depuis des années - n'est certainement

pas plus «immoral» que celui des pays francophones.

Nous allons restreindre nos propos aux principales méthodes de contraception dites modernes (c'est-à-dire apparues dès la fin du 19^e siècle) et utilisées sur une grande échelle dans le monde aujourd'hui.

Quelques définitions

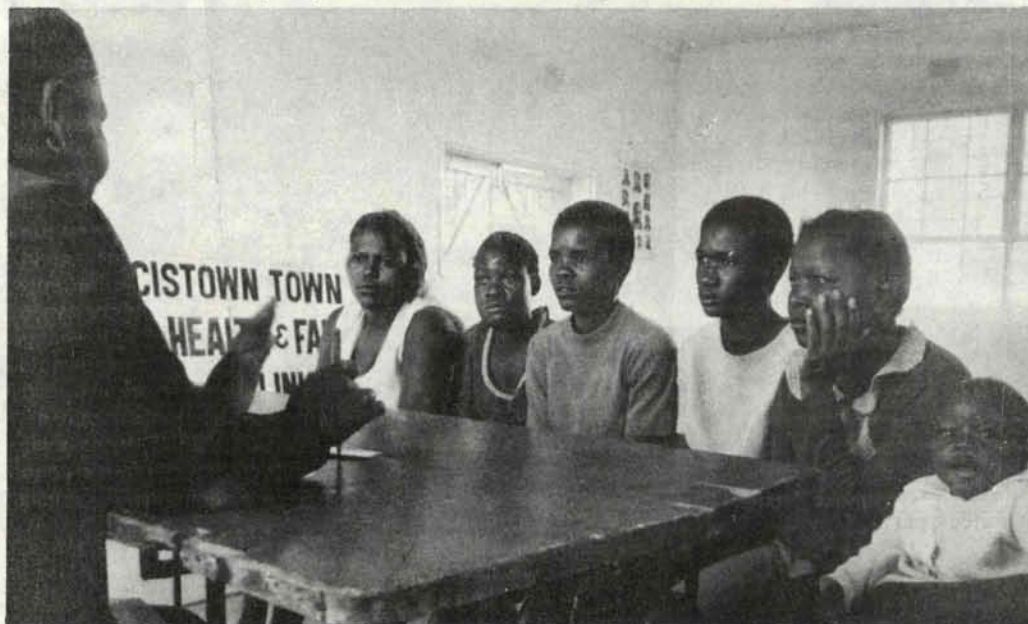
Pour chaque méthode nous expliquerons brièvement le mode de fonctionnement, l'étendue de son utilisation dans le monde, ses avantages et inconvénients. Et pour faciliter la compréhension de ce qui suit, nous commencerons par définir un certain nombre de termes :

Efficacité d'une méthode : on entend par là le degré de sécurité qu'offre une méthode. Certaines méthodes sont efficaces pratiquement à 100 %, c'est-à-dire qu'en les utilisant **correctement**, la personne ne risquera jamais de tomber enceinte, (ou de mettre la partenaire enceinte s'il s'agit d'un homme). D'autres sont efficaces à 50, 60, ou 80 %, c'est-à-dire qu'on risque de tomber enceinte en les utilisant.

Quand nous citerons des chiffres sur l'efficacité d'une méthode, ce sera toujours en supposant que l'utilisateur s'en sert **correctement**.

Simplicité : certaines méthodes - comme le dispositif intra-utérin ou la

Nécessité d'une information publique. Ici, causerie sur la contraception dans un centre de santé au Botswana





Jim White

La contraception permet d'éviter les sevrages brusques.

vasectomie - sont d'utilisation très simple. D'autres, comme certaines méthodes d'abstinence périodique, (tous ces termes sont décrits ci-dessous), peuvent être très compliquées, surtout si la personne ne bénéficie que d'un minimum d'éducation.

Réversibilité : dans le cas de la plupart des méthodes, une fois que la personne cesse de l'utiliser, elle peut recommencer à avoir des enfants, si elle le veut. Mais certaines méthodes (par exemple certaines formes de stérilisation), sont irréversibles : elles impliquent une opération chirurgicale qui est définitive.

Méthode liée aux rapports ou non : certaines méthodes s'utilisent au moment du rapport sexuel ; ce qui peut être gênant pour certains partenaires. Par exemple le préservatif masculin ou condom ou «capote anglaise», se pose juste au moment où la verge (le pénis) de l'homme est en érection, et certaines crèmes vaginales pour la femme se mettent juste avant les rapports.

Méthodes médicales/non médicales : certaines méthodes nécessitent l'intervention d'un médecin ou de personnel paramédical. Ceci représente un désavantage certain, surtout pour des régions où le personnel médical fait défaut.

Durée d'utilisation : certaines méthodes (obturateurs par exemple) peuvent

s'utiliser pendant des années, voir des dizaines d'années, sans aucun inconvénient ou effets secondaires, alors que d'autres méthodes ne peuvent être prises sans risque de façon ininterrompue sur de longues périodes (la pilule par exemple).

Effets secondaires : certaines méthodes comme la pilule ou les piqûres contraceptives ont des effets secondaires (diverses réactions sur le corps) qui peuvent être gênants. Chez certaines personnes la pilule occasionne une prise de poids, chez d'autres le stérilet peut provoquer des crampes assez violentes. D'autres méthodes par contre n'ont aucun effet secondaire négatif.

Trois remarques s'imposent avant d'aborder la présentation des diverses méthodes :

1. D'abord, il n'existe aucune méthode contraceptive

«idéale». Chaque méthode a ses avantages ou ses désavantages, et chaque couple ou individu doit opérer le choix de la méthode en fonction des critères qui lui sont propres ; pour certains couples, l'efficacité sera la caractéristique la plus importante ; pour d'autres l'opinion de l'Eglise sur la méthode ; pour d'autres finalement l'harmonie sexuelle qu'elle permet d'atteindre.

2. Les savants sont loin d'être d'accord sur les effets secondaires réels de certaines méthodes. De plus, la presse a colporté tant de rumeurs alarmantes ou absurdes sur certaines méthodes que le grand public est souvent désorienté. Les lignes qui suivent représentent l'opinion la plus couramment admise par les scientifiques spécialistes de la question en 1975.

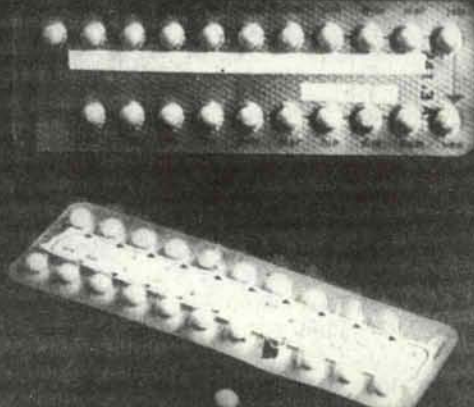
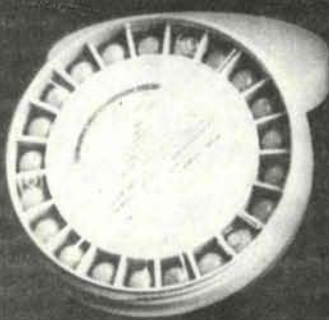
3. Il est certain que l'on ne connaît pas encore tous les

risques inhérents à l'utilisation de certaines méthodes dont le mode d'action exact n'est pas toujours connu, et il n'est pas exclu qu'on s'aperçoive après un certain nombre d'années que telle ou telle méthode a des effets secondaires négatifs importants. Mais il convient de remarquer que ceci est vrai de tous les médicaments, quels qu'ils soient. Cela est aussi vrai de l'aspirine et des antibiotiques que de certains contraceptifs.

Toutes les méthodes mentionnées ci-dessous sauf deux (vasectomie et préservatifs masculins) sont des méthodes féminines. Ce déséquilibre entre les méthodes masculines et féminines est regrettable, et souligne une fois de plus l'urgente nécessité de découvrir plus de méthodes masculines. Trop d'hommes adoptent une attitude irresponsable du genre : «La contraception, c'est l'affaire des femmes».

La pilule

Hachette audiovisuel (Alain Oguse)



1. Mode de fonctionnement : «La pilule» contient les mêmes substances (appelées œstrogènes et progestérone) qui, dans le corps de la femme, interviennent dans le cycle mensuel. Ce cycle en effet dépend de substances, dites hormones, sécrétées par une glande si-

tuée à la base du cerveau et appelée hypophyse, et qui favorisent la ponte de l'ovule et la sécrétion de l'œstrogène et de la progestérone. A leur tour, ces deux substances agissent sur l'hypophyse pour harmoniser son action.

La pilule n'introduit donc pas réellement des produits

«étrangers» dans le corps féminin, puisqu'ils sont identiques à ceux que produit l'organisme féminin. Mais en modifiant l'équilibre hormonal, ces pilules empêchent le phénomène de l'ovulation, c'est-à-dire la ponte mensuelle d'un ovule. De plus la pilule modifie les parois de

l'utérus en les rendant impropres à l'implantation de l'œuf, et rend la glaire du col de l'utérus (une substance sécrétée par ce dernier) plus visqueuse, barrant ainsi le passage aux spermatozoïdes masculins.

2. Mode d'utilisation : la plupart des pilules se prennent pendant 21 ou 22 jours à partir du 5^e jour du cycle (qui commence le 1^{er} jour des règles). On s'arrêtera 6 à 7 jours à la fin de la boîte de comprimés, (selon qu'elle a 21 ou 22 comprimés), puis on recommence une autre boîte, en observant le même rythme. Il est indispensable de prendre les pilules régulièrement, sans oubli. Un oubli de 2-3 jours peut être fatal, et si un tel oubli a eu lieu, il convient d'utiliser une autre méthode jusqu'à la fin du cycle en cours.

3. Etendue de son utilisation : c'est peut-être la méthode la plus utilisée dans le monde. On estime en effet à 40-50 millions le nombre de femmes dans le monde qui l'utilisent régulièrement.

4. Efficacité : efficace pratiquement à 100 %. La pilule est la méthode réversible la plus efficace dont on dispose aujourd'hui.

5. Simplicité : méthode peu conseillée pour un milieu analphabète, vu la difficulté assez grande que beaucoup de femmes ont à se rappeler de la prendre tous les jours. Ceci constitue un désavantage certain dans le cadre africain, où la pilule reste pour l'instant l'apanage d'une petite minorité de privilégiées.

6. Réversibilité : méthode réversible.

7. Liée aux rapports ou non : la méthode est indépendante de l'acte sexuel.

8. Méthode médicale : dans la plupart des pays, la pilule nécessite une ordonnance médicale, et un examen médical est recommandé, vu que la pilule est contre indiquée pour certaines catégories de femmes (notamment celles ayant du

diabète ou des troubles de la circulation). Néanmoins, dans un nombre croissant de pays, elle peut-être obtenue sans ordonnance.

9. Durée d'utilisation : de nombreux médecins conseillent d'interrompre la prise de la pilule après 3 ans pendant une période de 3 mois.

10. Effets secondaires : la pilule a des effets secondaires non négligeables sur une minorité de femmes. Les symptômes les plus fréquents sont des nausées, des saignements, de la dépression, des prises de poids, des maux de tête, etc... Mais certaines recherches permettent de croire que nombre de ces effets sont de nature psychosomatique, c'est-à-dire dues à la suggestion, (la femme a entendu parler de telles réactions, donc elle en aura indépendamment de l'effet «réel» de la pilule).

En général, beaucoup d'effets secondaires tendent à disparaître ou diminuer après quelques mois d'utilisation.

Notons qu'avec l'apparition des pilules, dites micro-pilules, (à cause des petites doses d'œstrogène et de progestatifs qu'elles contiennent), les effets secondaires déplaisants disparaissent presque, ou du moins diminuent fortement.

Un effet secondaire qui peut être plus gênant avec certaines marques de pilule est la diminution de la quantité de lait chez les mères qui allaitent. Par contre la diminution des règles reliée à la prise de la pilule peut constituer un avantage important dans des pays où un nombre élevé de femmes souffrent d'anémie. Toutes les pilules n'ont pas la même composition chimique, loin de là, ce qui souligne l'importance de la consultation médicale préalable à son emploi.

Contrairement à une rumeur largement répandue, il n'a jamais été prouvé que la pilule fut cancérigène (cause du cancer). Une vaste enquête menée en Grande-Bretagne sur des dizaines de milliers de femmes a même

démontré que la fréquence du cancer était plus basse chez les utilisatrices de la pilule que les autres. (Ce qui ne signifie pas que la pilule diminue la fréquence du cancer).

11. Coût et disponibilité en Afrique : un désavantage de la pilule est son coût élevé (300-800 F CFA par mois pour la plupart des marques vendues en Afrique francophone). Mais c'est, avec le condom, le seul contraceptif en vente dans pratiquement toutes les pharmacies.

La pilule et les adolescentes

Il convient de souligner que la prise de la pilule est fortement déconseillée aux jeunes adolescentes, dont elle pourrait perturber le développement hormonal, bien que les avis soient partagés sur l'âge à partir duquel on peut prendre la pilule sans risques de ce genre. Certains spécialistes estiment que la fille doit être bien réglée avant de commencer à prendre la pilule. Il importe de souligner ceci, vu le nombre croissant de jeunes filles de nos pays qui prennent la pilule à tort et à travers.

Notons qu'il existe des indications de la pilule pour des raisons autres que la contraception (par exemple irrégularité du cycle, règles douloureuses, etc). Aussi un couple ne doit-il pas être surpris si un médecin prescrit la pilule - ce n'est pas nécessairement pour que la femme évite une grossesse.



Une infirmière éthiopienne explique le mécanisme de la pilule. Son efficacité élevée en fait une méthode très populaire

UNICEF



Le stérilet

1. Mode de fonctionnement : le principe du stérilet est vieux de 2.000 ans ! En effet, le philosophe Aristote raconte que les chameliers du désert avaient découvert qu'un caillou propre placé dans l'utérus des chameelles empêchait la chamelle de tomber enceinte.

Le stérilet est un petit appareil en plastique aux formes très variables (schéma). Les spécialistes ne sont pas d'accord sur son fonctionnement, bien que des millions de femmes l'utilisent. Il semble pourtant que le stérilet empêcherait, d'une façon ou d'une autre, l'implantation de l'ovule dans la paroi de l'utérus, (endomètre). C'est la théorie la plus généralement acceptée aujourd'hui.

2. Mode d'utilisation : le stérilet est placé dans l'utérus, par un médecin, une sage-femme ou une infirmière, à l'aide d'un instrument en forme de seringue. L'acte se fait très rapidement, sans anesthésie. Une fois qu'il est posé, l'utilisatrice n'a plus besoin d'y penser, si ce n'est pour vérifier une fois par semaine, qu'il est bien placé. En effet, un petit fil de nylon dépassant du col de l'utérus permet de s'assu-

rer de la présence du stérilet et aussi de le retirer en temps voulu.

Il doit être posé en début de cycle pour éviter que la femme ne soit déjà enceinte. Le stérilet ne gêne en rien l'écoulement des règles.

3. Etendue de son utilisation : cette méthode est largement répandue dans le monde aujourd'hui, et on peut estimer le nombre d'utilisatrices entre 15 et 20 millions. C'est une méthode dont l'utilisation simple a été particulièrement appréciée dans le Tiers-Monde.

4. Efficacité : efficace à environ 97%, (jusqu'à 99% pour certaines marques). Mais l'efficacité semble autant liée à l'atmosphère et la qualité de l'éducation sanitaire entourant la pose du stérilet qu'à des données purement physiologiques. Néanmoins, un certain pourcentage de femmes expulse spontanément le stérilet dans les quelques mois suivant son insertion, et d'autres doivent le faire retirer à cause d'effets secondaires gênants. Il est peu recommandé aux femmes n'ayant pas eu d'enfants, car ces dernières ont tendance à l'expulser.

5. Simplicité : une des méthodes les plus simples à utiliser. Ceci représente un gros avantage au niveau de populations analphabètes.

6. Réversibilité : méthode réversible à loisir. L'utilisatrice peut faire retirer le stérilet n'importe quand, sans aucune incidence sur sa fécondité.

7. Liée aux rapports ou non : la méthode est indépendante de l'acte sexuel.

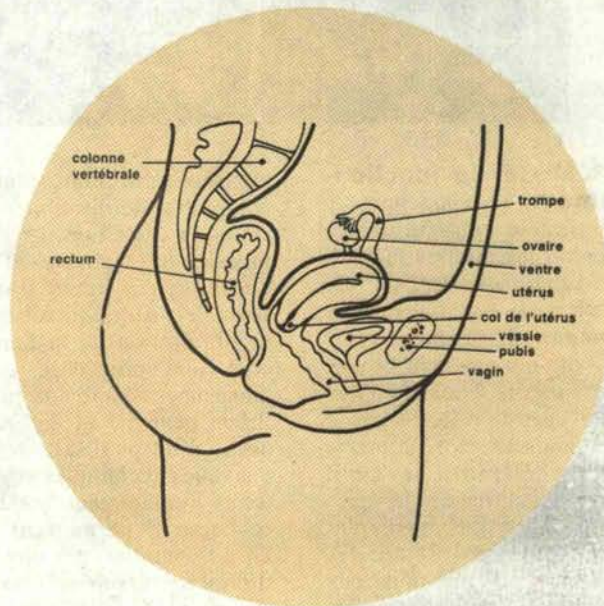
8. Méthode médicale : le stérilet doit être posé par une personne ayant subi une formation spécialisée.

Dans beaucoup de pays, on fait largement appel au personnel para-médical pour la pose des stérilets. En effet, il existe certaines contre-indications à la pose du stérilet, comme les infections génitales, les infections du col, des trompes, de l'utérus, certaines anomalies de la cavité utérine, etc. L'examen médical précédant la pose du stérilet permet d'ailleurs de dépister des cancers qui autrement auraient pu passer inaperçus.

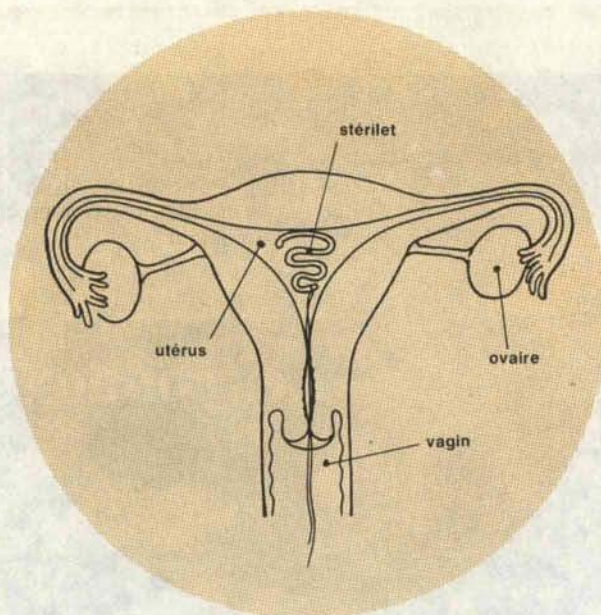
9. Durée d'utilisation : la plupart des médecins recommandent de changer le stérilet au bout de 2-3 ans (selon le modèle), mais la méthode elle-même peut être utilisée sans danger pendant de nombreuses années.

10. Effets secondaires : le stérilet occasionne chez une minorité de femmes des effets secondaires assez importants pour en justifier le retrait. Parmi les effets les plus répandus, on notera des saignements menstruels irréguliers ou trop abondants, des crampes, etc.

Néanmoins, une large majorité de femmes supporte parfaitement bien le stérilet, à l'exception de femmes n'ayant pas encore eu d'enfants.



11. Coût et disponibilité en Afrique : le coût de fabrication du stérilet lui-même est minime (environ quelques dizaines de CFA) mais trop de médecins en Afrique, profitant de sa rareté, demandent des prix astronomiques - pouvant dépasser 25.000 CFA dans certains cas ! - pour le poser. Ceci est dû, en partie, au manque de réglementation médicale, mais aussi à un abus d'une position de monopole, (ce sont les seuls à pouvoir offrir ce service, d'où les prix abusifs). ■



3. Etendue de son utilisation : la stérilisation est de plus en plus répandue dans le monde. Sur l'île de Porto-Rico par exemple, le tiers environ de la population féminine d'âge fécond a été stérilisé. Utilisé d'abord surtout dans le Tiers-Monde (Pakistan, Inde, Bangladesh etc...) cette méthode connaît actuellement un regain de faveur dans nombre de pays industrialisés.

4. Efficacité : la stérilisation est efficace à environ 99%, taux qui peut varier selon la technique utilisée.

5. Simplicité : c'est sans doute la plus simple de toutes les méthodes : une fois l'opération terminée, la personne n'a plus jamais besoin de penser à la contraception.

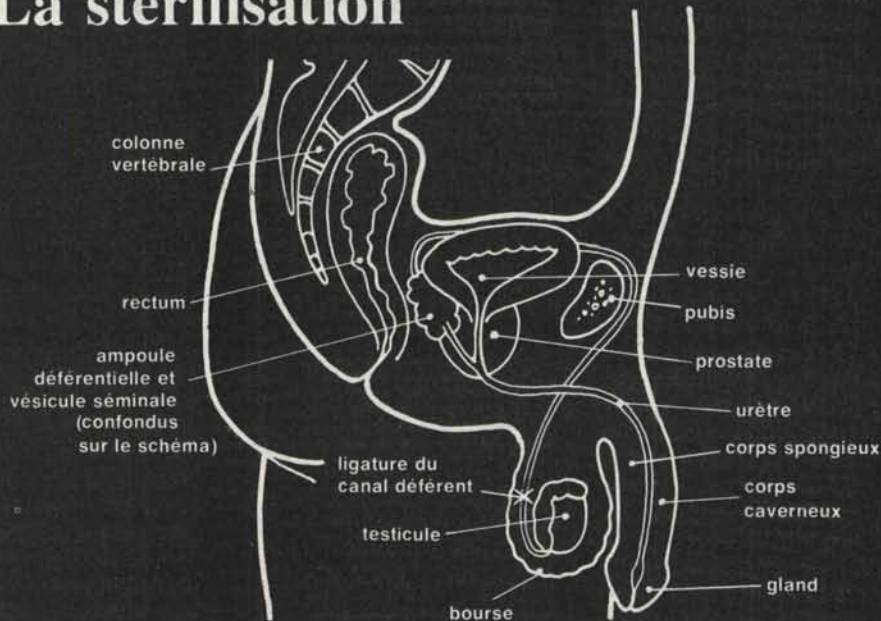
6. Réversibilité : jusqu'à récemment, le grand désavantage de la stérilisation était son irréversibilité : c'était la méthode «d'une fois pour toutes», et certaines jeunes mères qui s'étaient fait stériliser, eurent à s'en repentir lorsque des épidémies emportèrent la plupart de leurs enfants. Mais depuis quelques années, on cherche à développer des procédures chirurgicales réversibles. Des succès certains ayant été rencontrés dans ce domaine, il est permis d'espérer que dans quelques années on disposera de techniques réversibles simples et efficaces.

7. Liée aux rapports ou non : cette méthode n'interfère évidemment en rien avec l'acte sexuel.

8. Méthode médicale : la méthode exige l'intervention d'un médecin. Chez l'homme, elle ne nécessite qu'une anesthésie régionale, et l'opération se déroule en quelques minutes. Chez la femme, l'anesthésie générale, avec un repos post-opératoire, est remplacée de plus en plus par des anesthésies locales qui n'exigent qu'une immobilisation minimum.

9-10. Durée d'utilisation et effets secondaires : pour la vasectomie, sauf en de rares cas, il y a très

La stérilisation



1. Mode de fonctionnement : chez la femme, la stérilisation consiste à boucher ou ligaturer (attacher), ou cautériser (fermer par l'action de la chaleur) les trompes de Fallope (voir schéma) qui amènent l'ovule dans l'utérus. Chez l'homme, cette opération (appelée vasectomie) consiste à fermer le canal déférent, le petit conduit qui amène les spermatozoïdes des testicules aux vésicules séminales (schéma). Il ne faut pas commettre l'erreur, grossière

et fréquente, consistant à confondre stérilisation masculine et castration, (= suppression des testicules et par conséquent impuissance sexuelle). Alors qu'autrefois la stérilisation de la femme était une procédure complexe nécessitant une anesthésie générale et des journées d'hospitalisation, de nouvelles techniques opératoires, (notamment la «laparoscopie») permettent de faire l'opération par une petite incision (voir schéma) et une simple anesthésie locale.

Ceci représente une avance importante. L'hospitalisation, si elle est nécessaire, ne dépasse pas 48 heures.

2. Mode d'utilisation : que ce soit chez la femme ou chez l'homme, la stérilisation n'amène aucune diminution de la capacité et de l'activité sexuelles. Beaucoup de couples, débarrassés de la crainte d'une grossesse non désirée, arrivent même à avoir des rapports sexuels plus épanouis et satisfaisants.

peu de complications post-opératoires, et il va de soi qu'une fois l'opération faite, son effet est permanent. On rencontre plus de complications dans les cas de stérilisation féminine, mais ceux-ci restent de l'ordre de quelque pourcent.

11. Coût et disponibilité en Afrique : dans certains pays, (Inde par exemple) l'opération est gratuite, ailleurs elle variera selon le coût de l'hospitalisation notamment. La méthode est peu pratiquée en Afrique noire mais rencontre un suc-

cès croissant en Tunisie.

12. Remarques : les principales barrières à cette méthode sont de nature psychologique, car nombre d'hommes se sentent «diminués» sexuellement à l'idée de ne plus pouvoir procréer un enfant.

Hachette audiovisuel (Alain Oguse)



1. Mode de fonctionnement : ceci est une méthode dite «mécanique» en ce sens que ce n'est pas un médicament. Le condom est une capote de caoutchouc extrêmement mince dont l'homme recouvre le pénis (la verge) juste avant les rapports sexuels.

2. Mode d'utilisation : il est conseillé de prendre des condoms de bonne qualité, sinon ce dernier peut se déchirer pendant l'acte. Les spermatozoïdes, accumulés au fond du condom, ne peuvent s'échapper dans le vagin. Mais il est important qu'au moment de se retirer de sa partenaire, l'homme retienne la capote sur le pénis entre l'index et le médium, sinon elle a tendance à glisser et se déverser dans le vagin.

3. Etendue de son utilisation : le condom, qui est, avec la vasectomie, une des deux seules méthodes modernes masculines, jouit

encore d'un immense succès dans le monde. C'est même la méthode préférée dans une série de pays, dont le Japon, la Jamaïque, la Grande-Bretagne et la Suède. C'est peut-être la méthode la plus utilisée au monde avec la pilule, bien que pour des raisons évidentes, une estimation exacte du nombre d'utilisateurs reste très difficile, voir impossible, pour l'instant. La consommation serait de près d'un milliard d'unités par an dans le monde.

4. Efficacité : on hésite à donner des chiffres sur l'efficacité du condom, tant cette dernière variera en fonction du soin avec lequel le partenaire s'en sert, de la qualité du caoutchouc, etc. Néanmoins pour fixer les idées, on peut avancer que son efficacité peut atteindre 75-85%.

5. Simplicité : la méthode est relativement simple à utiliser, comme la description ci-dessus permet de s'en rendre compte.

6. Réversibilité : le problème ne se pose même pas, l'utilisateur étant libre de décider à chaque rapport s'il veut s'en servir ou non.

7. Liée aux rapports ou non : certains couples qui n'aiment pas une méthode qui interfère avec les rapports sexuels auront à en choisir une autre. Par ailleurs, certains hommes se plaignent de ce que la présence du condom diminue le plaisir sexuel, à quoi on peut répondre que dans bien des cas il le fait durer plus longtemps. En fait, cette apparente diminution est avant tout d'ordre psychologique, et cache surtout l'égoïsme masculin qui ne veut pas avoir à s'embarrasser de précautions.

8. C'est une méthode non médicale. Le condom est le seul contraceptif en vente libre dans toute l'Afrique. Ceci est dû au fait qu'il constitue une protection effi-

cace contre les maladies vénériennes, ce qui est un avantage supplémentaire.

9. Durée d'utilisation : peut être utilisé sans interruption. Il va de soi que le condom lui-même n'est utilisable qu'une fois.

10. Effets secondaires : aucun.

11. Coût et disponibilité : une demi douzaine de condoms coûtent de 250 à 800 CFA, (ce prix peut varier d'un pays à l'autre), et ils peuvent être achetés dans n'importe quelle pharmacie.

Piqûres contra- ceptives

1. Mode de fonctionnement : les progestatifs qui constituent le produit injecté, agissent par un mécanisme similaire à la pilule, à savoir qu'ils inhibent l'ovulation, accroissent la viscosité de la glaire du col de l'utérus, modifient la vitesse de transport des ovules dans les trompes, etc. L'action combinée de ces mécanismes rend la conception impossible.

2. Mode d'utilisation : la dernière venue des grandes méthodes modernes, la piqûre contraceptive s'administre tous les 3 ou 6 mois. En d'autres termes, une seule piqûre offre une «protection» excellente pendant 3 ou 6 mois.

3. Etendue de son utilisation : à ce jour environ un million de femmes se servent régulièrement de pi-

CIRIC



qûres contraceptives. Ce chiffre encore relativement peu élevé est dû avant tout aux effets secondaires assez importants et à l'impact, à long terme mal connu, de la méthode.

4. Efficacité : excellente — pratiquement 100%

5. Simplicité : méthode féminine, la piqure contraceptive est d'une utilisation extrêmement simple, puisqu'il suffit de 2 ou 4 piqures dans l'année pour protéger la femme contre un risque de grossesse. Elle est très populaire dans certains pays du Tiers Monde, où la piqure est le symbole par excellence de la médecine moderne.

6. Réversibilité : en théorie, la méthode est réversible, mais en fait ses effets à long terme sont peu connus et obligent à une certaine prudence dans ce domaine.

7. Liée aux rapports ou non : la méthode n'est pas liée à l'acte sexuel.

8. C'est une méthode médicale puisque seul le personnel médical est autorisé à donner les piqures en question.

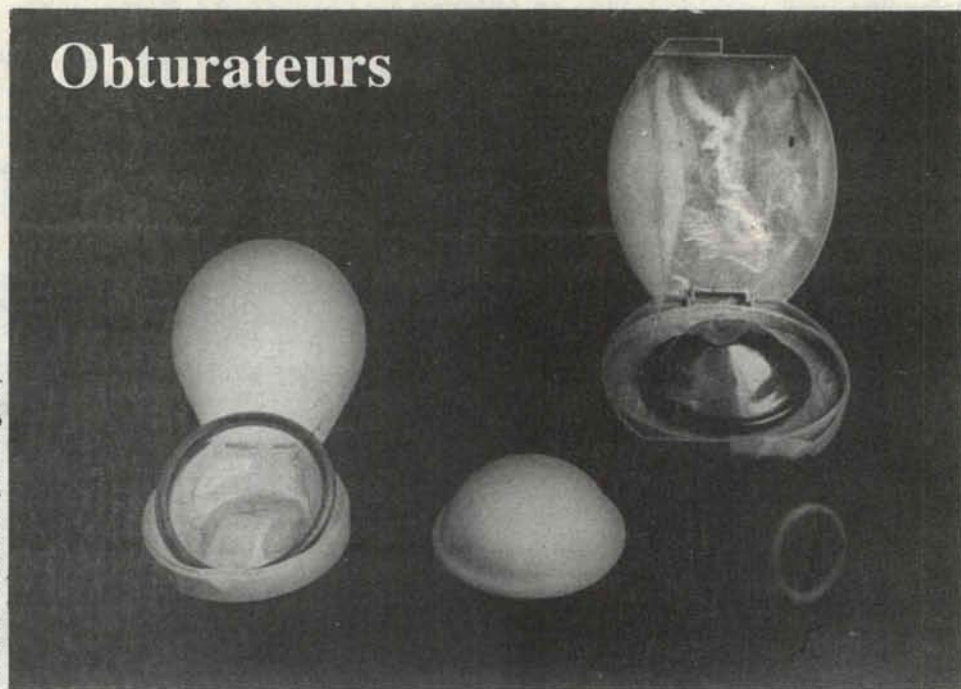
9-10. Durée d'utilisation et effets secondaires : cette méthode a des effets secondaires assez importants et présente considérablement de problèmes. Chez la plupart des femmes, le cycle menstruel est perturbé, et dans certains cas ceci peut aller jusqu'à la disparition complète des règles (aménorrhée) pour une période assez longue, et ce même après l'arrêt des piqures. Beaucoup de femmes connaissent des saignements irréguliers.

Dans beaucoup de cas, on constate une prise de poids, mais ceci n'est pas toujours considéré comme un désavantage, surtout en Afrique !

11-12. Coût, disponibilité : la méthode n'est disponible que chez quelques rares médecins d'une ou deux villes d'Afrique francophone. Par contre, elle est assez largement utilisée dans les pays anglophones. ■

Obturbateurs

Hachette audiovisuel (Alain Oguse)



1-2. Fonctionnement et utilisation : on appelle obturbateurs une série de dispositifs — diaphragme, (un dôme en caoutchouc très fin fixé sur un anneau métallique souple), capes, etc.

— qui se posent à l'intérieur du vagin, formant ainsi une barrière mécanique à la pénétration du sperme dans l'utérus (schéma).

3. Etendue de l'utilisation : les obturbateurs sont, avec le condom, les plus anciennes parmi les mé-

thodes contraceptives dites « modernes ». Sans avoir jamais connu un succès semblable à la pilule ou au D.I.U., ils ont toujours eu des adeptes, surtout dans les pays industrialisés.

4. Efficacité : les obturbateurs peuvent atteindre une efficacité de 80-90% surtout s'ils sont utilisés en combinaison avec les crèmes vaginales (voir ci-dessous). Ce sont toutes des méthodes féminines.

5. Simplicité : ces mé-

thodes sont d'utilisation assez complexe, d'où leur peu de succès dans le Tiers Monde. Pour prendre le cas du diaphragme — le plus populaire des obturbateurs — il nécessite d'abord une visite chez le médecin, qui choisira une taille de diaphragme adaptée, puis apprendra à l'utilisatrice à le poser correctement. Le diaphragme doit être mis en place avant chaque rapport, gardé en place au moins huit heures après le rapport, puis ôté, lavé et poudré en vue d'une prochaine utilisation, (le même diaphragme peut servir pendant des années). Mais cela reste une méthode réservée à une fraction assez aisée de la population.

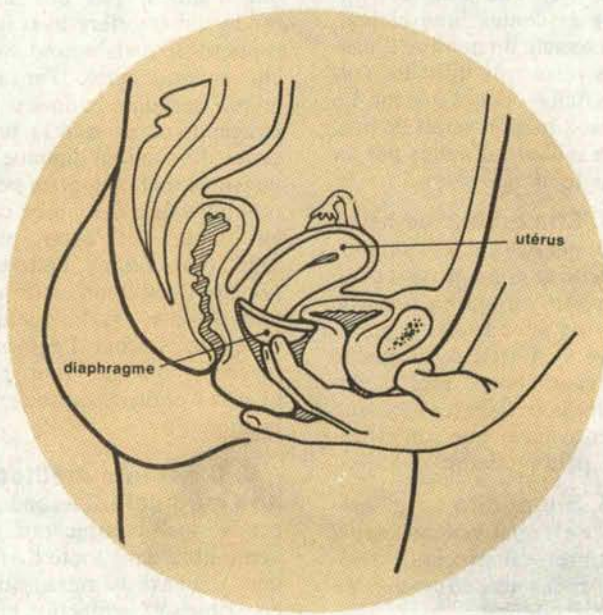
6. La méthode est réversible

7. Méthode non liée aux rapports : oui, si la femme pose l'obturbateur avant les préparatifs amoureux.

8. Méthode nécessitant 1-2 visites médicales au début seulement

9. Durée d'utilisation : peut être utilisé autant d'années que l'on désire.

10. Effets secondaires : aucun



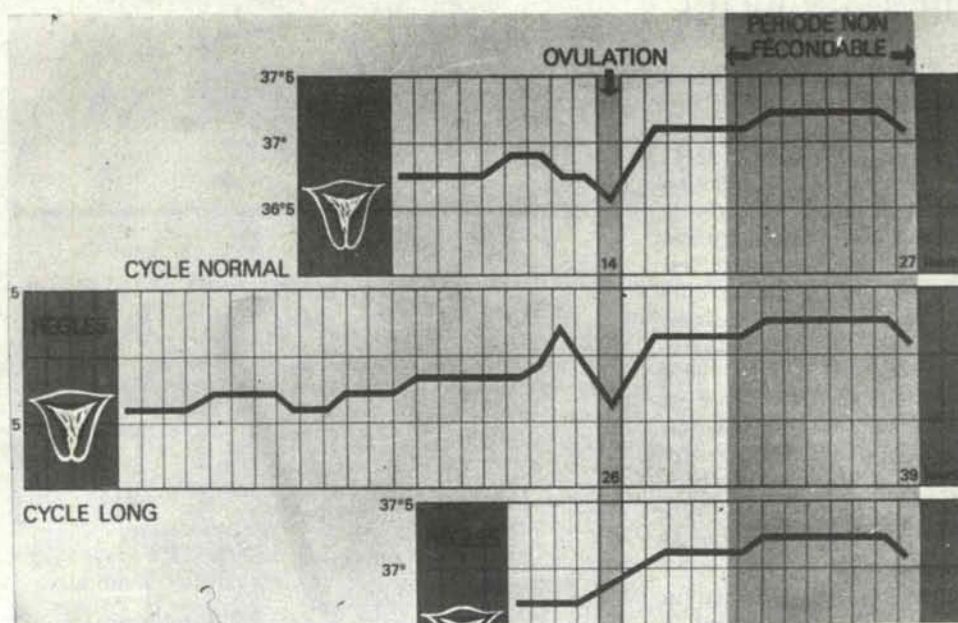
11. Coût et disponibilité en Afrique : le coût varie en fonction du prix de la consultation médicale, le diaphragme en lui-même n'étant pas très onéreux, mais ne pouvant être obtenu que par l'intermédiaire d'un médecin. Disponible seulement dans les principaux centres urbains.

12. Remarques : un certain nombre de gynécologues en Europe ont commencé à recommander le diaphragme aux jeunes adolescentes, la pilule et le stérilet n'étant pas adaptés à cet âge. Néanmoins, une utilisation analogue reste problématique dans le cadre africain.

Ces dernières forment également une barrière mécanique à la pénétration du sperme dans l'utérus, et de plus ont une efficacité spermicide, (elles neutralisent le sperme). Les crèmes se placent à l'intérieur du vagin à l'aide d'une sorte de seringue, juste avant les rapports. Il faut en remettre avant chaque rapport. Les pastilles se placent manuellement juste avant l'acte.

L'efficacité de ces méthodes étant assez peu élevée (pour les crèmes) ou mal connue (pour les pastilles), et leur utilisation peu pratique, nous ne nous étendrons pas sur elles.

L'abstinence périodique



1-2. Mode de fonctionnement et d'utilisation : on appelle abstinence périodique (ou encore méthode dite « naturelle », la méthode dite « rythme », ou méthode Ogino ou Ogino-Knauss) une série de procédés basés sur l'observation de certains changements dans la physiologie et le cycle féminin, et qui permettent de délimiter, avec plus ou moins de précision, les jours où un couple peut avoir des rapports sexuels sans risque de grossesse.

En effet, la plupart des femmes ne peuvent concevoir que pendant une période assez brève, située en général entre les 12^e et 17^e jours du cycle féminin. Théoriquement donc, si on pouvait déterminer avec précision la période où existe un risque de conception, un couple qui s'abstiendrait de rapports pendant cette période « risquée » n'aurait pas à utiliser d'autres méthodes contraceptives mécaniques ou chimiques. Malheureusement, entre la théorie et la

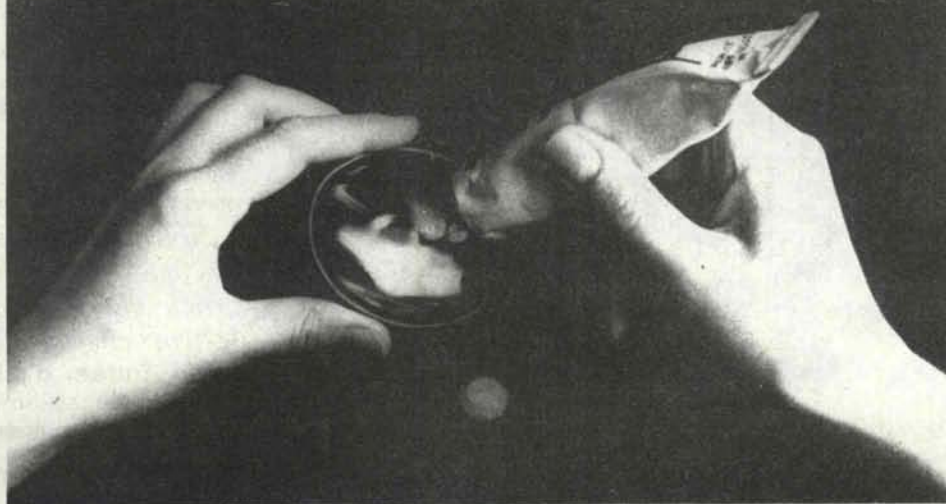
pratique il y a une marge très large. On connaît bien l'expression « enfants Ogino » qui désigne les enfants nés de couples qui pratiquent cette méthode, la seule admise par l'Eglise catholique.

La conception peut survenir pendant une période assez brève située autour du moment de l'ovulation seulement. Si on arrivait à déterminer le moment précis où se produit l'ovulation, on devrait pouvoir se prémunir contre les risques de grossesse non désirée. Pour ce faire, trois méthodes principales existent :

- la méthode dite « du calendrier » (Ogino-Knauss)
- la méthode thermique ou de la « température »
- la méthode du mucus cervical.

Ces trois méthodes reposent donc sur l'alternance d'une période féconde et de périodes de stérilité pendant le cycle mensuel de la femme, et visent à déterminer, chacun à sa façon, les jours « sûrs » (rapports sexuels sans risque), et les jours « dangereux » (risque de conception). Nous ne décrirons que la première en détail, les deux autres étant beaucoup plus compliquées à utiliser.

Crèmes et pastilles vaginales



La méthode du calendrier

Cette méthode consiste à observer une période d'abstinence sexuelle pendant quelques jours avant et après le moment de l'ovulation (moment où l'ovule de la femme descend la trompe vers l'utérus). En effet, comme un spermatozoïde semble pouvoir survivre trois jours dans les voies génitales de la femme, si la femme a son ovulation le 12^e jour, il est déjà risqué d'avoir des rapports le 9^e jour ($9 + 3 = 12$). L'ovule, quant à elle, peut survivre environ 24 heures.

Selon Ogino, le médecin japonais qui, le premier, fit cette découverte, l'ovulation se produit **ordinairement** le 15^e jour **avant** les règles à venir, mais elle peut aussi se produire entre le 12^e et le 16^e jour avant les règles à venir. Comme les spermatozoïdes peuvent survivre trois jours, cela exige une période d'abstinence sexuelle assez longue — d'environ neuf jours au milieu du cycle chez une femme dont le cycle est régulier, (abstinence du 10^e au 18^e jour compris).

Malheureusement, très

peu de femmes ont un cycle parfaitement régulier, et ce dernier peut être sérieusement perturbé par la maladie, des chocs émotifs, un voyage, un changement dans l'alimentation, etc. En d'autres termes, cette méthode reste toujours risquée. Certes, plus on allonge la période d'abstinence, plus elle est sûre, mais le nombre de couples qui voudront la pratiquer sera d'autant moins élevé. Combien de jeunes couples en effet voudraient s'abstenir deux semaines de suite sur un cycle de 28 ou 30

jours ? Ils ne sont certainement pas nombreux.

4. Efficacité : très variable. Elle dépend avant tout de la marge de sécurité adoptée par le couple. Un échantillon de couples très jeunes aura en général un taux d'échec plus élevé que des couples plus mûrs. **Mais même si l'efficacité n'est que de 50 à 60%, cela vaut infiniment mieux que de ne pratiquer aucune méthode du tout.**

5. Simplicité : quoique relativement simple, cette méthode exige une certaine

régularité dans la liaison sexuelle.

6. Réversibilité : le problème ne se pose même pas.

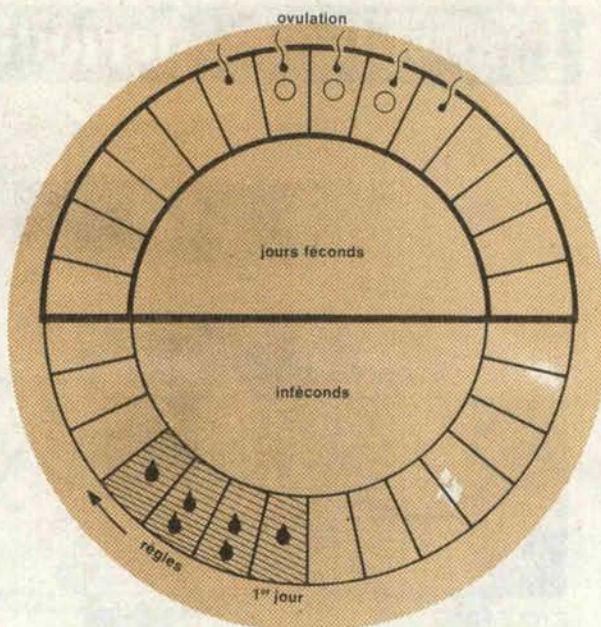
7. Liée aux rapports ou non : la méthode l'est par définition (au sens où elle détermine quand ce dernier peut avoir lieu).

8. La méthode n'exige aucune intervention médicale, (avantage important)

9-10. Sa durée d'utilisation est limitée et ses effets secondaires nuls.

Conclusion

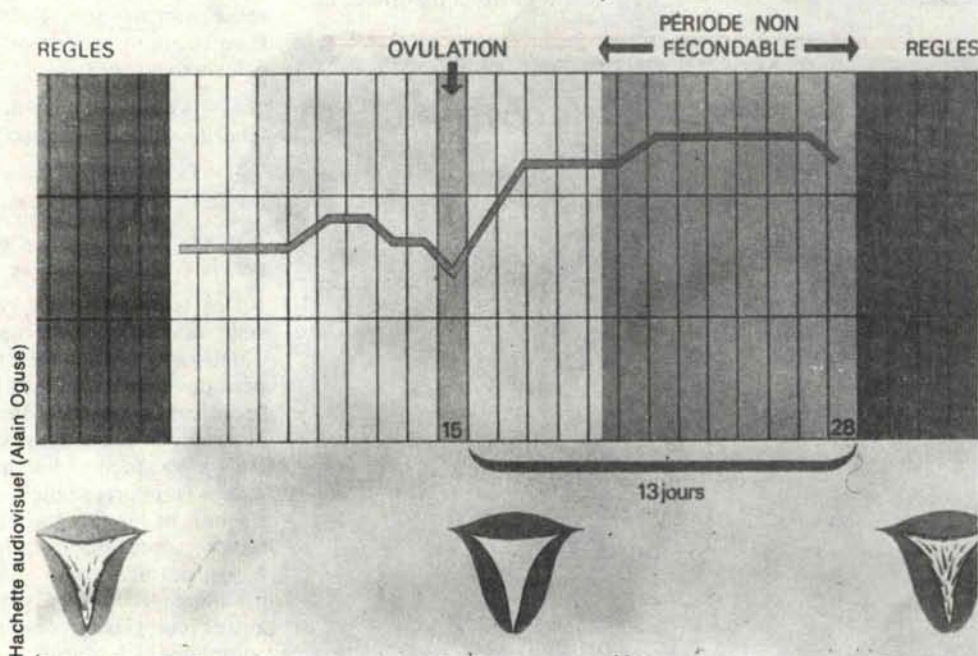
Nous avons présenté de façon très schématique les



CRIC

principales méthodes contraceptives modernes. Il n'a pas été possible d'aborder ici les nombreux problèmes très importants soulevés par l'application de la contraception dans le milieu africain. Son impact culturel, les problèmes moraux et éthiques qu'elle soulève, son insertion dans l'éducation sanitaire et sa place dans l'éducation sexuelle, etc.

Nous reviendrons sur ces questions dans un article ultérieur, si nos lecteurs en expriment le désir.



Hachette audiovisuel (Alain Oguse)



La crise du bois de chauffage

«Peuple» bi-mestriel (Londres)

Une crise de combustible, dont personne ne parle, est en train de créer des problèmes écologiques et économiques aussi sérieux, sinon plus, que ceux qu'ont causés les producteurs de pétrole. Il existe une pénurie aiguë de bois, principale source de combustible domestique des 9/10^e de la population d'Asie, d'Afrique et de certaines parties de l'Amérique latine. Trop souvent, la croissance de la population est plus rapide que celle des nouveaux arbres, ce qui n'est guère surprenant, si l'on sait qu'une personne utilise en moyenne plus d'une tonne de bois par an.

Cette situation aboutit à une augmentation considérable du prix du bois, à un drainage croissant des ressources et de l'énergie nécessaires pour satisfaire les besoins fondamentaux en combustible, à un «détournement» coûteux du fumier qui est maintenant utilisé pour faire cuire les aliments plutôt que pour aider à les produire, et à une accélération potentiellement catastrophique de la destruction des forêts.

Les arbres se font rares même dans les régions où l'on s'attendait le moins à les voir disparaître. Les forestiers du Népal déclarent que, dans les villages reculés des contreforts de l'Himalaya autrefois couverts de forêts, la collecte du bois demande maintenant toute une journée, alors qu'il y a trente ans, il suffisait de deux heures...

Le coût du bois de combustion augmente considérablement. Selon un forestier français du Niger, dans le Sahel aride et desséché de l'Afrique occidentale, la famille du travailleur ma-

nuel moyen de Niamey dépense maintenant près du 1/4 de ses ressources pour l'achat de bois.

Les conséquences de cette pénurie sont rarement limitées au fardeau économique ainsi imposé aux familles pauvres. La disparition croissante des forêts dans toute l'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine sape la productivité des terres elles-mêmes. L'érosion du sol, les inondations de plus en plus sérieuses, l'expansion des déserts et le déclin de la fertilité du sol ne sont que trop commun.

L'érosion causée par les vents est chronique et les rendements agricoles qui dépendent désormais d'un sous-sol infertile diminuent ou se sont stabilisés à un très bas niveau.

La destruction des forêts, habitat des ennemis naturels des insectes et des

rongeurs, réduit aussi la diversité biologique et crée des conditions idéales pour la prolifération des insectes nuisibles. Cette prolifération exige un accroissement de l'application de pesticides chimiques qui sont très coûteux et présentent en outre un grand risque pour l'écologie.

La pénurie de bois de chauffage est donc liée au problème de l'alimentation de deux manières : d'une part, la destruction des forêts et d'autre part, l'utilisation de la bouse comme combustible, pratiques qui sapent toutes deux la capacité de la terre de produire de la nourriture. Comme l'a déclaré un fonctionnaire indien : «Même si nous arrivons à faire pousser assez de nourriture pour notre population en l'an 2000, comment diable ferons-nous pour la cuire ?»

Nappes souterraines

«La Presse» quotidien (Montréal)

Le Sahara renferme bien plus d'eaux souterraines que les experts ne le croyaient. En 1966, des géologues américains chiffrèrent à 15.000 km³ l'ensemble de ses réserves souterraines liquides. Un groupe de chercheurs de l'UNESCO vient pourtant de mettre en évidence une nappe phréatique, à la suite des forages en Algérie et en Tunisie, dont le volume est estimé à 60.000 km³. Cette précieuse réserve d'eau doit conférer de nouvelles impulsions à l'agriculture. Dans le bassin du Tchad on présume aussi des réserves de l'ordre de 3.500 km³, au Niger de 2.000 km³. Une nappe découverte au Sénégal a une superficie égale aux 2/3 de la superficie totale, laquelle est de 196.700 km².



IMPOTS :

90 % de fraude

«Jeune Afrique»

Quatre-vingt à quatre vingt-dix pour cent des recettes fiscales que devraient percevoir, selon les lois de l'arithmétique, les Etats du tiers monde, ne sont jamais récupérés par leurs trésors publics. C'est à ce niveau stupéfiant, en effet, que l'on situe à peu près l'ampleur de la fraude fiscale dans les pays en voie de développement. Certes, les impôts n'ont nulle part bonne réputation. Mais l'énormité même de cette déperdition de recettes laisse envisager à quel point il est le plus souvent vain de tenter d'utiliser la politique fiscale comme instrument efficace de la politique économique et sociale dans ces pays. Au contraire des pays industrialisés, ils sont donc dans l'incapacité, à l'aide de l'impôt, de tenter d'agir sur l'inflation, de réduire les inégalités sociales, d'augmenter le niveau des investissements publics, d'amoindrir par là même la dépendance vis-à-vis des aides extérieures, en un mot de mettre les richesses accumulées dans le pays au service de son développement harmonieux. Sait-on qu'une simple augmentation de la pression fiscale de 2 % dans un pays où elle atteint 12 % du produit national brut - cas de la Colombie ou de la Thaïlande - permettrait d'augmenter de 50 % les dépenses de l'Etat affectées au développement économique ! Quand on connaît l'ampleur de la fraude, cela donne à réfléchir sur les résultats que pourraient produire des mesures pour abolir son caractère quasi institutionnel. Même si, bien entendu, la répression de la fraude fiscale ne peut constituer que l'un des volets d'une politique fiscale destinée à stimuler le développement et réduire les inégalités.

Du coton pour construire une école

Tsravékoé est un village de la région de Notse, au sud du Togo. Il est situé à l'ouest de la ville de Notse entre deux grandes rivières : le Kaho et le Zio. Le village compte près de 8.000 habitants. Il n'y a pratiquement aucune réalisation publique en dehors de l'école. C'est une vieille baraque construite par les paysans. Elle fait face au dépotoir du village. 152 élèves âgés de 5 à 12 ans y ont suivi des cours dispensés par un bénévole; mais à présent, seuls quelques-uns y vont encore, parfois. Le cœur n'y est plus. Le maître, sans formation pédagogique, est limité : il a été obligé d'interrompre ses études après la 2^e année du cours élémentaire pour rentrer au village. On avait besoin de lui aux champs.

Voilà la situation à Tsravékoé lorsque le 1^{er} janvier 1972 G. Akpo Kontor est engagé à la SORAD des Plateaux (Société régionale d'Assistance au Développement) et mis à la disposition du secteur rural de Notse pour servir à Tsravékoé comme animateur et vulgarisateur de la culture du coton allen 33. Ses premiers contacts avec les paysans sont plutôt difficiles. Et bien vite il comprend que sa tâche ne se limitera pas seulement à la vulgarisation agricole. On attend beaucoup plus de lui.

J'ai tenu ma première réunion avec la population de Tsravékoé quelques jours après mon arrivée au village. Je voulais savoir pourquoi les «chefs de terre» s'opposaient à la culture du coton allen 33. Cette première prise de contact fut un échec, les participants s'étant retirés de la salle par petits groupes au cours de la discussion.

Pourquoi ? Je décidai alors de procéder à une petite enquête.

La première personne touchée est un vieux chef de terre âgé de 60 ans environ : «Je suis un féticheur. Je n'aime pas les réunions qu'on tient dans le temple».

J'essaie de le convaincre que notre réunion n'avait rien à voir avec les religions, qu'elle n'était ni chré-

tienne ni païenne. Mais l'homme ne semble pas convaincu. Je reconnais alors mon erreur d'avoir accepté la proposition du président de l'union des jeunes d'organiser la réunion dans le temple protestant, puis je reviens à l'attaque en lui faisant miroiter tous les avantages que peut lui procurer la culture du coton allen 33. Et le brave homme de s'exclamer :

Les difficultés d'un «parleur des champs»

«Maisons en tôles ! bons repas ! habits de sortie ! Qu'est-ce que c'est par rapport à... Tu connais le vieux Kéglo ? (je fais «oui» de la tête et il continue). C'était mon ami. Nous avons cultivé ensemble la terre de Kaho. Nous avons pris femme au

cours de la même année... Tu connais son fils Koffi qu'on appelle maintenant Simon ? (même signe de la tête). Il est né un mois plus tard que mon fils que tu vois là-bas auprès du feu. Eh bien quand Koffi a atteint l'âge d'aller à l'école, Kéglo l'a envoyé à Atakpamé tandis que moi j'ai retenu mon fils Komla ici. Nous cultivions de grands champs et nous ne manquions de rien... Mais aujourd'hui qu'est-ce que le fils de Kéglo est devenu ? Un administrateur civil ! Il a des voitures, une maison à plusieurs pièces et que sais-je encore. Quant à mon fils, Komla, il est toujours là, pauvre et malade auprès du feu...

Ecoute mon fils, si par un heureux hasard je gagnais beaucoup d'ar-

gent, la toute première chose que je ferais serait de transformer notre école et d'engager de vrais maîtres pour que mes petits-fils puissent la fréquenter et devenir un jour ce que le fils de Kéglo est aujourd'hui».

J'ai rencontré ensuite la femme d'un ancien combattant, secrétaire du chef du village. A la question sur son absence à la réunion, elle me dit :

«Je suis déçue». Mon air surpris et interrogateur la pousse à préciser : «Lorsque j'ai su que l'on affectait à

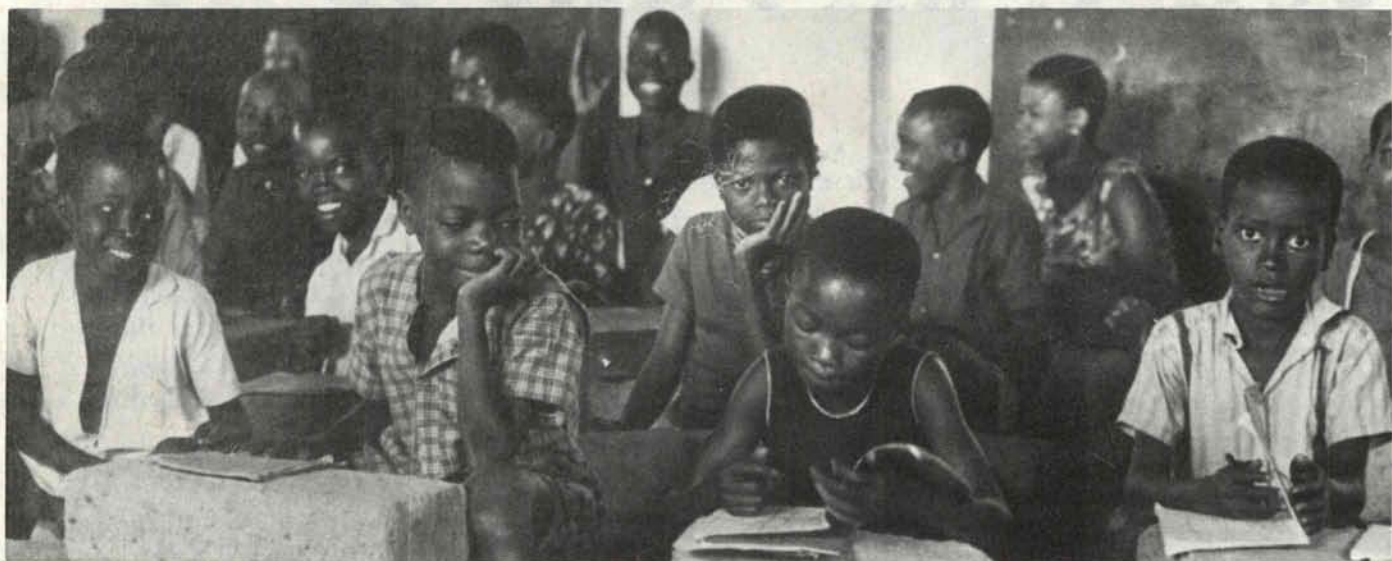
Le chef du village me dit :

«Les jeunes ont boycotté la réunion, car ils sont découragés. Il ne désirent plus entreprendre d'expériences agricoles. Ce qu'ils veulent c'est une école, un dispensaire ou un marché. Si tu veux obtenir quelque chose d'eux, il faut leur promettre que tu feras tout pour satisfaire leur espoir. C'est ce moyen que nous employons, le secrétaire et moi, pour les prestations civiques».

L'école ! Toutes les personnes in-

n'y a aucune réalisation publique. Où va l'argent ? Si cette année le chef de la circonscription ne nous fournit pas un instituteur et un infirmier, je conseillerai à tous mes camarades de refuser de payer les impôts».

Un autre dit : «M. le parleur des champs, nous savons que tu es le fils du gouvernement parmi nous, aussi nous te supplions d'aller voir Eya-déma à Lomé et de lui dire que nous avons besoin d'une école et d'un dispensaire. Précise-lui que nous



A l'ancienne école, on n'apprenait rien ! Ou si peu !

Tsравékoé un fonctionnaire, j'ai cru qu'il s'agissait de l'instituteur promis par le chef de la circonscription administrative, lors de son dernier passage. Mais j'ai appris, hélas, que tu n'es «qu'un parleur des champs». Je suis une femme; les affaires des champs m'importent peu».

Puis, je me suis rendu chez le père du maître volontaire, il avait assisté à la réunion :

«Tu parles bien, tes explications prouvent que tu connais ton métier comme la paume de ta main. Mais les gens n'ont pas apprécié le sujet de la réunion. Nous pensions tous que tu allais nous parler de l'arrivée d'un enseignant ou même d'un infirmier. Mais tu n'as parlé que de l'introduction de la culture du coton allen 33, de l'argent, de la construction de maisons, de médicaments à acheter... bref de toutes les possibilités qu'on pouvait tirer de la récolte du coton allen 33. Tu n'avais pas répondu à notre espoir alors les jeunes sont sortis».

terrogées m'en ont parlée. Que faire ?

Le 14 février 1972, je suggère une seconde réunion. Pas au temple mais devant la case du fondateur du village. A 8 h 30 je dois jouer des cou-des pour arriver à la «table officielle». J'avoue que je n'espérais pas trouver tant de monde. Avant le début de la réunion, M. Abotsi, chef de terre, avec une calebasse de vin de palme invoque les morts, leur demandant de rester avec nous et de guider nos travaux. Puis le vieux guérisseur me fait signe. Je pose alors la question : «Que pensez-vous du manque d'école et de dispensaire à Tsравékoé ?»

«Le plus urgent c'est l'école»

Un auditeur se lève et dit : «les autorités administratives ne jouent pas franc jeu avec nous. Elles ne s'intéressent qu'aux grandes villes. Pourtant nous payons les impôts et il

payons régulièrement nos impôts».

«Il nous faut une nouvelle école», s'exclame un autre qui ajoute «le dispensaire peut attendre encore un peu, nous avons le guérisseur Abotsi... Mais nous ne connaissons aucune plante qui pourra instruire nos enfants». Toute l'assistance est secouée de rires.

Le ton est donné. Un débat passionné s'instaure. Kossi s'écrie : «Que tous ceux qui, comme Kobou et moi, pensent que la construction d'une école est plus urgente lèvent la main !» Toute l'assistance applaudit...

Je prends alors la parole pour combattre les illusions et les fausses idées. Les villageois doivent avant tout compter sur leurs propres possibilités et ne pas toujours tout attendre du gouvernement. Car «le porteur qui soulève son fardeau jusqu'aux genoux trouve plus facilement une aide pour le porter jusqu'à sa tête».

Je précise que l'on rencontrera

maintes difficultés. Les paysans décident alors de construire eux-mêmes les salles de classe, de les aménager, et de demander l'aide du gouvernement pour le personnel enseignant.

Le 20 février je suis reçu par le chef de la circonscription et le président de la délégation spéciale. Je leur expose les problèmes de Tsravékoé et leur fait part de notre projet. Ils prennent note et me promettent d'étudier la situation.

De retour au village je rends compte de notre entrevue aux paysans. On décide «de soulever notre fardeau jusqu'aux genoux en attendant une aide». Nous voulons une école simple, grande et solide. Mais comment obtenir du ciment pour les fondations et des tôles pour la toiture ?

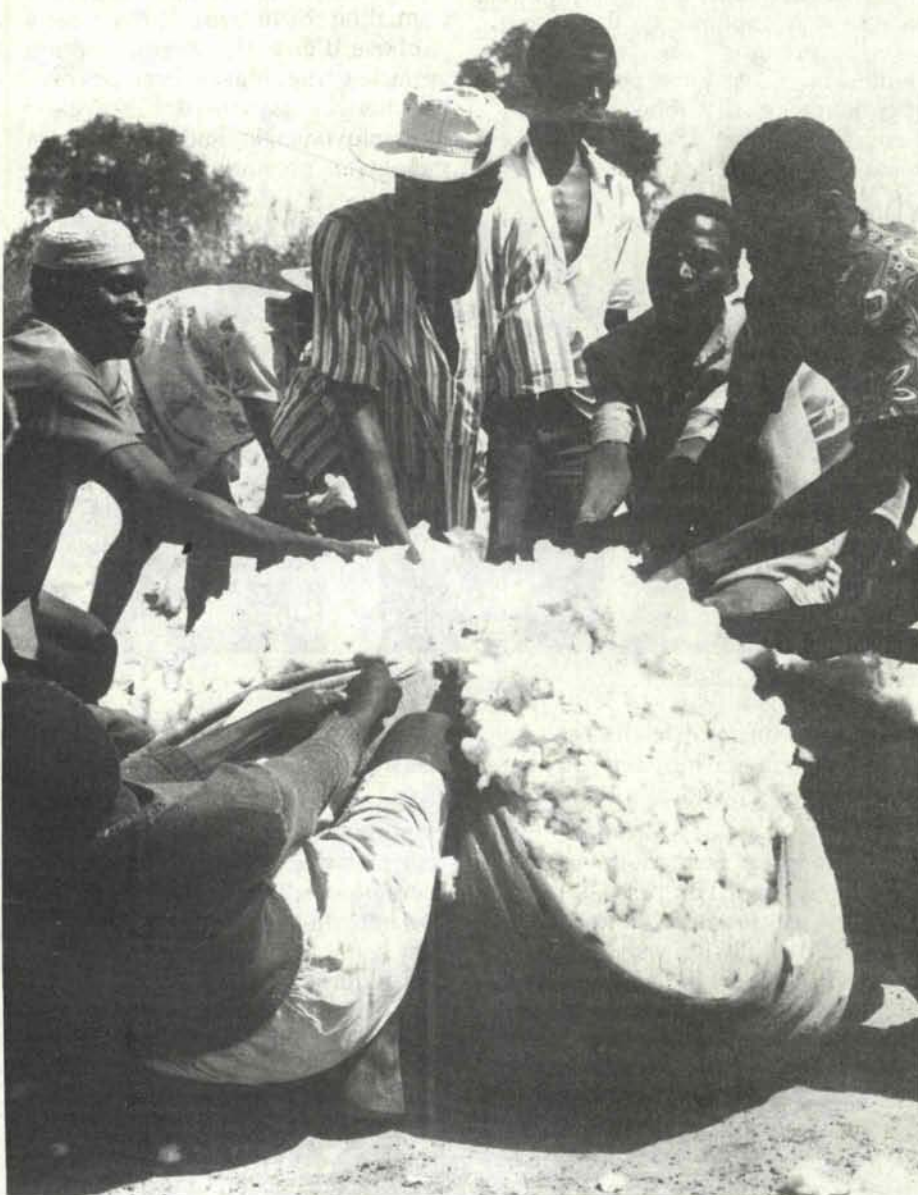
Tsravékoé est pauvre mais a des bras. Alors, toute la population se mobilisera deux fois par semaine pour débroussailler, délimiter, billonner le vaste terrain derrière le village.

Tous ensemble au champ

Nous sèmerons du maïs la première saison et du coton allen la seconde. Car notre climat permet deux cultures annuelles. Et avec une bonne densité de semis et une bonne dose d'engrais, on peut obtenir 2.000 kg de maïs grain à l'hectare et 1.200 kg de coton allen. Les mardis, hommes, femmes, enfants fabriquent des briques en banco. Les samedis, les hommes travaillent aux champs pendant que les femmes cherchent du sable et vont puiser de l'eau pour la fabrication des briques.

Un mois après, une superficie de 3,75 hectares est débroussaillée, nettoyée et billonnée et 45.000 briques en banco prêtes. Au bout de deux mois, notre champ collectif bien entretenu est devenu un champ de démonstration pour les villages environnants.

Le 7 avril, je reçois une note du conseil de la circonscription. L'instituteur promis ne sera pas disponible pour la rentrée des classes. Que faire ? Il n'est pas question de s'arrêter en si bon chemin. J'apprends que le chef de la circonscription invite



Nous eûmes une superbe récolte de coton

toute la population à participer à la célébration du douzième anniversaire de notre indépendance. Une occasion à ne pas manquer. Je demande aux parents de tous les enfants scolarisables de leur confectionner un uniforme avec nos couleurs nationales : bonnet rouge frappé d'une étoile blanche, culotte et chemise vert et jaune. Puis je leur apprends à chanter les slogans du parti au pouvoir. L'un d'eux est préparé à réciter par cœur la liste de nos doléances et des moyens que nous entreprenons pour les résoudre.

Le 27 avril à 8 h 30 la fête bat son plein à Notse, la capitale régionale. La tribune officielle est placée près du monument de l'indépendance. Toutes les personnalités locales sont présentes. Notre troupe, très remarquée et applaudie, est composée de 52 enfants en uniforme... Notre camarade est parvenu à réciter sans faute et sans hésitation son texte. J'ai appris plus tard que le chef de la circonscription administrative, en écoutant le garçon, avait pleuré.

Rentrés confiants au village, nous

récoltons le maïs, nettoyons le champ, renouvelons les billons dans la joie et l'espérance. Le 25 juin, nous semons le coton allen 33.

Le rendement du maïs est assez encourageant : 7.385 kg sur les 3,7 ha. Les cultivateurs n'en reviennent pas. Je leur explique qu'il n'y pas d'autre «gris-gris» que les engrais chimiques. C'est ainsi qu'en quelques jours j'ai distribué 12 tonnes d'engrais complet 15-15-15 pour la deuxième culture.



Enfin, une véritable école...

La récolte du coton allen se chiffre à 3.800 kg, soit une moyenne de plus de 1.000 kg à l'hectare.

L'écoulement des produits alimentaires pose beaucoup de problèmes au Togo. Les prix sont très variables. Au moment de la récolte le prix d'un kilo de maïs est de 5 francs CFA. Trois mois plus tard, il monte jusqu'à 30 francs CFA et même plus parfois.

... Nos deux récoltes stockées, j'ai envoyé une lettre d'offre à plusieurs entreprises. Un mois après je reçois les premières réponses. Une entreprise commerciale nous proposait de nous acheter le maïs à 25 francs CFA le kg transport compris, la prison civile de Notse à 20 francs CFA le kg, transport non compris, et le collège protestant de Lomé 30 francs CFA le kg, transport compris. Nous vendons le stock au collège protestant de Lomé pour 184.625 francs CFA ce qui représente un gain appréciable quand on sait que, sur le marché local, on ne nous proposait que 36.925 francs CFA.

Pour le coton il existe un prix officiel homologué 35 francs CFA le kg - soit 135.000 francs CFA pour notre récolte. Cette réussite stimule les

paysans qui proposent la création d'une coopérative de production et de commercialisation des produits agricoles.

Notre capital financier après les deux récoltes est de 324.625 francs CFA dont 5.000 francs CFA offerts par le chef de la circonscription après le défilé, plus la force des bras de tous ces paysans de Tsravékoé plus que jamais décidés à aller de l'avant.

Mais quel type d'école construire ?

Je vais voir le chef de la circonscription qui m'oriente vers l'inspecteur primaire. Munis d'une lettre de recommandation de ce dernier, je présente une requête au ministère des Affaires Sociales qui, peu de temps après, nous envoie un Américain du corps de la paix. Il nous propose un type d'école abordable, durable et pratique. Sous sa direction nous avons pris le taureau par les cornes et à la fin du mois de décembre, le gros œuvre était terminé. Les murs en banco sont crépis au ciment

et l'intérieur blanchi à la chaux. Toutes les portes sont à mi-hauteur, les fenêtres purement et simplement laissées ouvertes. Les tables-bancs sont de fabrication locale.

L'inauguration a eu lieu le 13 janvier 1973, soit un an après mon affectation à Tsravékoé. L'école comporte deux grandes salles de classe. Elle abrite 116 élèves encadrés par deux jeunes instituteurs du niveau du B.E.P.C. Les enfants la fréquentent régulièrement. Ceux qui avaient connu l'école du dépotoir, les ardoises fabriquées par les parents, le tableau en carton peint difficile à effacer, les troncs d'arbres posés sur des fourches en guise de tables-bancs ne font plus l'école buissonnière. Les nouveaux sont tout heureux de pouvoir s'instruire. N'est-ce pas en allant régulièrement à l'école que Koffi dit Simon, le fils du vieux Ké-glo est devenu «Grand Monsieur ?»

Après le départ des invités, j'ai encore contemplé notre œuvre et j'ai relu ces mots inscrits sur la façade de l'école : «Aide-toi, le ciel t'aidera». Ce qui chez nous se traduit ainsi : «l'homme assis, Dieu le regarde; s'il fait un pas, Dieu le pousse».

Ce n'est qu'alors que je réalise tout le bonheur que je ressens. Nous avons construit l'école que nous voulions et tous les paysans de Tsravékoé ont décidé, en plus du maïs, de cultiver désormais du coton allen 33.

Ainsi, grâce à la construction de l'école, nous sommes parvenus à un bon résultat pour la vulgarisation agricole.

G. Akpo Kontor
B.P. 22 - Nuatja
(Togo)

Le coût de l'opération

- 6 tonnes de ciment à 8.000 F CFA la tonne soit 48.000 F CFA
- 12 paquets de tôles à 6.000 F CFA le paquet soit 72.000 F CFA
- 80 kg de chaux à 150 F CFA le kg soit 12.000 F CFA
- 60 kg de chaux vive à 100 F CFA le kg soit 6.000 F CFA
- Main d'œuvre professionnelle 15.000 F CFA

153.000 F CFA

soit un total de 153.000 F CFA auxquels il faudrait ajouter une somme d'environ 70.000 F CFA pour les divers et plus d'un million de F CFA de main-d'œuvre (gratuite).

Mots croisés

HORIZONTALEMENT

I - «Cellule ouvrière de l'activité économique traditionnelle en Afrique» (Cheikh Hamidou Kane) - Pied de vigne. II - Qui aime l'argent, qui épargne une chose - Vues politiques ou sociales qui ne tiennent pas compte de la réalité. III - Fil fin, très brillant, produit par un ver - «L'..... fait la force». IV - Poil des paupières - On suscite des obstacles en les mettant dans les roues. V - Terminaison d'infinitif - Hier femme noble, aujourd'hui, femme mariée - Symbole chimique du radium - verbe avoir. VI - A le - Boisson alcoolisée parfumée à l'anis. VII - Meuble haut à tablettes ou à tiroirs, fermé d'une ou de deux portes - Durée de la vie de l'homme et des animaux. VIII - Marque la position en bas par rapport à ce qui est en haut - Ancien royaume de la Côte de Guinée. IX - Pronom personnel - Moment auquel s'arrête un phénomène, une période, une action, un film - Port d'Athènes. X - Plante cultivée dans les potagers pour ses feuilles comestibles au goût acide - Se dit de quelqu'un en proie à de l'émotion. XI - Fabrique de toiles - Milieu de sexe. XII - «Il ne faut pas..... tous ses œufs dans le même panier». Duvet fourni par les poils fixés aux graines d'une plante cultivée dans plusieurs pays chauds. XIII - Exagérément satisfaits et tranquilles - Sainte.

VERTICALEMENT

1 - Tu dominas par le regard, tu charmas. 2 - Posséder - Il n'en reste plus comme chefs d'Etat en Afrique - EB. 3 - Promenade bordée d'arbres dans certaines villes - Petit objet qu'on porte sur soi dans l'idée superstitieuse qu'il

préserve des maladies. 4 - Colère - Morceaux de musique pour deux voix, deux instruments - la plus petite des lettres grecques. 5 - Article - Féminin du mot précédent - Relations amoureuses, plus ou moins chastes, généralement dénuées de sentiments profonds, entre personnes de sexe différent. 6 - Etendues de murs épais et assez élevés. 7 - Symbole chimique de l'euporium - BE - Du verbe naître. 8 - Ota la vie d'une manière violente - Abrévia-

tion d'un pays africain. 9 - «Un thème à l'ordre du jour qui soulève beaucoup de controverses»... (Marie-Angélique Savané, F. et D. n° 3). 10 - Observons secrètement - Négation - Conjonction. 11 - Pièce du jeu d'échec - Ne pas dire, cacher - On y est en personne quand on y est en chair et en 12 - Personne qui excelle en quelque chose - Qui a subi une certaine détérioration due à l'usure - Pronom personnel.

Un plat sénégalais :

Le riz au poisson

1 kg à 1 kg et demi de riz cassé, 1/4 d'huile d'arachide, 1,500 kg de queue de gros poisson accompagné de la tête qui donne du goût, 200 grs de purée de tomate, 4 carottes, 4 navets, 1 chou moyen, 300 grs de manioc (racine), 200 grs de citrouille, 2 aubergines, 5 patates douces, 1 diakhatou (légume amer), 1 botte de bissap, 2 très gros oignons, 3 oignons verts, 5 ou 6 gombos, 1 bouquet de persil, 1 grosse gousse d'ail, 2

piments du pays, 1 morceau de poisson sec, 1 morceau de yète.

Faites dorer l'oignon émincé dans l'huile, puis le poisson sec, et ajoutez le concentré de tomate délayé dans un peu d'eau.

Dans un mortier, pendant ce temps, pilez le persil, l'ail, une pincée de sel, un demi gros piment, l'oignon vert, en pâte fine, et piquez-en le poisson coupé

en tranches (une sorte de farce).

Déposez celui-ci dans la marmite, laissez-le mijoter quelques minutes, salez, et ajoutez trois litres environ d'eau froide salée. Lorsque le bouillon reprend son ébullition, mettez les légumes (les plus durs au début, puis en cours de cuisson les plus tendres. Il faut surtout veiller sur les patates douces et les gombos qui risquent, trop cuits, de rendre la sauce farineuse et gluante), puis un piment fendu.

Au bout de vingt minutes de cuisson, le poisson est cuit. Réservez-le en le tenant au chaud, arrosé d'un peu de sauce.

Continuez la cuisson des légumes un quart d'heure environ; joignez-les alors au poisson, et tenez-les au chaud.

Réservez un peu de sauce de cuisson dans une casserole pour l'accompagnement.

Dans la marmite où continue de bouillir la sauce de cuisson, versez le riz bien lavé (vous pouvez, avant cette opération, le passer à la vapeur qui ne le cuit pas, mais en détache les grains) et retirez-le dès que, au bout de vingt minutes, il a absorbé le liquide.

Versez la moitié de la sauce réservée dans une casserole avec un piment fendu, faites cuire quelques minutes, et videz dans une saucière. L'autre moitié ira dans une deuxième.

Coulez le riz dans un plat de service. Préparez dans un autre plat le poisson entouré d'une couronne de légumes. On sert avec les deux sauces.

La tradition exige un ordre strict dans le service des différents ingrédients : on verse un fond de riz dans l'assiette, puis on dispose le poisson au-dessus, ensuite les différents légumes. On arrose copieusement de sauce douce; quelques gouttes, ou une cuillerée, selon les goûts, de sauce piquante, du citron sur le tout, quel délice !

JEUNES

Beauté
noire où
es-tu ?

La dépigmentation artificielle est un sujet à l'ordre du jour qui suscite beaucoup de passions. «**Famille et Développement**» veut ouvrir dans ses colonnes un débat sur la question. Nous l'introduisons par deux points de vue : l'un sur l'aspect culturel et l'autre sur l'aspect médical.

Le «*Xeesal*» (ou dépigmentation artificielle) est un phénomène aujourd'hui très répandu en Afrique noire. On rencontre dans toutes nos capitales des femmes au teint jaunâtre, aux visages zébrés.

Cette «nouvelle mode» nous est venue des Etats-Unis. La ségrégation raciale avait rendu les Noirs honteux de leur couleur qui était signe de misère, de pauvreté, de dégradation... Mettant à profit ce désir de se «blanchir» pour devenir des êtres humains à part entière, les fabricants ont inondé le marché noir américain de lotions, crèmes, savons dépigmentants.

Puis la révolte et la prise de conscience du peuple noir américain, qui décida d'assumer sa négritude, furent à l'origine du slogan «*Black is beautiful*» (le noir est beau).

Les fabricants, toujours à l'affût de nouveaux bénéfices, se tournèrent alors vers l'Afrique noire. Les pays anglophones furent les pionniers du «*Xeesal*» qui gagna les pays francophones d'abord par la contrebande et le marché noir, puis avec la tolérance bienveillante des autorités pour la vente légale.

Les ravages du «*Xeesal*» tant sur le plan médical que sur le plan culturel sont graves. Lorsqu'on demande à une jeune femme pourquoi elle se met du «*Xeesal*», la réponse, invariable, est : «les hommes préfèrent les femmes au teint clair.» Alors pour plaire, pour se marier, pour «retenir» son mari, la femme africaine se soumet à cette mascarade qui peut dégénérer en un lent sup-

plice. Car dans le désir d'accéder rapidement à cette teinte claire, les femmes utilisent des mélanges de produits qui brûlent l'épiderme : «Il faut souffrir pour être belle...»

Les méfaits de la colonisation

Le problème de l'émancipation de la femme africaine se pose là de manière dramatique. Que peut-elle exiger, lorsque pour plaire, elle renie son identité ? Comment perçoit-elle sa participation dans le devenir national, si elle ne peut s'affirmer telle qu'elle est ?

Comment des hommes, après quinze années d'indépendance, en arrivent-ils encore à préférer des femmes au teint clair ? Et l'on se rend compte que les méfaits de la colonisation sont encore très vivaces.

Les Noirs américains, les Sud-africains se «blanchissent» à cause de l'existence légale de la ségrégation raciale qui n'est que la conséquence d'une domination économique.

En Afrique, la colonisation a été menée parallèlement à une entreprise de destructuration mentale. On a réussi à faire passer les canons (1) occidentaux comme universels et seuls valables. D'où le mythe de la «belle femme blanche» dont on trouve les résonnances dans le désir inconscient de certains à aimer des femmes au teint clair.

Le problème est d'importance, car l'Afrique ne peut prétendre se développer si elle continue à singer les valeurs occidentales et à nier son

identité culturelle. La fierté nationale est le soubassement de toute entreprise de développement qui vise au bien-être de ses populations.

Il devient alors urgent de s'atteler à la décolonisation des mentalités. Hommes et femmes doivent aimer tout ce qui fait d'eux des Africains à part entière.

Pour lutter contre le fléau de la dépigmentation artificielle, un blocage de l'importation des produits et une législation sévère en matière de contrebande, s'avèrent nécessaires. Ces lois doivent être sous-tendues par une vaste campagne d'information sur les méfaits cliniques du «*Xeesal*» et une action d'éducation pour la revalorisation de la beauté noire.

M. A. S.

1) Canon : Une série de critères en fonction desquels on apprécie quelque chose, la beauté par exemple.

L'imitation de l'Occident blanc est à tous les niveaux. Ici, sortie de la Cour suprême à Kampala, Ouganda, il y a quelques années.



Pierre Pittet

L'aspect médical

Le «Xeesal» ou «Leeral» est une action consistant à donner à la peau une teinte plus claire; c'est une **dépigmentation artificielle**.

La peau est un élément protecteur et nutritionnel. Sa destruction ne peut être que grave. La couche la plus superficielle de la peau, l'épiderme, possède en plus des autres cellules, un système cellulaire capable de nous donner un teint noir. Ces cellules sont appelées mélanocytes (1). Le produit sécrété est la mélanine. Cette substance protège aussi contre les rayonnements solaires.

Le mécanisme de la dépigmentation : L'action des produits éclaircissants aboutit à un blocage de la sécrétion de mélanine ou à la destruction de tous les mélanocytes. Mais malheureusement les autres cellules de la peau sont atteintes aussi, et l'individu est alors exposé à la nature sans les premiers moyens de défense (les mélanocytes).

La nature des produits : Les produits employés sont divers, mais peuvent se classer en trois grands groupes :

1. Les produits contenant du mercure (2)
2. Les produits contenant de l'hydroquinone (3)
3. Les corticoïdes (4)

Les autres produits contiennent soit :

- des corps oxydants (surtout pour la décoloration des cheveux)
- des antipaludéens (5)
- de la mercaptoamine

Ces substances se présentent sous forme de : crèmes, pommades, savons; mais aussi de mixtures à base de savons et au Sénégal, de crèmes appelées «nokoss». Les marques les plus répandues sont : Satina, Ambi, Mistral, Venus, Monica, Cleartone, Nku crème, Castel, Astral, Dorot, etc... ces produits contiennent bien souvent de l'hydroquinone.

Parmi les savons on trouve : Asepso (contenant du bioxyde de mercure), Lifeboy (mélange avec Asepso et Ambi pour faire un «nokoss» multicolore).

Les femmes utilisent aussi des pommades pharmaceutiques : Betneval, Betnelan (dans le jargon populaire «Bruxelles»), Topsyne A.P.G. (découvert récemment par les femmes).

Ces trois derniers médicaments sont des corticoïdes utilisés en thérapeutique dermatologique pour d'autres affections. Ici, ils sont détournés à des fins peu louables.

Les accidents du «Xeesal»

— **Leur fréquence** est de 2 à 5% dans les consultations. Mais cette fréquence va diminuant car une solidarité agissante existe entre celles qui ont été consultées pour un accident et les futures patientes : l'ordonnance du médecin apportant la solution ou le remède au mal, passe d'une femme à une autre.

De vilaines taches noires autour des yeux : ce n'est pas exactement ce qu'elle recherchait !



— **Le sexe des malades :** Ce sont généralement des femmes. Mais quelques hommes pratiquent aussi le «xeesal».

— **Leur âge :** Des jeunes filles, des «diègues» et des «adja» c'est-à-dire des jeunes femmes mais aussi de vénérables femmes d'âge mûr qui ont fait le pèlerinage à la Mecque. Toutes veulent être plus claires pour mieux plaire.

— **Leur rang social :** De plus en plus le «xeesal» va devenir l'apanage des femmes aisées, de très haut rang, pouvant voyager (pour trafiquer presque toujours sous le couvert d'une certaine «Valise D»). Les plus pauvres vont se contenter du «nokoss» (mélange de savons + crèmes et eau de javel).

— **La nature des accidents :** A côté d'un accident rénal (la néphrite (6) provoquée probablement par le savon Asepso), ce sont surtout les **accidents cutanés** (7) qu'on rencontre.

1. Une dermite artificielle : La peau se présente comme un tissu brûlé. Elle est noire, saigne légèrement par endroits. Elle est infectée et œdématisée. (8)

2. Un eczéma de contact : Des femmes sensibilisées à ces drogues réagissent par une inflammation de la peau très prurigineuse faite de vésicules suintantes qui s'infectent très rapidement.

3. Une hypersudation : C'est un phénomène que l'on peut constater dans la rue. Les femmes transpirent à grosses gouttes, dégagent une odeur particulière et fuient le soleil.

4. Une hypochromie : La cellule mélanocyte détruite, la peau devient blanche (comme du papier). C'est la leucodermie (9).

5. Une hyperchromie : Elle est plus fréquente que l'hypochromie. On a l'impression que la nature veut punir la femme en ordonnant à la

cellule pigmentaire de la rendre plus noire. Cette hyperpigmentation peut siéger :

- dans les zones périoculaires : c'est l'hyperchromie en «lunettes»

- ou dans d'autres zones :

6. Parfois la réaction de la peau à la substance dépigmentante est beaucoup plus grave : on obtient une maladie de la peau faite de «boutons» pleins appelés papules qui, examinés au microscope, ressemblent étrangement aux lésions obtenues lors de l'application sur la peau d'un produit carcinogène (synonyme de cancérigène). C'est là qu'intervient le risque cancérigène des produits utilisés.

Nous n'avons rencontré encore aucun cas de cancer pour le moment.

Mais, tout en évitant d'être alarmiste, on doit retenir la possibilité théorique surtout :

— lorsque l'application est prolongée;

— lorsque la nature des produits passe inaperçue;

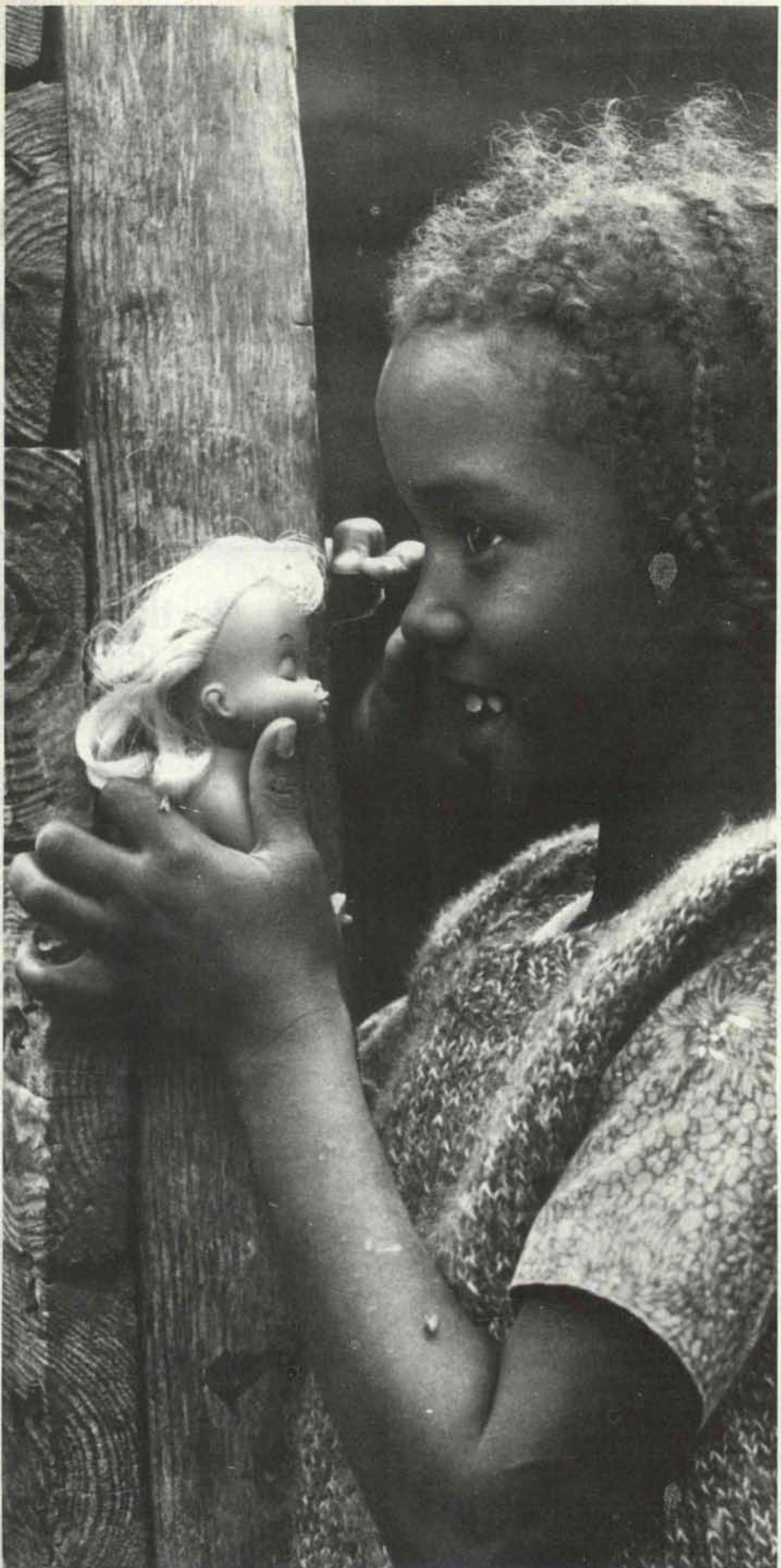
— lorsque la peau irritée est soumise aux bombardements des rayons solaires.

S'identifier aux blanches ?

Si jusqu'à nos jours l'équilibre s'était maintenu entre «femmes claires ou femmes noires», on peut se demander les raisons de la rupture soudaine de l'équilibre en faveur de la «femme claire».

Une femme m'a dit en consultation : «devenir claire ou mourir». Depuis ce jour, je me demande la signification de cette dépigmentation. Est-ce une mode comme le furent le tatouage des lèvres et le défri-sage des cheveux ?

Est-ce un nouveau canon de beauté à l'heure du «Black is beautiful», de la «négritude»? Est-ce enfin chez nos sœurs noires un besoin inconscient de s'identifier aux femmes blanches ? Autant de problèmes qui doivent faire réfléchir sérieusement tout Africain. Car le «Xeesal» provoque des accidents graves et parfois définitifs. Son circuit revêt des caractères commerciaux non contrôlables (contrebande, «valise D»,



La poupée blanche est déjà un modèle...

CIRIC



On ne transgresse pas impunément certaines lois de la nature - Cette femme qui tâchait de s'éclaircir est victime d'une réaction inverse : l'hyperchromie (des taches très avives, comme si on avait éclaboussé la personne d'encre, et qui seront extrêmement difficiles à traiter).

etc...) et il touche toutes les couches sociales. Ceci risque de provoquer un frein à une éventuelle campagne contre le «Xeesal».

D^r Malick Niang
Service de Dermatologie
Hôpital le Dantec (Dakar)

Lexique

- 1) Mélanocytes : Cellules de la peau qui fabriquent le pigment noir appelé mélanine particulièrement abondant chez le sujet de race noire.
- 2) Mercure : Le mercure est un métal se présentant sous forme liquide. Ses sels sont très toxiques. Ils sont utilisés en application sur la peau pour leur effet dépigmentant, donc éclaircissant ou blanchissant.
- 3) Hydroquinone : Substance chimique de synthèse utilisée elle aussi pour les mêmes effets.
- 4) Corticoïdes : Médicaments dérivés de la Cortisone qui sont largement utilisés en pommades à titre anti-inflammatoire et qui possèdent aussi, pour certains d'entre eux, un effet dépigmentant.
- 5) Antipaludéens : Médicaments utilisés pour lutter contre le paludisme. Certaines préparations contiennent des dépigmentants.
- 6) Néphrite : Toute inflammation aigue ou chronique du rein.
- 7) Accidents cutanés : Toute altération ou maladie de la peau résultant de l'effet indésirable d'une drogue utilisée par la bouche ou par l'application directe sur la peau.
- 8) Œdématisée : Inflammation de la peau avec gonflement.
- 9) Leucodermie : Décoloration de la peau (qui devient ainsi plus claire).

Une suggestion «Famille et Développement» aux autorités des pays francophones

Dans plusieurs pays anglosaxons, les fabricants de tabac sont obligés, par la loi, à imprimer sur chaque paquet de cigarettes vendu un avertissement du genre, «Attention, fumer des cigarettes peut être nuisible pour votre santé». La publicité pour le tabac est parfois interdite à la télévision, et un contrôle de plus en plus sévère s'exerce sur la publicité encore tolérée. Dans certains pays, il est même question d'interdire purement et simplement toute publicité pour le tabac sous quelque forme que ce soit.

Nous fournissons dans l'article ci-joint une preuve irréfutable, basée scientifiquement, montrant que les produits dépigmentants peuvent faire courir des risques très graves à certaines femmes.

Puisque certains fabricants étrangers sont

assez irresponsables pour lancer sur les marchés africains des produits potentiellement nocifs, sans aucunement s'inquiéter des conséquences possibles, et cela uniquement par souci de faire de plus gros profits, nous demandons soit que les pouvoirs publics interdisent purement et simplement la vente de tels produits, soit qu'ils exigent que chaque produit dépigmentant vendu porte en caractères nets, et à un endroit bien visible, un avertissement soulignant les risques potentiels inhérents à son usage.

De plus, nous suggérons qu'une taxe spéciale frappe la vente de ces produits, taxe qui permettrait de financer des campagnes d'information du grand public sur les dangers autant culturels que physiques que font encourir l'usage de ces produits.

Publicité parue dans «le soleil», quotidien dakarois

Participez à l'élection de Miss Ambi Sénégal ! Du 1^{er} Avril au 30 Juin 1975.

Achetez vite un tube de crème de beauté Ambi marqué «vente au Sénégal». A l'intérieur du carton vous trouverez un dépliant de participation à cette grande élection avec toutes les explications.

Il vous suffira pour participer de classer par ordre de préférence les six concurrentes retenues pour cette élection de Miss Ambi Sénégal. Vous devrez également répondre à la question subsidiaire «combien y aura-t-il de participants à l'élection de Miss Ambi ?» et enfin vous devrez joindre à votre coupon-réponse 2 étuis Ambi marqués «vente au Sénégal».



Des dizaines de cadeaux à gagner !



100.000 F CFA en espèces
3 Téléviseurs
5 Electrophones
15 Transistors
50 douzaines de tubes Ambi

Les résultats de l'élection de Miss Ambi seront communiqués dans «le Soleil» le Vendredi 25 Juillet 1975.

Bonne chance ! Et attention, exigez bien Ambi marqué «Vente au Sénégal».

Toutes ces «Miss» qui ambitionnent de devenir plus claires... et qui finissent dans des services de dermatologie.

Education sanitaire :

d'excellentes brochures
de vulgarisation

Le Centre de formation pour la promotion de la santé est un organisme qui dépend directement du Conseil National de la Santé de la République du Zaïre.

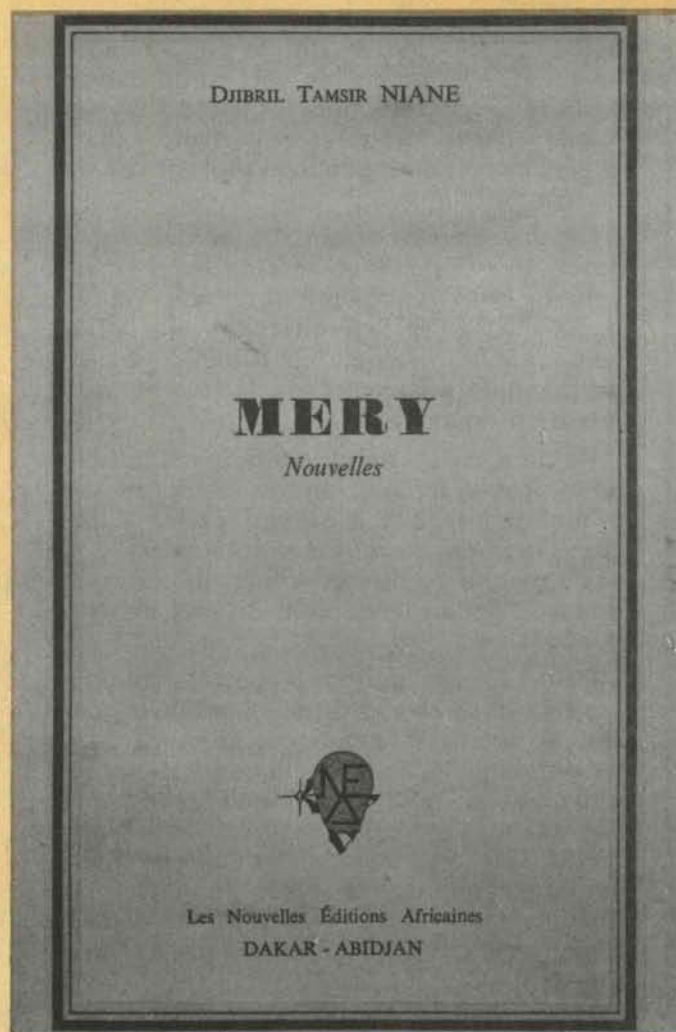
Il se donne pour tâches : l'étude, le test et la production d'un matériel d'éducation sanitaire, de médecine sociale et d'enseignement infirmier adapté aux réalités locales □ la formation, sur le terrain, de «stagiaires en éducation sanitaire» □ les contacts et les relations en vue de promouvoir les idées modernes de promotion par une meilleure santé.

Le Centre de formation pour la promotion de la santé a publié plusieurs brochures simples, bien illustrées dont les thèmes portent sur : l'orientation nouvelle de l'action sociale □ la protection maternelle et infantile □ la protection de la santé.

Les brochures ainsi que le matériel pédagogique (boîte à images - affiches - flanellographe, etc...) peuvent être obtenus en écrivant à :

Bureau d'Etudes & de Recherche pour la Promotion de la Santé — Kangu-Mayombe, République du Zaïre.

famille & développement LIVRES



«Mery» est un recueil de trois nouvelles, chacune d'inspiration différente. La première, intitulée «Mery», appartiendrait au genre étude de mœurs. L'auteur y évoque les amours de deux jeunes gens, qui, ayant fait

leurs études à la ville, retournent en vacances au village de leurs parents. Même si, par moments, la nouvelle prend la tournure d'un roman d'aventure, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit de l'évocation

d'une période précise de l'histoire d'Afrique, la période coloniale, ainsi que de l'évocation d'un milieu social particulier autant que privilégié.

Malgré quelques remarques, nuancées d'humour, que l'on peut considérer comme critiques à l'égard des héros, au comportement «d'assimilés», l'auteur jette dans l'ensemble un œil très complaisant, même parfois ému sur ses personnages, ce qui nous montre qu'il n'est lui-même pas étranger à ce monde. C'est pourquoi, dès l'avant-propos, il met en garde le lecteur : «il n'y a rien de condamnable dans leur attitude, la conscience nationale étant à ses premiers balbutiements». Il prétend en outre, que «le vieux fond africain demeure très vivace en eux», ce dont, à la lecture, nous ne sommes pas très convaincus.

Dans la deuxième, «Ka Kandé» qui, par son aspect moralisant, n'est pas sans rappeler l'inspiration du conte, Djibril Niane traite des rapports entre la culture moderne autant qu'étrangère, et la culture traditionnelle autant qu'africaine. Son héros, Maître Bangoura, «jeune sortant de l'école Normale de Sébikotane», croit pouvoir faire fi impunément de l'héritage culturel des ancêtres, incarné ici par le grand prêtre féticheur.

Hélas ! Il apprendra, à ses dépens, les dangers du re-



jet des traditions, puisqu'il sombre dans la folie. Dans cette nouvelle, l'auteur s'engage beaucoup plus profondément. Il remet farouchement en question certaines idées ou valeurs, véhiculées par l'enseignement scolaire, en ce qui concerne notamment la raison, la science, la technique et le progrès. Il le fait au cours d'une polémique qui oppose Maître Bangoura à l'agent des Eaux et Forêts. On reconnaît dans ce dernier, qui fait preuve d'une grande sagesse et d'un séduisant équilibre, le porte-parole de l'auteur, en particulier lorsqu'il dit : «la civilisation, ça ne m'éblouit pas, moi !»

Quant au troisième texte, «La reine de Bambougouba», il s'inspire d'un récit historique, propre aux Bambaras. C'est une évocation de N'Ki, prince héritier de Ségou et chef militaire de Bambougou, dont l'épouse exigea la percée d'un canal pour prendre son bain dans une eau vive. Afin de donner plus de vie au texte, Djibril Niane a su conférer une forme légendaire à des sources historiques, alliant harmonieusement l'histoire à la légende. En effet, l'auteur nous livre une somme de détails concernant l'habitat, les vêtements, les objets utilisés, favorisant ainsi une intéressante reconstitution historique et manifestant une remarquable érudition.

On constate que Niane réussit à mettre ses qualités d'historien et de sociologue au service de la littérature. Le style demeure toujours réaliste, s'attachant inlassablement à la précision du détail parfois animé d'un humour extrêmement mordant. Un recueil à lire aisément

Maïmouna Diallaw

Mery (nouvelles) de Djibril Tamsir Niane, Nouvelles Editions Africaines (NEA) - Dakar, Abidjan. Prix : 500 F CFA.

Hausse du prix de vente

De nombreuses personnes se sont étonnées que «Famille et Développement» se vende jusqu'à présent au prix extrêmement bas de 75 CFA le numéro. Ce prix, en effet, ne couvre même pas les frais d'impression de la revue, qui se montent à 110 CFA par numéro (coût du papier et de l'impression seuls). Le prix de production réel est encore bien supérieur.

Ce prix de faveur n'a été possible que parce que «Famille et Développement» est actuellement financé par un organisme canadien, le Centre de Recherches pour le Développement International (CRDI), qui supporte la différence entre le prix de vente et le prix de production.

De plus, il est connu que la quasi totalité de la presse ne subsiste de nos jours que grâce à la publicité. Ainsi pour certaines revues, la publicité représente plus de 90 % des revenus, le prix de vente ne couvrant qu'une fraction seulement du prix de production.

Pour sauvegarder notre liberté d'opinion, et parce nous en avons pour l'instant la possibilité, nous avons choisi de ne pas accepter de publicité. En effet, le genre de publicité que nous pourrions obtenir facilement - par exemple pour les produits lactés, aliments pour nourrissons, produits pharmaceutiques européens - va à l'encontre de nombre d'idées que nous défendons. Ceci représente donc un manque à gagner très substantiel.

Finalement, l'inflation extrêmement rapide que connaissent nos pays, et qui a été particulièrement sensible pour le prix du papier (il a doublé depuis le début de 1974) nous oblige, si nous voulons un jour subsister essentiellement grâce à la vente de la revue, à hausser le prix de vente de «Famille et Développement». Nous estimons que ce prix reste néanmoins bien inférieur aux revues de format et de qualité identiques vendues en Afrique francophone.

Abonnements étrangers, Entreprises, Institutions internationales, etc...

Nous rappelons que le prix de l'abonnement est de 1.000 CFA jusqu'au 31 décembre 1975, et 1.500 CFA à partir de janvier 1976. Comme nous n'acceptons pas les chèques, les personnes intéressées sont priées de nous payer par mandat poste international uniquement.

Abonnements Zaïre

Les personnes domiciliées au Zaïre peuvent s'abonner directement au Zaïre en versant la somme de deux Zaïres (abonnement d'un an), par mandat-carte ou mandat-lettre, à l'adresse du membre de notre Comité de Rédaction au Zaïre,

Citoyenne Dr. Disengomoka
Inna BP. 16026 KINSHASA I

Anciens numéros

Nombre de lecteurs nous écrivent pour nous demander de leur envoyer les numéros 0, 1, 2 et 3, (ou l'un des quatre). Ces numéros étant épuisés, ceci n'est malheureusement pas possible.

La contraception traditionnelle (F & D N° 3)

A cause d'une regrettable omission il n'a pas été mentionné que la plupart des renseignements récoltés pour l'article sur la contraception traditionnelle sont dûs à un jeune guérisseur malien, Bourama Soumaoro, travaillant en collaboration avec un ethnologue canadien, A. Laplante.



POSTER

Le superbe poster que reçoivent avec le numéro 4 les personnes s'abonnant au journal (ou les institutions le recevant gratuitement) est l'œuvre du photographe canadien Jim White. Ce poster sera envoyé en prime à tout nouvel abonné, jusqu'à épuisement du stock.

HATEZ-VOUS DONC DE VOUS ABONNER TANT QU'IL EN RESTE ENCORE.

La santé de l'homme dépend en grande partie de la manière dont il est nourri. Le vieil adage dit qu'il faut manger pour vivre, mais encore faut-il pouvoir et «savoir» manger, car un régime déséquilibré peut être aussi néfaste qu'un manque de nourriture. Les besoins de l'homme en calories, protéines, vitamines et minéraux ont été définis afin de prévenir ou de guérir les maladies. Mais l'intensité de ces besoins varie selon :

— *l'âge* : plus le sujet est jeune, plus ses besoins, proportionnellement à son poids, sont élevés;

— *le sexe* : les besoins des individus féminins deviennent inférieurs à ceux du sexe masculin au moment de l'adolescence;

— *l'état physiologique* : la grossesse, la lactation, la maladie augmentent les besoins;

— *l'activité physique* : elle est un facteur important d'accroissement des besoins;

— *le climat* : traditionnellement, il est admis que les besoins diminuent à mesure que la température ambiante s'élève.

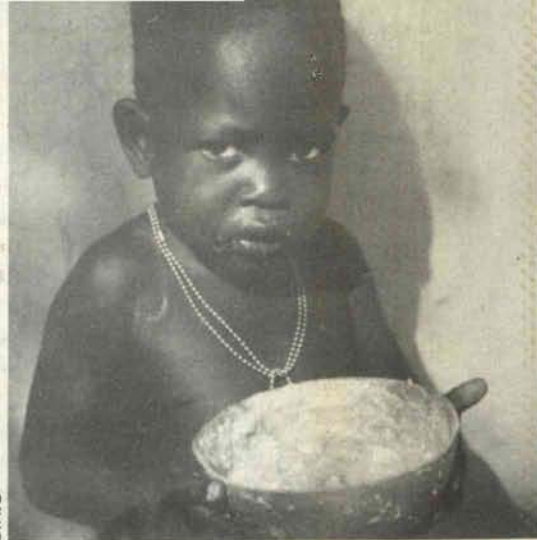
Les carences caloriques, protidiques (1), vitaminiques, minérales, ne peuvent être dissociées, car elles sont souvent liées. Mais nous les différencierons pour une meilleure compréhension et parce que malgré tout certains syndromes carenciels (2) spécifiques sont bien individualisés sur le plan clinique.

I - Les carences en calories et protéines

Cette forme de malnutrition de l'enfant est une maladie grave et très répandue. On estime qu'il y a actuellement en Afrique 18 à 20 millions d'enfants souffrant de malnutrition.

Les formes graves sont représentées par le kwashiorkor et le marasme. Pour les uns, le kwashiorkor signifie «enfant rouge», pour d'au-

tres «enfant habité par le mauvais esprit». En réalité, kwashiorkor est un mot composé, issu du langage Ga (nom d'une tribu du Ghana) et désignerait le mal qui atteint le nourrisson alors que la mère attend un deuxième enfant; c'est-à-dire que ce serait la «maladie de l'enfant délaissé, sevré» à la suite de la naissance d'un cadet qui le prive du sein maternel. C'est en effet l'une des causes de sa survenue.



Carences alimentaires en Afrique

L'autre forme grave de malnutrition, est représentée par le marasme.

Alors que le kwashiorkor est lié à une carence en protéines, le marasme est le fait d'une sous-alimentation globale portant tant sur les calories, que les protides et les autres nutriments (3).

Le marasme est avant tout la maladie des bouleversements sociaux exceptionnellement graves, tels ceux que connaît le Sahel. Toutefois, les cas isolés ne sont pas rares. Non traités, kwashiorkor et marasme conduisent inexorablement à la mort.

À côté de ces deux formes graves de malnutrition, il y a les formes frustes, latentes, qui sont de loin les plus fréquentes.

Les causes de la malnutrition

1 - Les mauvaises habitudes alimentaires : l'alimentation au sein, sans supplément, si elle se prolonge

jusqu'à 2 ans, est une cause de malnutrition. D'après les croyances populaires, l'enfant qui n'a pas de dents n'a pas l'âge de manger. Or, chez cet enfant, il y a souvent un retard dans l'apparition des dents et l'introduction d'aliments autres que le lait maternel est tardive.

Il existe parfois un supplément, mais il est exclusivement à base de mil. Dans ce cas la ration calorique est suffisante, mais il y a carence en protéines.

2 - Le sevrage mal conduit : le sevrage supprime un apport calorique minime mais réel et précipite l'enfant dont l'état de santé est médiocre dans la malnutrition. En outre, un sevrage trop brutal engendre un choc affectif, car le lien étroit que l'enfant entretenait avec sa mère est brusquement interrompu.

3 - Les infections : toutes les infections peuvent entraîner la malnutrition chez des enfants dont la santé est médiocre. Parmi celles-ci, la rougeole occupe de loin la première place.

4 - *L'ignorance et les tabous* : ce sont des causes importantes de malnutrition, d'où la nécessité d'accorder une importance toute particulière à l'éducation nutritionnelle.

Les séquelles de la malnutrition

Les enfants qui survivent peuvent présenter diverses séquelles :

1 - *Des séquelles de croissance* : chaque épisode de malnutrition correspond à un ralentissement de la croissance. Si ces épisodes sont prolongés, fréquents ou rapprochés, les potentialités de la croissance sont diminuées au total. Malgré les « ratapages » éventuels de la croissance durant les moments d'alimentation équilibrée, l'enfant ne grandit pas au maximum de ses possibilités.

2 - *Séquelles nerveuses* : des spécialistes ont déjà attiré l'attention de l'opinion publique sur les répercussions intellectuelles et psychiques des carences alimentaires globales.

L'influence de la nutrition s'exerce surtout sur les organes dont la croissance est rapide et précoce, comme le cerveau, dont le ralentissement de la croissance ne peut avoir que des effets néfastes.

Mais la malnutrition de l'enfant n'a pas seulement des conséquences sur sa croissance et son développement mental. Il existe une interrelation entre malnutrition et infection et ce phénomène explique que certaines maladies infectieuses, (rougeole par exemple), banales quand la nutrition est bonne et équilibrée, deviennent très graves et entraînent un grand nombre de décès lorsqu'ils sont associés à la malnutrition. C'est la cause principale de la mortalité infantile élevée que l'on rencontre dans nos pays.

Lutte contre la malnutrition

La lutte contre la malnutrition doit se mener beaucoup plus sur le plan de la *prévention* que sur celui du traitement.

Cette prévention s'appuie essentiellement sur l'éducation des mères et il est très possible de la réaliser avec les ressources alimentaires locales.

Les carences observées en protéides et en calories sont plus le fait de l'ignorance et d'erreurs diététiques commises par la famille que d'un manque de disponibilités en aliments.

La prévention repose donc en premier lieu sur l'*éducation des mères* qui doivent connaître les bases alimentaires d'une alimentation correcte du nourrisson et apprendre à savoir utiliser judicieusement les ressources qu'elles ont à portée de leurs mains. Ces bases, résumées, sont les suivantes :

— jusqu'à six mois, l'allaitement au sein est suffisant pour couvrir les besoins en calories et en protéides du nourrisson.

— après six mois, il est indispensable de compléter l'apport maternel par des aliments qui fournissent calories, protéides, vitamines et sels minéraux.

— jusqu'à un an, l'enfant devrait bénéficier chaque jour d'un supplément de lait :

- lait de vache ou lait de chèvre ou lait de zébu dont les teneurs en protéines sont plus élevées que dans le lait de femme.

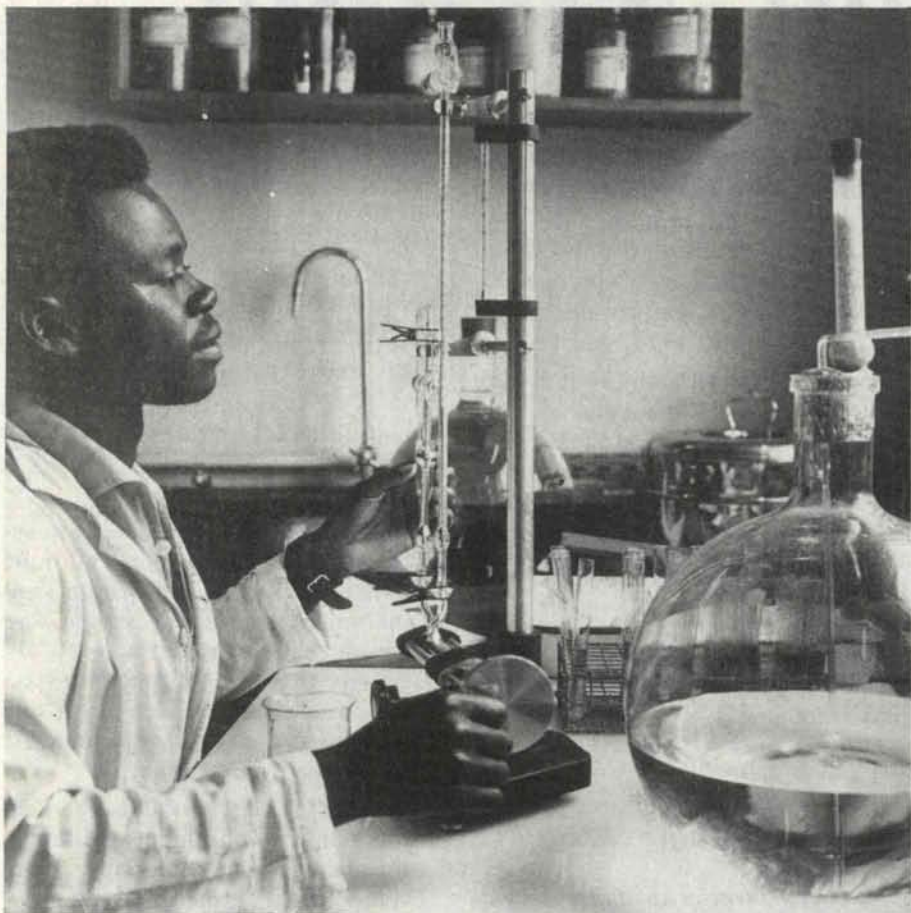
- bouillies de céréales préparées non pas à l'eau, mais au lait.

- deux fois par semaine, il faut tâcher de lui donner un œuf frais, de la viande, ou du poisson.

— après un an, son alimentation doit se rapprocher de celle de l'adulte, en excluant toutefois les épices qui n'apportent rien sur le plan nutritif et qui irritent les muqueuses du tube digestif. Il est alors possible de lui fournir, en plus des protéines animales précédentes, de l'arachide, des haricots, dont les graines contiennent 20 à 25 % de protéines.

A ces aliments énergétiques, il est nécessaire d'adjoindre des fruits, des légumes ou des feuilles de cueillette, riches en vitamines et sels minéraux.

Voilà les règles d'une alimentation correcte de l'enfant. C'est seule-



La recherche nutritionnelle, une arme importante dans la recherche d'un équilibre alimentaire. Ici, un chercheur d'un institut du Kiwu, au Zaïre.

WHO/P. Almay

ment en les respectant qu'on prévient kwashiorkor et marasme, qu'on diminuera la mortalité entre 1 et 5 ans qui décime la moitié d'une génération, qu'on assurera à cette jeunesse africaine les conditions optimales à son épanouissement.

II - Les carences vitaminiques

L'Afrique de l'Ouest n'est dans l'ensemble guère touchée par les grandes avitaminoses (4) historiques : scorbut, pellagre, béri-béri, aujourd'hui encore connues dans certaines régions du monde.

1 - Le scorbut qui résulte d'une carence en vitamine C est rare dans les pays de la région. Cette situation s'explique par la consommation de fruits (papaye, mangue, agrumes, goyave), l'utilisation de fruits et de feuilles de cueillette tels que le ditakh, la pomme d'acajou, la pomme du Cayor (néou), le pain de singe, l'oseille de Guinée (bissab), le thiakhath, le neverdaye dont les teneurs en vitamine C couvrent les besoins des enfants et des adultes.

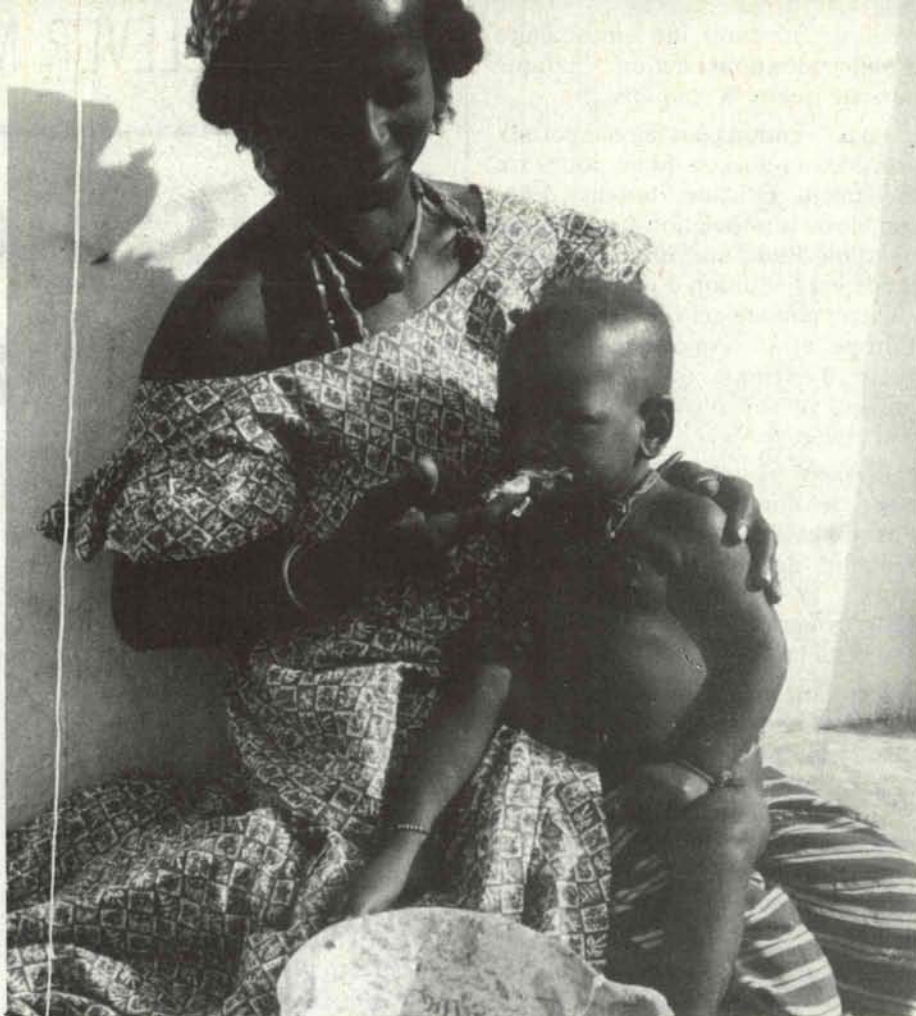
2 - Le béri-béri est la maladie des régions grosses consommatrices de riz poli. L'O.R.A.N.A. a très souvent attiré l'attention de la population sur les effets néfastes de l'usage, car le riz bien blanc proposé au consommateur a perdu par rapport au riz cargo (qui possède encore le péricarpe (5) coloré), environ 90 % de la vitamine B1.

La tendance à la substitution du mil par le riz (notamment au Sénégal) risque, si l'on n'y prend garde, d'y multiplier les cas de béri-béri, observés actuellement de façon sporadique.

3 - L'avitaminose A est surtout répandue dans les pays soudano-sahéliens où en général elle est étroitement liée à la malnutrition en protéines et en calories qu'elle aggrave.

Les zones forestières, en particulier celles où pousse le palmier à huile, source importante de carotène (6) sont indemnes.

4 - Les anémies nutritionnelles résultant d'une carence en vitamine B12 et acide folique, frappent surtout deux groupes de la popula-



Pierre Pittet

Dès le 6^e mois il faut compléter le lait maternel par d'autres aliments.

tion, sensibles plus que d'autres aux restrictions alimentaires : les femmes enceintes et allaitantes, les nourrissons et les enfants.

III - Les carences minérales

1 - Les carences en fer : les anémies ferriprives. Traiter les carences en fer, c'est revenir aux anémies nutritionnelles.

Le traitement curatif comporte la prescription de fer sous forme de médicaments. Quant à la prévention, elle repose avant tout sur l'amélioration des conditions d'hygiène du milieu.

2 - Les carences en iode : le goître endémique : on désigne sous le nom de goître toute augmentation de volume de la glande thyroïde. Le goître est dit endémique lorsque de très nombreux sujets habitant une même

région en sont atteints.

Cette maladie est très répandue en Afrique de l'Ouest. L'O.R.A.N.A. a effectué de nombreuses enquêtes dans les pays de la région, et on estime à plus d'un million le nombre de goitreux vivant en Afrique de l'Ouest.

Le goître est dû neuf fois sur dix à une carence d'apport en iode. Parfois l'iode ingéré est suffisant, mais des substances, dites *goïtrigènes* (qui favorisent la naissance de goîtres), d'origine alimentaire, viennent interférer avec son métabolisme, d'où un déficit d'utilisation.

En Afrique de l'Ouest, la cause première du goître endémique réside dans la pauvreté de l'apport alimentaire, liée sans doute à la nature du sol.

Le traitement consiste en l'administration d'iode aux patients, soit par une distribution hebdomadaire de comprimés ou de solution de Lugol (du nom de son inventeur), soit

par une injection intra-musculaire d'huile iodée dont l'action bénéfique persiste quatre à cinq ans.

La prévention peut faire appel aux procédés ci-dessus. Mais pour être réellement efficace, toucher l'ensemble de la population d'une région ou d'un Etat, une excellente méthode est l'addition d'iode au sel de cuisine, comme cela est pratiqué en Europe et en Amérique. Il n'est guère d'exemple où la médecine préventive soit aussi efficace et si peu coûteuse.

Perspectives d'avenir et conclusions : les données qui conditionnent l'avenir nutritionnel de la région sont fonction de trois facteurs principaux : la démographie, les ressources agricoles, l'éducation dans son sens large.

L'importance d'une éducation sanitaire et alimentaire, éducation qui résoudrait à elle seule bien des problèmes nutritionnels, rencontrés en Afrique de l'Ouest, n'est plus à démontrer. Cette éducation doit avoir pour corollaire la vulgarisation agricole dans les écoles, dans les collèges et sur le terrain.

L'enjeu n'est rien moins que la santé de demain, et par là même, le développement de nos pays.

D^r Makhtar Ndiaye
directeur de l'ORANA (Dakar)

Lexique

1) Protidique (adj.), protides (substantif) : un composé azoté contenant des acides aminés. Les protides contiennent aussi les protéines. Tout être humain a besoin d'une certaine dose minimum de calories, vitamines et protéines.

2) Syndromes carenciels : se réfèrent à des manifestations physiques et autres indiquant l'absence ou un manque (carence) de certains éléments dans l'organisme.

3) Nutriment : se dit d'une substance alimentaire pouvant être entièrement et directement assimilée (par exemple le glucose).

4) Avitaminose : toute affection qui survient par suite de la privation d'une ou de plusieurs vitamines.

5) Péricarpe : la partie du fruit ou d'une céréale qui enveloppe la graine.

6) Carotène : matière colorante jaune ou rougeâtre que l'on trouve dans certains végétaux, comme la carotte par exemple. La carotène possède des propriétés nutritives importantes.

7) Anémies ferriprives : anémies provoquées par le manque de fer.

COMMENT ELEVER NOS ENFANTS

Le traitement de la diarrhée

Moseka et l'enfant veillent depuis plusieurs heures. Elle l'a bercé, l'a posé sur son petit ventre pour diminuer les coliques... en vain. Le bébé crie, il a faim, il a soif, il a mal.

Chaque ingestion éveille les coliques et peu après les couches sont mouillées par des selles liquides, verdâtres et nauséabondes !

Comble de malheur : ne voilà-t-il pas qu'il se met à vomir et à s'affaiblir ! Moseka se décourage. Néanmoins, elle recourt au remède extrême qui consiste à colmater la fontanelle (1) déprimée du bébé par une pâte composée de poudre de brique rouge et de noix de cola pilée, et à mettre au niveau des aisselles et des aines quelques feuilles de goyavier écrasées dans l'huile de palme...

Aucune amélioration notable. Le beau bébé joflu et turbulent d'hier n'est plus qu'un petit être asthénique (2) avec une peau chiffonnée,

des yeux enfoncés et une bouche sèche. Son cri devient faible et sa respiration ample et rapide.

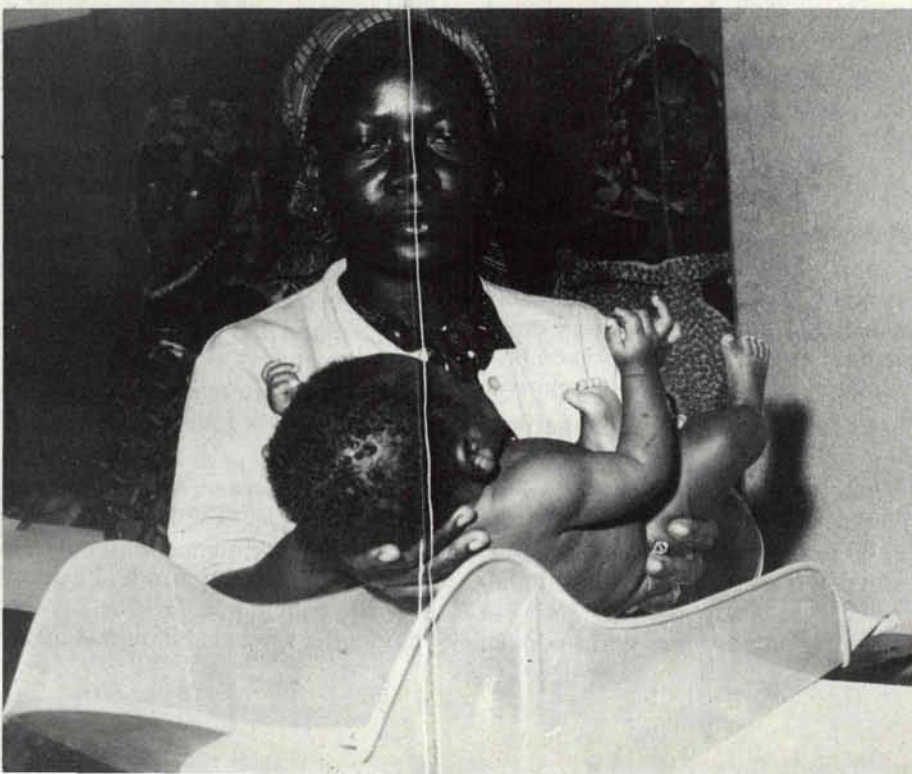
Moseka est paniquée. Il va falloir emmener l'enfant à l'hôpital avant qu'il ne soit trop tard. Une diarrhée, quelle que soit son origine, doit toujours être prise en considération. Car si elle persiste, elle peut amener des complications souvent graves et parfois fatales (voir « **Famille et Développement** » n° 3).

Le bébé perd une quantité considérable de liquides, de sels et d'éléments nutritifs qui ne sont pas absorbés à cause du transit digestif (3) trop bref. En peu de temps, le bébé perd du poids, maigrit. Si la diarrhée devient chronique, le développement et la croissance ralentissent.

Traitement des diarrhées :

Le meilleur traitement de toute affection, y compris la diarrhée, est la prévention.

Pesez régulièrement vos enfants.



Dans ce cas, il s'agit des règles d'hygiène et de diététique à observer lors de la préparation de la nourriture destinée aux bébés.

- **Si le bébé est au sein**, avant d'allaiter, la mère doit se laver les mains et, si possible, le bout du sein. Elle veillera à porter des sous-vêtements propres. En effet, des seins logés dans des vêtements sales peuvent transmettre au bébé, lors des tétées, des microbes pathogènes (4) qui lui donneront une indigestion.

- **Si le bébé prend les biberons**, il faut bouillir les tétines et les biberons avant leur emploi. On utilisera de l'eau potable (filtrée ou bouillie pendant dix minutes - voir «**Famille et Développement**» N° 2 «*L'eau*»). Il ne faut plus toucher le bout de la tétine ou encore moins le sucer soi-même avant de le présenter au bébé. Il faut respecter scrupuleusement la dilution (5) proposée par le fabricant ou conseillée par l'infirmier ou le médecin.

S'il y a trop d'eau dans le lait, cela provoque la diarrhée et conduit à la dénutrition. Un lait trop concentré, (s'il y a trop de poudre) provoque de la fièvre, de l'anorexie (manque d'appétit) et de la déshydratation (perte de l'eau par un organisme).

Nourriture fraîche

- **Si le bébé prend déjà des bouillies** : Pour préparer les mets, il faut toujours employer de l'eau potable, du lait et des aliments frais et les servir dans une assiette propre avec des couverts bien lavés. Certaines bouillies de légumes ont un effet laxatif (6), il faut alors éviter de les donner trop souvent et de façon successive. En conclusion, pour **prévenir** la diarrhée et ses complications, on ne donnera au bébé que de la nourriture fraîche, **proprement** préparée, servie et adaptée à son âge. (Voir «**Famille & Développement**» N° 3, p. 39).

- **Si la diarrhée est due à la présence de vers**, tant que l'on ne les tue pas, ils vont continuer à perturber le transit, la diarrhée continuera et finira par détériorer la santé de l'enfant.

C'est pourquoi il est prudent de faire examiner les selles pour que le traitement soit adapté à la catégorie de parasite trouvé.

En effet, le médicament qui tue les ascaris ou les autres vers ne tue pas les amibes et vice-versa.

- **Si la diarrhée est due à la présence de microbes** dans le tube digestif, on donnera un antibiotique

- **Si la diarrhée est due à une intolérance alimentaire**, il faut supprimer du régime le mets que l'enfant ne tolère pas. Les intolérances alimentaires sont extrêmement rares dans l'ensemble.

- **Quant aux enfants mal nourris qui**

et aussi à calmer la douleur et à réduire les vomissements et le nombre des selles.

Ceci se fera comme suit :

S'il s'agit d'une petite diarrhée, la mère pourra soigner le bébé à domicile en instaurant un régime. Elle donnera **plusieurs fois** par jour des **petites quantités** de liquides (eau de riz, soupe de légumes, thé) jusqu'à étancher la soif de l'enfant.

Mais il arrive souvent que l'enfant déshydraté présente également des



Suivre quelques règles simples

présentent une diarrhée due à leur état, le traitement pose de réels problèmes...

Chez ces enfants, on débutera la réalimentation en employant du lait préparé avec un sucre peu laxatif comme le glucose. Si l'enfant supporte le lait dilué à 5 % (c'est-à-dire une mesure de 5 gr dans 100 gr d'eau) sans continuer la diarrhée, le jour suivant on augmentera la concentration du lait à 7 %... ainsi de suite jusqu'à atteindre la concentration normale préconisée pour le genre de lait. On ajoutera peu à peu les protéines sous forme de poudre. Lorsqu'on constate que la diarrhée reprend, on attend un peu ou on recule à la concentration de la veille.

Les différents traitements que nous venons de voir sont indispensables. Mais il ne faut pas oublier que, quelle que soit l'origine de la diarrhée, les conséquences immédiates sont quasi les mêmes :

- perte de poids
- déshydratation

Le traitement visera donc à restaurer les éléments perdus, à savoir :

- les liquides
- les sels
- les calories
- les vitamines
- les protéines

vomissements. Chez ces enfants, on obtient une amélioration plus rapide en supprimant le lait pendant quelques heures, de 12 à 48 heures, suivant l'importance de la diarrhée.

On présentera au bébé un biberon à base d'eau de riz un peu salée ou de soupe de carotte (cuire 1/2 kg de carotte dans un litre d'eau et une cuillerée à café de sel, écraser finement les carottes). On donnera cette soupe sans limiter la ration. Si la diarrhée s'améliore, on ajoutera une mesure de lait par biberon de carotte ou d'eau de riz, deux mesures le jour suivant, trois mesures le surlendemain, etc... au bout du sixième jour, on reprend le régime lacté pur. Pour le bébé au sein, il est plus facile pour la maman d'alterner la tétée avec quelques rations de soupe. Donc la réintroduction d'un lait artificiel doit se faire progressivement. En effet, l'administration prématurée d'une quantité exagérée peut aggraver la diarrhée.

On peut ajouter quelques médicaments qui aident à calmer les symptômes, tels le caroube, les gels d'alumine, le charbon, et le carbonate de bismuth.

En cas de déshydratation grave :

- si l'enfant a perdu plus de 1/10^e de son poids, son état devient préoccupant. Il est souvent difficile, à ce

moment, de lui faire prendre quelque chose par la bouche. Il vaut mieux alors l'amener dans un centre de santé où il sera perfusé durant un ou plusieurs jours.

Un faux espoir

Les règles à suivre pour une réhydratation parentérale sont connues du personnel soignant. Cependant, il est nécessaire de mettre en garde les mamans qui, croyant faire des économies, amènent leurs enfants déshydratés dans une catégorie de dispensaires privés **non contrôlés** et gérés par un personnel parfois mal formé.

Des personnes dénuées de scrupules leur font perdre un temps précieux et leur donnent un faux espoir en procédant à une mauvaise réhydratation : ils donnent des **sérums inadéquats**, par des **voies inadaptées**, avec du matériel imparfait et parfois souillé.

Au lieu d'aider les enfants, ils provoquent des complications graves :

*Cit. D^r Ina Disengomoka
(Kinshasa)*

Lexique

- 1) Fontanelle : **espace non encore ossifié (durci) du crâne de l'enfant situé au sommet de la tête.**
- 2) Asthénique : **faible, fatigué.**
- 3) Transit digestif : **le passage des aliments à travers les voies digestives.**
- 4) Pathogène : **qui peut causer une maladie.**
- 5) Dilution : **le fait de diluer, de délayer une substance.**
- 6) Laxatif : **qui a pour effet de relâcher l'intestin et, par là, de permettre une meilleure évacuation des selles.**

Une mère et son enfant dans un centre de santé au Botswana.



VIVRE SAINEMENT

Les vers intestinaux

Dans le cadre des séminaires de quartier organisés à l'intention des femmes, il m'est demandé de faire une causerie sur les maladies causées par les vers intestinaux. Les femmes venues nombreuses, exposent leurs préoccupations.

Asta, la mère de Doudou, s'inquiète parce que son enfant âgé de 15 ans a expulsé, par vomissement, un ver aux extrémités effilées, de couleur blanchâtre et de la longueur d'un macaroni cuit. Elle incrimine le sucre et les friandises dont Doudou abuse.

Fatou ajoute que la consommation de certains poissons à chair noire et de la viande est aussi à l'origine de l'infestation vermineuse. Elle se souvient avoir vu dans les selles d'un enfant un ver du même genre que celui décrit par la mère de Doudou.

C'est alors que j'interviens :

— Vous avez été gênées en entrant dans cette salle, par l'odeur nauséabonde qui se dégage des matières fécales dispersées sur le terrain vague d'à côté. Cette odeur ne représente qu'une insignifiante partie des indispositions que peuvent causer ces matières souvent à l'origine de très graves maladies. Celles-ci sont nombreuses; je n'aborderai que celles qui sont d'origine vermineuse.

Du plus gros au plus petit

Il existe plusieurs espèces de vers parasites qui aiment vivre dans les intestins de l'homme. Je peux en citer : le ténia, l'ascaris, l'oxyure, l'ankylostome, l'anguillule, le tri-



«Avez-vous trouvé des vers ?»

chociphale. Je ne traiterai que des 4 premiers qui sont généralement les plus courants mais aussi dont la provenance est le plus souvent méconnue. Je classerai ces vers du plus gros au plus petit.

Le ténia : Il est le plus long et le plus gros de ces parasites. Il vit dans l'intestin de l'homme et ses œufs sont éliminés par les selles. Ses larves se développent chez les hôtes intermédiaires comme le bœuf, le porc, et certains poissons dont la consommation de la chair mal cuite est infestante. La personne qui héberge le ténia perd rapidement du poids; dans ses selles souvent liquides, apparaissent des anneaux du ver; il tousse et vomit. Il faut consulter sans tarder le médecin.

L'ascaris : Il est plus petit que le ténia et est aussi grand qu'un macaroni cuit. Sa femelle pond beaucoup d'œufs dans le tube digestif de la personne infectée. Ces œufs émis dans les selles déposées sur le sol humide

ou au bord d'un marigot, se trouvent dans des conditions très favorables à leur transformation. Les eaux de pluie en ruisselant les transportent dans les puits, les rivières, dont l'eau ainsi polluée est source de contamination. Les mouches dans ce cycle jouent un rôle non négligeable. Leurs pattes garnies de poils fins se chargent de matières fécales contenant des œufs de parasites qu'elles déposent sur des aliments qui sont ainsi souillés. Les œufs d'ascaris sont ingérés également par les mains sales; d'ailleurs l'infestation par ces vers est communément appelée «maladie des mains sales».

Une histoire de grand'mère

— Que pensez-vous des sucreries, des poissons et de la viande qui sont souvent incriminés ?

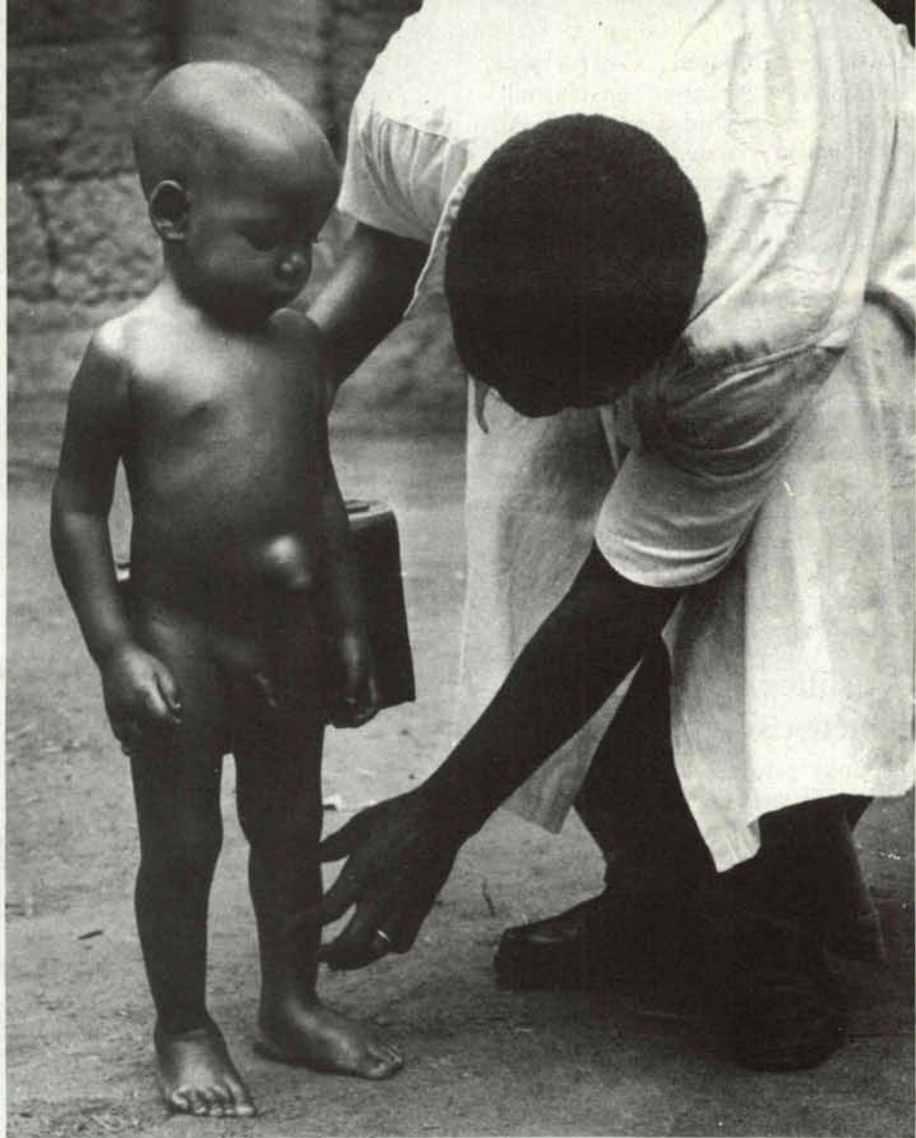
— Que pensez-vous également de l'origine congénitale (1) de ce ver ? demande Asta.

Vous faites bien de poser ces questions. En effet les produits alimentaires dont vous venez de parler sont souvent accusés d'être à l'origine des vermines (2) intestinales. En réalité, ils ne le sont que dans la mesure où ils sont souillés soit par les mouches soit par les mains sales ou les récipients malpropres. Quant à l'origine congénitale de l'ascaris, il faut considérer cette explication comme une histoire de grand-mère.

Asta est satisfaite de ces réponses, mais une autre question l'embarrasse.

C'est vraiment bizarre, dit-elle. Ce que vous nous dites au sujet de la mouche est en contradiction avec notre conception traditionnelle, selon laquelle cet insecte est porteur de bonheur quand il tombe dans un aliment. Ici, on raconte qu'une mouche qui émerge dans un aliment liquide, du lait par exemple, doit y être plongée entièrement, sinon ce lait n'est plus propre à la consommation.

Ce que vous dites est effectivement bizarre. La mouche est dangereuse. Dans le cycle de la contamination des maladies transmissibles, elle représente un maillon important. Ne vous fiez pas toujours aux traditions qui comportent parfois un côté négatif. C'est le cas de votre conception traditionnelle sur le rôle de la mouche.



WHO/P. Almay

«Petit bonhomme, pourquoi n'as-tu pas porté tes sandales ?»

— D'accord, reprend Asta, maintenant pouvez-vous nous dire comment se manifeste la présence d'ascaris dans l'organisme ?

Décidément, Asta est curieuse... C'est bon signe. La présence de l'ascaris dans l'organisme se manifeste de la manière suivante :

- le malade maigrit. Cela se conçoit si l'on pense que les vers, surtout quand ils sont nombreux dans le tube digestif (un enfant de 15 ans peut en héberger jusqu'à 800), se nourrissent de tout ce qu'il mange.
- il tousse, parce que les vers peuvent lui monter dans les poumons où ils provoquent des plaies.
- il vomit et parfois même expulse des vers. C'est ce qui est arrivé au petit Doudou.

— il a souvent mal au ventre et a la diarrhée. Parfois il se gratte le corps.

Tels sont les signes qui doivent vous faire penser à une infestation par ascaris. Tout à l'heure j'ai fait cas d'un enfant de 15 ans qui peut porter jusqu'à 800 ascaris, c'est très grave et si le médecin n'intervient pas à temps les vers peuvent boucher les intestins et provoquer la mort de l'enfant.

L'oxyure : C'est un ver très petit, visible cependant à l'œil nu. Il parasite généralement l'enfant. L'infestation par oxyure, comme par ascaris, se fait à partir des souillures du sol, des mains, des aliments et par les mouches. Ce ver n'est pas méchant, il est plutôt gênant à cause des vives démangeaisons qu'il provoque au niveau de l'anus.

L'ankylostome : C'est le plus petit des vers que nous considérons. Il n'est pas visible à l'œil nu. Au dispensaire le médecin dispose d'un appareil grossissant avec lequel il peut facilement l'identifier dans les selles d'un individu malade. Les matières fécales de celui-ci renferment des œufs de l'ankylostome qui peuvent vivre longtemps dans le sol humide où ils se transforment en larves. Qu'il vous arrive de marcher pieds nus, sur ces larves, vous êtes alors contaminés. Ces larves traversent la peau et passent dans le sang puis dans le tube digestif où elles deviennent des vers qui se fixent sur les parois des intestins. Cette contamination se fait sans laisser de trace sur la peau.

Consulter le médecin

L'ankylostome est très vorace. Il se nourrit du sang de son hôte et provoque des plaies dans les intestins.

Les mouches et les mains sales peuvent également être à l'origine de l'infestation; il faut écarter tout autre mode de transmission. Les sucreries, le poisson, la viande ne doivent pas être incriminés.

A propos des signes qui témoignent de la présence de l'ankylostome dans l'organisme, il faut retenir ceci :

Le parasite occasionne chez le malade des troubles très graves. La personne infestée n'a presque plus de sang, elle est pâle, anémiée (3) comme cela arrive quand elle est atteinte de paludisme grave. Elle maigrit et a souvent des maux de ventre accompagnés de diarrhée. Elle doit consulter sans tarder le médecin.

— Monsieur, interrompt Fatou, votre exposé est très clair et bien compris, mais vous n'avez pas parlé des mesures à prendre pour se protéger contre tous ces parasites intestinaux.

Bien. C'est le moment de parler de la prophylaxie. Pour tous les vers, elle se résume en deux parties : l'application des mesures d'hygiène, le dépistage et le traitement des maladies. Vous connaissez peut-être ces mesures, je vous les rappelle cependant :

- Construire des latrines dans les maisons et les utiliser correctement. A défaut de latrines, les matières fécales seront déposées loin des concessions, là où on ne risque pas de les piétiner.
- Exterminer les mouches par tous les moyens.
- Bien cuire les aliments (viandes, poissons).
- Laver proprement les légumes.

Un traitement approprié

A propos de la viande il faut éviter de consommer celle qui n'est pas contrôlée par le vétérinaire.

- Donner aux enfants l'habitude de porter des chaussures.
- Surveiller les bébés pour qu'ils ne se gavent pas de sable et leur faire porter des culottes.
- Boire de l'eau potable, c'est-à-dire de l'eau bouillie ou filtrée (voir **Famille & Développement n° 2**) ou l'eau du robinet.
- Se laver les mains avec du savon avant de manger
- Couper les ongles des enfants.

Je devine déjà une objection à ce sujet. Il est courant de dire qu'un

enfant dont on coupe les ongles devient voleur. Ceci est aussi une histoire de grand-mère.

Le dépistage et le traitement de tous les parasites, relève du domaine du spécialiste, c'est-à-dire du médecin ou de l'infirmier.

Dès que vous soupçonnez la présence de vers parasites dans votre organisme il faut consulter le médecin qui les identifiera et vous administrera un traitement approprié.

En adoptant les mesures que voilà, vous préserverez vos familles qui ne connaîtront pas les désagréments de l'infestation vermineuse.

Ibrahima Bèye
(Dakar)

Lexique

1) Affection ou maladie congénitale : se dit d'une maladie contractée par l'enfant avant sa naissance.

2) Vermine : nom collectif désignant tous les insectes parasites de l'homme (puces, poux, vers, etc)...

3) Anémie : appauvrissement du sang caractérisé notamment par une diminution des globules rouges et produisant une fatigue générale.

4) Prophylaxie : un ensemble de mesures (hygiène, règles de vie, campagnes de désinfection, de vaccination, etc) à prendre pour prévenir des maladies. La lutte contre les moustiques est une mesure prophylactique par exemple.



Des mères échangent des connaissances dans le cadre d'une campagne d'éducation sanitaire au Zara (Nigéria).

Est-il possible de choisir le sexe de ses enfants?

Question posée par Christophe Sondo, instituteur à Delga Kaya, Haute-Volta

La réponse est oui depuis seulement quelques années. Selon certains spécialistes, on pourrait en effet obtenir au choix garçons ou filles avec un pourcentage de succès très élevé, de l'ordre de 90%.

Depuis des millénaires on appliquait des recettes de bonnes femmes transmises de bouche à oreille, allant des positions spéciales jusqu'à la direction du vent ou l'observation des phases de la lune lors de l'union des parents. Statistiquement, rien n'influait la loi générale qui donne à peu près 50 garçons pour 50 filles (en fait on note d'habitude une légère majorité de garçons).

Finalement le problème a été abordé, de façon scientifique, par une équipe de médecins de l'Université de Columbia (U.S.A.) dirigée par le P^r Shettles.

Pourquoi des filles, pourquoi des garçons? Dieu a bien fait les choses et a partagé les responsabilités : l'homme propose les deux sexes et la femme en dispose selon certains critères qui semblent maintenant bien définis. En résumé : la semence masculine contient des «éléments filles» et des «éléments garçons» qui ont normalement des chances égales de rencontrer «l'ovule» (c'est-à-dire l'œuf) que la femme libère à chacune de ses périodes de fécondité. En réalité le P^r Shettles s'est aperçu que toute fatigue se traduit chez l'homme par une diminution du nombre et de la résistance des «éléments garçons». Donc en pratique, un homme ayant des rapports sexuels trop fré-

quents, qui est fatigué, malade ou âgé a beau coup de chances de procréer une fille.

D'un côté «l'œuf» élaboré par la femme (l'ovule) n'a pas de sexe; il prendra celui de l'élément «fille» ou «garçon» qui arrivera le premier à s'unir à lui. Si l'on veut favoriser un sexe au détriment de l'autre il faut donc donner à l'un des éléments plus de chances qu'à l'autre d'arriver au but.

Le P^r Shettles a eu l'idée de mélanger sous microscope de la semence masculine avec diverses sécrétions féminines. Ainsi il a pu assister à la «lutte pour la vie» des deux éléments et à leur façon de se faufiler jusqu'à l'ovule.

La première constatation est la différence de taille :

- les éléments «filles» sont gros et lents,
- les éléments «garçons» sont petits et agiles.

Deuxième constatation : on peut comparer les éléments «filles» à des coureuses de fond, capables de parcourir de longues distances et de survivre pendant plusieurs jours, alors que les «sprinters» que sont les éléments «garçons» accompliront une course rapide mais de courte durée; si la course est trop longue, ils s'épuisent et meurent rapidement.

Troisième constatation : si les aptitudes diffèrent, les goûts également. Les «garçons» demandent un milieu plus fluide et plus alcalin que les «filles». Celles-ci poursuivent leur course en milieu défavorable et attendent patiemment l'arri-

vée de l'ovule pour le féconder.

En conclusion, pour avoir un garçon, il faut que la semence masculine soit déposée le plus près possible de l'ovule et au moment même où celui-ci est en état d'être fécondé, donc juste au moment où il est libéré par l'organisme féminin (ovulation). Pour avoir une fille, il faudra que la course soit plus longue et que la semence soit déposée quelques jours avant la libération de l'ovule. De cette façon les éléments «garçons» ne survivront pas et l'enfant aura toutes les chances d'être de sexe féminin.

Bien entendu cette thèse a fait l'objet de nombreuses vérifications. Entre autres le D^r Benendo, polonais, a eu l'intuition, dès 1932, que le laps de temps qui séparait le rapport sexuel de l'ovulation déterminait le sexe de l'enfant. Pour prouver sa théorie il a questionné environ 40.000 femmes dans les divers hôpitaux où il était affecté et, en 1972, ses statistiques donnaient les résultats suivants :

- rapports sexuels de 5 à 2 jours avant l'ovulation :
- 84,6% de filles
- rapports sexuels 2 jours avant l'ovulation :
- 50% filles et 50% garçons
- rapports sexuels 1 jour avant à 2 jours après l'ovulation :
- 86,6% de garçons.

L'étude statistique renforce la réalité de la méthode.

On peut encore améliorer ces résultats grâce aux travaux du P^r Stolkowski (France). Selon lui on peut

agir très légèrement, mais d'une façon déterminante, sur la composition chimique du milieu féminin par une alimentation différente selon que l'on désire une fille ou un garçon. Il semblerait que la vitamine D, associée à un régime sans sel riche en calcium et en magnésium donne le maximum de chances de concevoir une fille alors qu'un régime salé riche en potassium favorise les garçons. Notons finalement que cette méthode n'est pas encore universellement acceptée sur le plan scientifique. Mais il est vrai que les idées nouvelles mettent toujours un certain temps à se frayer un chemin.

Tout cela est bien joli, nous direz-vous, mais c'est compliqué, d'autant plus qu'il y a sûrement des examens, l'attente à l'hôpital, etc... En fait, sauf cas particulier, il n'en est rien. Il suffit généralement que la femme s'astreigne à prendre régulièrement sa température tous les matins pour qu'un spécialiste détermine la date de son ovulation.

Pour de plus amples informations, les lecteurs pourront s'adresser au «Centre de Préviation des Naissances» Boite Postale 3223 - Dakar, Sénégal qui traite ces problèmes par correspondance dans toute l'Afrique francophone.

Si vous avez des questions d'intérêt général, écrivez à :

«La Question du Lecteur»
«Famille et Développement»
BP. 11.007 - CD - Annexe
Dakar - Sénégal

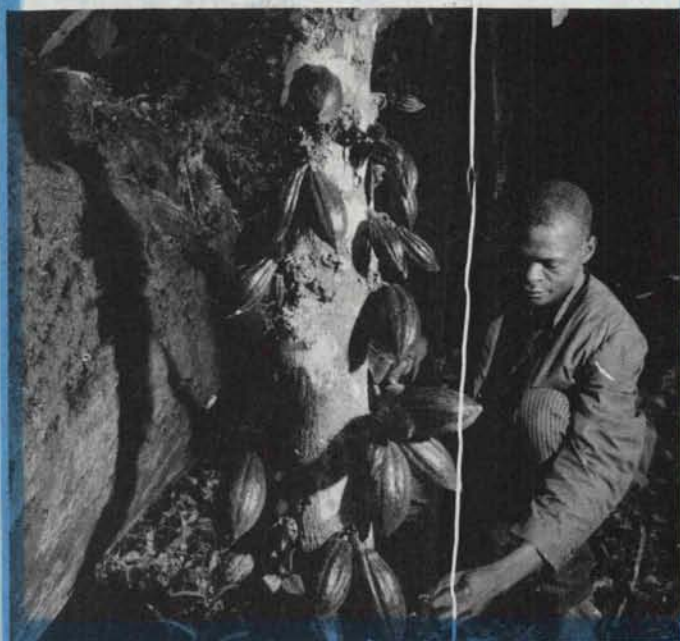
Nous sélectionnerons la question qui nous semble la plus intéressante et y répondrons dans cette rubrique.

Le développement autocentré

La plupart des états africains sont indépendants depuis près de 15 ans, cependant l'Afrique demeure le continent économique le plus arriéré du monde. Les années de sécheresse consécutives que viennent de traverser les pays du Sahel ont prouvé, de façon tragique, la précarité des économies africaines. L'Afrique qui était avant la pénétration européenne un continent vivant presque en vase clos et produisant tout ce dont il avait besoin pour vivre et se développer, est devenue un continent de plus en plus dépendant de l'extérieur, même dans un domaine aussi essentiel que l'alimentation. Cette dépendance s'est d'ailleurs souvent étendue à tous les domaines de la vie économique, sociale et culturelle.

Ainsi l'Afrique avait hérité, au lendemain des indépendances, de la conception occidentale du développement que l'on peut résumer à «produire et vendre toujours plus». Mais cette conception a fait faillite en Occident même puisque la société de consommation est en pleine crise.

Ainsi l'Europe (et de manière plus générale le monde développé) nous achète les matières premières que nous produisons mais que nous ne consommons qu'en faible quantité (arachide, café, cacao, etc...) et c'est elle qui nous vend les produits que nous consommons en quantité de plus en plus importante alors que nous ne les produisons pas (blé, voitures, machines et appareils divers, etc...). Dans ces conditions, il est clair que si, pour une raison ou pour une autre, nos échanges avec ces pays sont réduits substantiellement, nos



Nos produits de base, vendus bon marché, nous reviennent, transformés, souvent à des prix exorbitants. (Ici : cacao).

pays traverseront une situation de crise très grave. Beaucoup de chercheurs et de pays africains prennent de plus en plus conscience de cette réalité et comprennent la nécessité de forger des économies indépendantes pour garantir leur indépendance économique qui est à la base du concept de **développement autocentré**.

Le développement autocentré repose fondamentalement sur la nécessité pour un pays de compter sur soi-même dans tous les domaines.

Il signifie que ce pays décide de compter **pour l'essentiel** sur la mobilisation de son propre peuple, de ses propres ressources naturelles et de ses propres capitaux pour se développer. Ceci ne signifie évidemment pas le retour à l'Afrique précoloniale, un tel retour est du reste inconcevable de nos jours.

Dans le domaine alimentaire par exemple, l'objectif d'un développement auto-

centré sera d'arriver à se suffire pour les denrées de base. Par exemple un pays grand consommateur de riz devra donner une priorité plus importante à la culture de cette denrée de façon à se passer rapidement de toute importation quitte à réduire, si cela s'avère indispensable, les surfaces de terre réservées aux cultures d'exportation. Un pays grand consommateur de pain et de blé pourra étudier le moyen de décourager la consommation de tels produits en mettant au point des produits de remplacement mieux adaptés à la production nationale (pain de mil par exemple) et en ramenant progressivement les importations de blé à un niveau acceptable. L'Afrique est un continent où existent encore de grandes surfaces de terre cultivables qui ne sont pas mises en valeur. Dans le cadre d'une stratégie de développement autocentré, cette caractéristique du continent ouvre de larges

perspectives pour résorber le chômage, développer l'agriculture et en faire la base de l'économie nationale. Ceci suppose bien entendu que les régions relativement défavorisées puissent effectuer les grands travaux nécessaires pour atteindre un degré important de maîtrise de l'eau sans lequel aucun progrès réel ne peut être fait dans l'agriculture.

Dans le domaine industriel, la priorité doit être accordée aux industries qui reposent sur les ressources nationales (produits agricoles et minéraux), et non sur des importations de matières premières, sauf pour les industries à caractère stratégique (industries pétrochimiques par exemple). Dans ce domaine, apparaît la nécessité de créer une industrie lourde à la mesure des besoins du pays afin d'échapper à la nécessité d'importer la quasi-totalité des machines et des produits finis que nous utilisons, de l'étranger. Mieux, il s'avère indispensable, pour nos pays, de faire preuve de créativité et de discernement dans l'acquisition et l'utilisation de technologies modernes. Ceci implique évidemment une neutralité et, de façon plus large, une culture nouvelle s'appuyant sur la prise de conscience par les Africains eux-mêmes des limites réelles des stratégies de développement empruntées jusqu'ici et des énormes possibilités qui s'offrent à eux et qu'il leur appartient d'exploiter en toute indépendance.

Disons pour finir que dans un monde en crise, comme le nôtre, une stratégie de développement autocentré permet à nos pays de trouver une voie de développement authentique fondée sur l'exploitation rationnelle de nos propres potentialités dans le cadre d'une coopération internationale visant constamment à renforcer l'indépendance nationale dans tous les domaines et à l'égard de tous les pays.

famille & développement

Si vous désirez recevoir la revue à votre nom, sous pli fermé, il suffit d'envoyer 300 CFA par mandat-carte ou mandat-lettre, (abonnement d'un an, soit quatre numéros) à :

Service des abonnements
«**Famille et Développement**»
B.P. 11007 CD Annexe
DAKAR, Sénégal

ou de verser 300 CFA directement à notre compte de chèques postaux, CCP 0518 Dakar, Sénégal. **S'il-vous-plaît, n'envoyez pas de chèque bancaire ou postal.**

ATTENTION : Ce prix de faveur exceptionnel ne sera maintenu que jusqu'au 31 décembre 1975. Passé cette date, l'abonnement annuel passera à 500 CFA et le numéro individuel de «F et D» sera porté à 125 CFA.

Pour les entreprises commerciales et industrielles, les organismes internationaux et leurs employés et les abonnés résidant en dehors de l'Afrique, le coût de l'abonnement annuel est de 1.000 CFA jusqu'au 31 décembre, (1.500 à partir du 1^{er} janvier 1976).

Abonnements gratuits pour institutions : Dans les numéros un et trois, nous avons annoncé que nous accorderions des abonnements gratuits aux institutions (écoles, centres de santé, centres de formation de toutes sortes, foyers, maisons familiales, centres sociaux, etc) qui nous en feraient la demande.

Malheureusement, la hausse vertigineuse des prix de production et les nombreuses demandes parvenues à ce jour nous obligent, à grand regret, à cesser cette politique d'abonnements gratuits. Néanmoins, **il va de soi que nous honorerons toutes les demandes d'abonnements gratuits reçues avant la parution du n°4** (voir à l'intérieur l'explication de cette hausse)



